Dossier BLAXPLOITATION • La série des IL ÉTAIT UNE FOIS EN CHINE

IMPACT

72

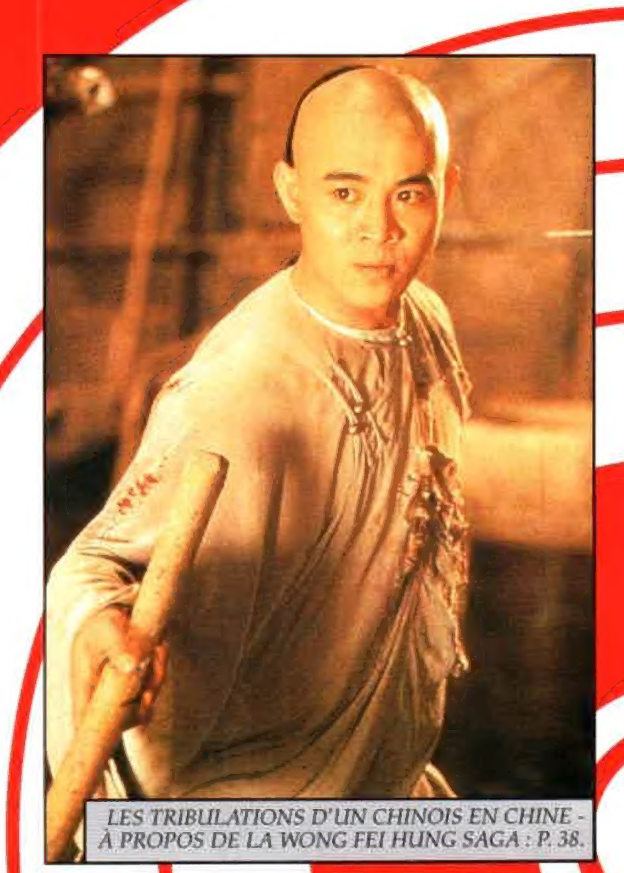
Jackie Brown

QUENTIN TARANTINO : «Et la tendresse, bordel ?!»

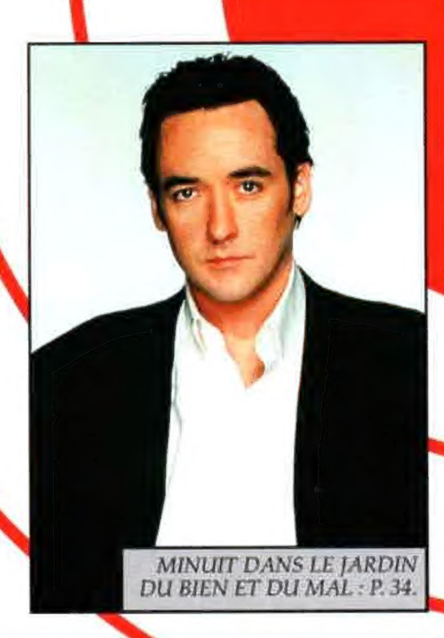
Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F

M 3226 - 72 - 25,00 F - RD

SOMMAIRE



LES TRIBULATIONS D'UN CHINOIS EN CHINE - À PROPOS DE LA WONG FEI HUNG SAGA : P. 38.



MINUIT DANS LE JARDIN DU BIEN ET DU MAL : P. 34.

IMPACT 72, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec

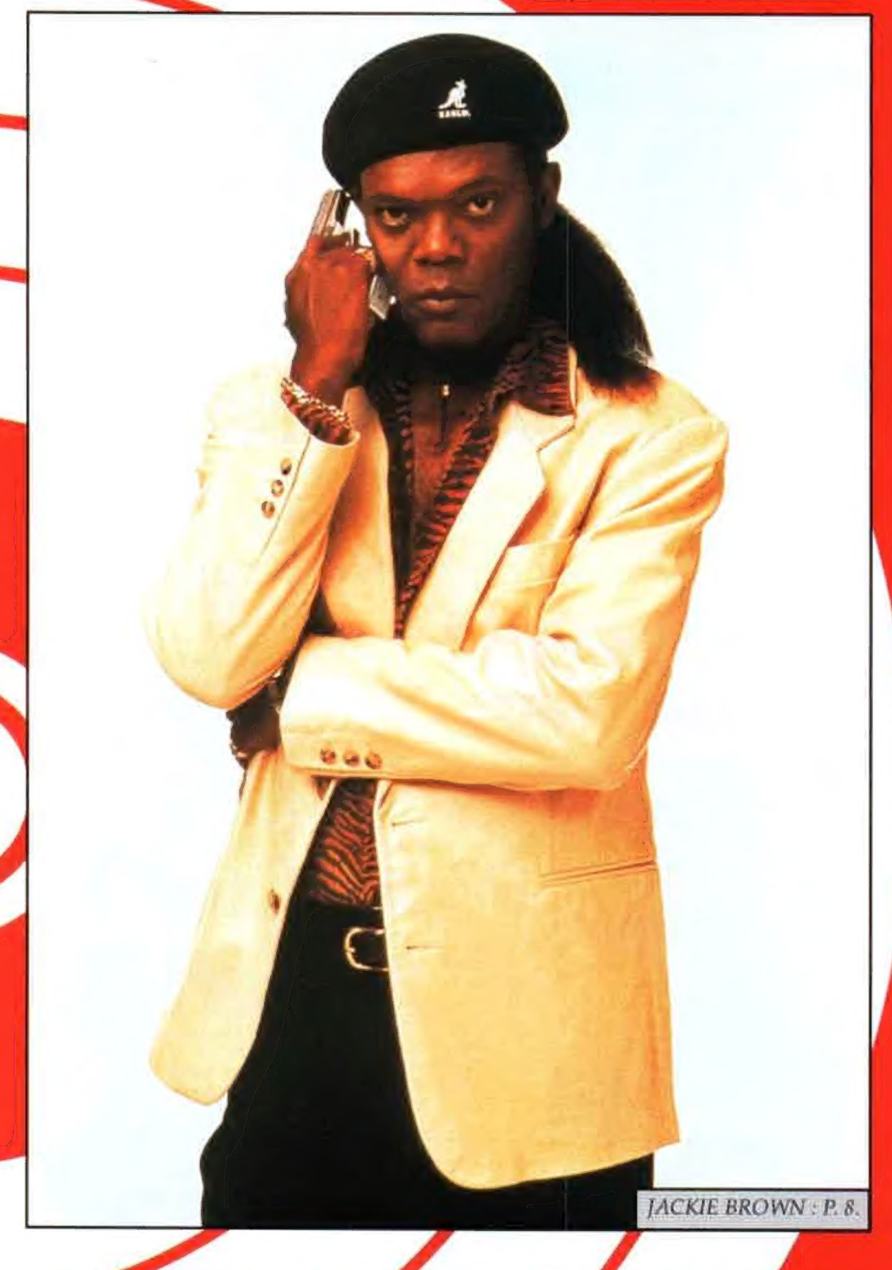
secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Marcel Burel - Julien Carbon - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** Cyrille Giraud - Alexandre Nahon - Jack Tewksbury - Sandra Vo-Anh **correspondant à Los Angeles** Emmanuel Itier

maquette Vincent Guignebert

composition Mansart Big Score **photogravure** Beauclair **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépot légal** février 1998 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°72** tiré à 60.000 exemplaires

remerciements Michel Burstein - Carole Chomand - Laurent Cotillon - Nathalie Dauphin - Cécile de Lavenère - Sandrine Diot - Sylvie Forestier - Fabienne Isnard - Jérôme Jouneaux - Christophe Jouvet - Sandrine Lamantowicz - Laurence Laurelut - Etienne Lerbret - Fanny Louie - Floriane Mathieu - Elizabeth Meunier - Alexi Rubinovitch - Jean-Pierre Vasseur - Jean-Pierre Vincent

ÉDITO


JACKIE BROWN : P. 8.


LES SEIGNEURS DE HARLEM : P. 26.

Certains triomphes font plaisir. Celui de **Titanic** tout particulièrement. Une mégaproduction inflationniste que les économistes du cinéma destinaient au naufrage, à des pertes sèches de dizaines de millions de dollars. Non seulement **Titanic** marche, mais il casse carrément la baraque. Son succès atteint des proportions délirantes, stupéfiantes. A l'échelle de la planète. Bientôt dix millions de spectateurs en France. Ses recettes américaines franchissent allégrement les 300 millions de dollars. **Titanic** est en train de devenir le plus grand succès de l'histoire du cinéma. Un triomphe à la mesure des risques pris par James Cameron. James Cameron qui doit bien rire de voir une presse hier hostile retourner brusquement sa veste. Il doit également bien rire de lire des imbécillités sur sa prétendue reconversion dans l'épopée romantique, dans les choses du cœur auxquelles ne le prédestinaient pas science-fiction et baston.
Peu ont remarqué que James Cameron, depuis **Terminator**, aborde les mêmes thèmes, encadre les mêmes histoires intimistes d'échafaudages monumentaux. Là, quand l'évidence saute aux yeux comme un iceberg, les aveugles parlent de la pseudo rédemption d'un cinéaste touché par la grâce des violons. Enfin passons...
Réconfortant quoiqu'il en soit d'assister à cette ruée vers les salles. De constater que des gens qui ne vont au cinéma qu'une fois toutes les décades s'y précipitent, y retournent parfois même deux, trois fois et squattent les places que d'autres attendent fébrilement en préparant leur mouchoir. En vain, au froid. Là, on mesure l'affection portée à **Titanic**. Sa cote d'amour. Même que sa musique s'arrache. Unique. Kate Winslet pleurnichant que James Cameron faillit bien la noyer dans des bassins d'eau glaciale passe pour une contribution normale à une noble cause. Elle en a bavé ? Très bien. Elle bave sur Leonardo di Caprio, le traitant de gamin immature. On s'en fout éperdument car ce qui compte est à l'écran. Pas dans les cancans. A l'écran, Kate Winslet et Leonardo Di Caprio forment un couple mythique à l'image de Vivien Leigh et de Clark Gable dans **Autant en Emporte le Vent**. En moins turbulent toutefois. Il est essentiel que l'illusion soit parfaite, même si quelques incendiaires aveux révèlent des rapports plus que frileux entre les interprètes des deux tourtereaux.
En résumé, **Titanic** donne l'impression de faire redécouvrir le cinéma à ceux qui s'y embarquent. Il touche à l'innocence de la découverte du premier film. Il donne également l'impression de s'adresser intimement à chacun, d'avoir été fait rien que pour soi. En fait, James Cameron l'a tourné rien pour lui. En égoïste. Autrement dit pour les six milliards d'individus qui peuplent cette planète. Que sa lettre d'amour soit lue par tous ne trouble pas sa pudeur. Elle l'honore...

Marc TOULLEC



■ Gong Li dans ASSASSIN ■

EXPRESSO

■ par **Jack Tewksbury & Emmanuel Itier** ■

Naissance d'une nation

Réalisateur d'**Adieu ma Concubine**, le Chinois Chen Kaige s'attaque à la fresque historico-épique avec **Assassin**, une superproduction essentiellement produite par *Le Studio Canal +*. **Assassin** conte l'histoire de la naissance de la Chine, de son unification, sous l'Empereur Ying Zheng en l'an de grâce 221, au terme d'une guerre qui s'étala sur de longues années. Motivé par le rêve de ses ancêtres, il affronte un à un les seigneurs de six royaumes dans de sanglantes batailles. Dans l'ombre de Zheng vit la concubine Zhao (Gong Li). Comme lui, elle croit à l'unification du pays jusqu'au jour où les combats et les représailles dévastent sa province natale. En cheville avec le pire ennemi de Zheng, le prince Dan, elle organise pour se venger l'assassinat de son Empereur. Pas question de frapper directement. Elle trouve en Jing Ke l'homme de la situation : elle l'a vu tuer un restaurateur molestant un enfant innocent. Hanté par un passé tumultueux, Jing Ke ne peut cependant remplir sa mission...

Il s'agit là de l'intrigue principale d'un film qui, vu sa dimension épique, en compte d'autres. Bien que les batailles constituent les morceaux d'anthologie d'**Assassin**, Chen Kaige ne dissimule pas que son intérêt se focalise surtout sur Ying Zheng, souverain auquel il s'identifie. Non pas que le cinéaste soit l'équivalent cinéma d'un conquérant sanguinaire, mais simplement un auteur déterminé, prompt à braver les interdits de Pékin pour imposer sa vision de l'histoire de la Chine.

L'équipée sauvage

D'après un roman particulièrement destroy de Hunter Thompson, **Fear and Loathing in Las Vegas** est un projet qui remonte à loin déjà. Au milieu des seventies, lorsque Martin Scorsese et Jack Nicholson tentèrent en vain de le porter à l'écran. Leur emboîtèrent le pas le tandem John Belushi/Dan Aykroyd, Alex Cox, puis Ridley Scott, avant que les producteurs ne trouvent en Terry Gilliam l'homme de la situation. Il faut effectivement un sacré tempérament et un grain de folie pour réaliser **Fear and Loathing in Las Vegas**, parcours dément d'un journaliste qui, dans la capitale mondiale du jeu, couvre un congrès d'agents des stupéfiants. Malgré la prolifération des flics dans le secteur, le reporter essaie à peu près toutes les drogues qui lui passent sous le nez.

Johnny Depp, Benicio del Toro (l'un des **Usual Suspect**), Cameron Diaz et James Woods sont de cette virée orchestrée par l'ex-Monty Python. **Fear and Loathing in Las Vegas** sortira sur les écrans français en septembre 98. ■



■ Johnny Depp dans FEAR AND LOATHING IN LAS VEGAS ■

EXPRESSIMO

● Du rififi sur **Mission : Impossible 2**. N'étant pas parvenu à s'entendre avec Oliver Stone, Tom Cruise vient de demander à Wong Kar Waï (**Happy Together**, **Chungkin Express**) de prendre le relais. Un choix curieux, quoique le meneur de la dernière Nouvelle Vague du cinéma de Hong Kong possède la compétence technique nécessaire à un thriller d'espionnage à grande échelle. Jennifer Lopez compterait parmi les interprètes de cette suite.
Un autre Chinois, le comédien Jet Lee (la saga **Il Etait une Fois en Chine**, **Black Mask**), fait ses premiers pas à Hollywood. Il interprète le vilain dans **L'Arme Fatale 4** de Richard Donner avec la fine équipe habituelle, à savoir Mel Gibson, Danny Glover et un Joe Pesci comparable dans ce rôle à Christian Clavier dans **Les Visiteurs 2** !

● A 67 ans, Sean Connery se montre plus actif que jamais. Bien qu'il ait annoncé qu'il ne reprendrait pas le rôle de James Bond dans le remake chez *Sony* d'**Opération Tonnerre**, il ne manque pas de pain sur la planche. Sur son agenda figurent ainsi **Moby Dick** de Roland Joffé dans lequel il incarne bien sûr le Capitaine Ahab, **Smoke and Mirrors** de Frank Marshall où il interprétera le magicien Houdini, **Entrapment** d'Antoine Fuqua (les aventures de deux voleurs, Connery et Nicole Kidman, à Hong Kong), **The Runaway Jury** de Joel Schumacher d'après John Grisham (thriller anti-tabac !)...

● **A Simple Plan** est un scénario qui navigue pas mal. Il devait, à l'origine, être mis en images par Mike Nichols pour *Savoy*, défunte société de production. Le manuscrit est ensuite passé entre les mains de John Dahl. Puis Ben Stiller (**Disjoncté**) compta un moment le réaliser, tout en jouant devant la caméra aux côtés de Brad Pitt. **A Simple Plan** semble aujourd'hui être enfin arrivé à bon port puisque, sous la bannière *Warner Bros*, John Boorman concrétise le projet. Le réalisateur de **Délivrance** et **Excalibur** dirigera donc Bill Paxton (**Titanic**, **Twister**) et Billy Bob Thornton (**Sling Blade**) dans cette histoire de deux amis qui, en ramassant par hasard l'argent de la Mafia, se mettent dans une fâcheuse situation.

● Au sujet des **James Bond** à venir circulent les plus folles rumeurs. On dit ainsi que *Sony* négocie actuellement avec Roland Emmerich et Dean Devlin (les compères d'**Independence Day**) la possibilité de réaliser le remake d'**Opération Tonnerre**. Pendant ce temps, *MGM*, diffuseur mondial de la série officielle, fait des pieds et des mains pour convaincre Martin Scorsese de réaliser le prochain épisode !


ROBERT
DE NIRO
WESLEY
SNIPES
ROBERT
DE NIRO
WESLEY
SNIPES
QUAND LA FASCINATION DEVIENT MEURTRIÈRE...
LE
FAN
DISPONIBLE
À LA VENTE
LE 3 MARS
QUAND LA FASCINATION
DEVIENT MEURTRIÈRE...

EXPRESSIMO

● Wolfgang Petersen (**Air Force One**) travaille à **The Perfect Storm**, version film-catastrophe du «Vieil homme et la mer» d'Hemingway, puisqu'il décrit la survie d'un pêcheur sur son bateau tandis qu'une gigantesque tempête risque à tout moment de l'engloutir.

● Retour à un cinéma énergétique pour Clint Eastwood après le très lent, très discret et très énigmatique **Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal**. Devant et derrière la caméra, il prépare le tournage, prévu pour mai prochain, de **True Crime**, un thriller dans lequel il interprète un journaliste en fin de carrière qui, en une journée, doit prouver l'innocence d'un condamné à mort sur le point d'être exécuté.

● Non seulement Kevin Costner se paie la veste de sa carrière avec **Postman**, mais de surcroît il voit ses partenaires potentielles disparaître brutalement de la circulation. Le comédien vient effectivement d'avouer qu'il était en négociation avec feu la Princesse Diana pour qu'elle incarne sa partenaire dans **Bodyguard 2**, lorsque celle-ci connut le destin tragique que l'on sait.

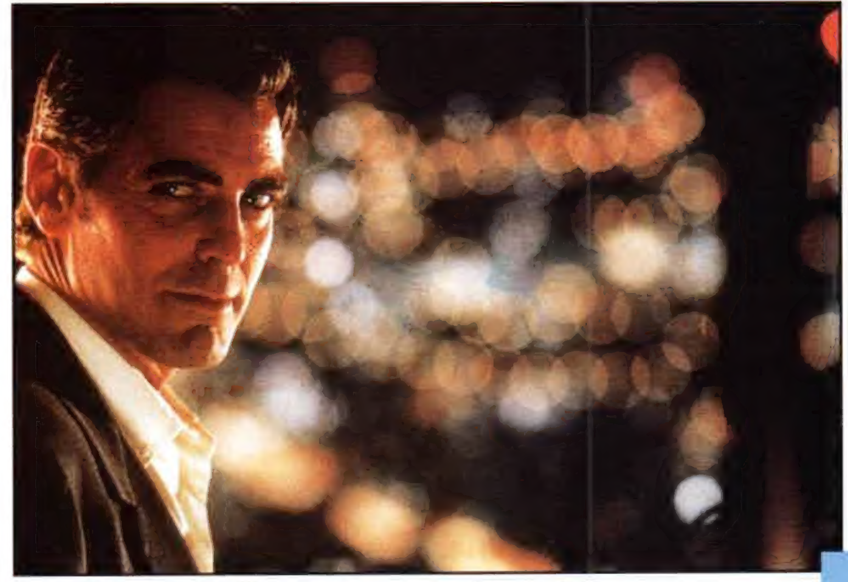
● Deux des jeunes comédiens les plus en vue d'Hollywood, Matt Damon (**L'Idéaliste**) et Edward Norton (**Peur Primale**) seront les héros du prochain polar de John Dahl (**Last Seduction**, **Kill me Again**), **Rounders**. Un joueur frénétique, guéri de son vice, remet les pieds sous la table de poker afin de tirer un ami rencontré derrière les barreaux d'une mauvaise passe. John Turturro et Courtney Love font également partie de la distribution.

● Deux projets intéressants pour David Fincher (**Seven** pour le meilleur, **The Game** pour le pire). C'est d'abord **The Fight Club** avec Brad Pitt et Edward Furlong, histoire d'un groupe d'initiés amateurs de sports dangereux voire mortels. C'est ensuite **The Night Watchman** d'après un roman de James Ellroy, décrit comme la rencontre du **Verdict** de Sidney Lumet avec **Impitoyable** de Clint Eastwood.

● Retour de Roman Polanski au cinéma, pour une adaptation du «Comte de Monte Christo» d'Alexandre Dumas. Andrew Davis (réalisateur du **Fugitif** et de **Piège en Haute Mer**) se charge de l'écriture du scénario. Le film arrivera longtemps après la version de la télévision française, avec Gérard Depardieu et Ornella Mutti.

● En rupture de **Cobra**, Sylvester Stallone prend goût aux rôles de flic réaliste, façon **CopLand**. La star envisage donc très sérieusement de remettre le couvert dans **Ernie Popovitch**, une production *Warner* dans laquelle il incarnerait un policier soucieux de remettre de l'ordre dans un district où les braquages sanglants sont monnaie courante.

George aux urgences !



■ *George Clooney dans OUT OF SIGHT* ■

George Clooney n'a pas précisément le vent en poupe à Hollywood. Après les échecs plus ou moins marqués de **Batman & Robin**, de la comédie romantique **Un Beau Jour** et du thriller nucléaire **Le Pacificateur**, les producteurs hésitent à lui signer de gros chèques. C'est ainsi que le Casanova d'*Urgences* n'interprétera pas Artemus Gordon aux côtés de Will Smith/James West dans la version cinéma des ***Mystères de l'Ouest***. Kevin Kline (formidable en gay refoulé dans **In & Out**) devrait le remplacer. Pour l'heure, George Clooney se préoccupe surtout de la sortie de **Out of Sight**, un polar léger de Steven Soderbergh (**Sexe, Mensonges & Vidéo**). Dans **Out of Sight**, George Clooney incarne Jack Foley, un criminel endurci. Spécialisé dans l'attaque des banques, il trouve en l'US Marshall Karen Sisco (Jennifer Lopez) la plus craquante des otages lors d'une mutinerie. Flic irréductible, très à cheval sur le règlement, elle n'est pas insensible à son charme. Tout **Out of Sight** s'articule autour d'un cruel dilemme. Comment faire son devoir, c'est-à-dire coffrer un Jack Foley fraîchement évadé, tout en veillant à passer quelques bons moments en la compagnie du Marshall ?
Adapté d'un roman d'Elmore Leonard, l'écrivain à l'origine de **Get Shorty** et **Jackie Brown**, **Out of Sight** s'offre également la présence de Ving Rhames (**Pulp Fiction**, **Mission : Impossible**), de Dennis Farina, héros de la série ***Crime Story*** et de Nancy Allen (**Blow Out**), une comédienne attachante mais de plus en plus rare à l'écran.

L'ami des enfants



■ *Bruce Willis dans MERCURY RISING* ■

Bruce Willis tourne beaucoup. Beaucoup trop d'où, parfois, des bourdes comme ce regrettable et édenté **Chacal**. **Mercury Rising** ne devrait pas connaître de grosses difficultés à lui tenir la dragée haute. Dirigé par Harold Becker (**Sea of Love**, **Malice**), **Mercury Rising** donne à la star du **Cinquième Elément** le rôle de Art Jeffries, un agent du FBI passablement désillusionné sur son métier. Du genre rebelle dans l'âme, il prend le risque considérable de protéger un orphelin autiste de 9 ans, doué d'une intelligence nettement supérieure à la moyenne. Une sorte d'Einstein en culottes courtes, dont la vie est menacée par des tueurs. Leur mission consiste tout banalement à éliminer ce gamin qui, par hasard, a pris connaissance de secrets compromettants liés à la défense nationale. Dans cette histoire, Alec Baldwin incarne le Lieutenant Colonel Nicholas Kudrow à qui le Pentagone confie la charge d'enquêter sur la fuite des codes ultra-confidentiels.
Entre **Rainman** et **L'Effaceur**, **Mercury Rising** (ex-**Simple Simon**) pourrait constituer une estimable série B à gros moyens dans la filmographie de sa vedette. Directement dans sa foulée, Bruce Willis s'est collé à **Martial Law** d'Edward Zwick (**A L'Epreuve du Feu, Glory**). Il y porte l'uniforme d'un général de l'armée américaine contraint de faire équipe avec un agent du FBI (Denzel Washington) pour mettre fin à une série d'attentats à la bombe qui ravagent Brooklyn. ■

Serial-terroriste



■ *Stuart Townsend dans RESURRECTION MAN* ■

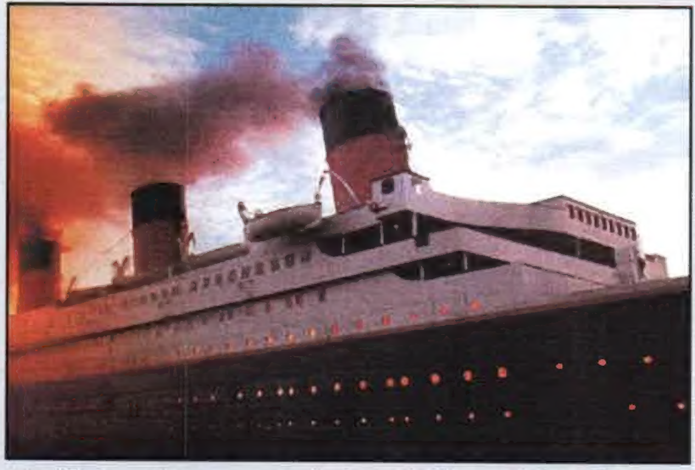
Concilier terrorisme et serial-killer, c'est ce que fait **Resurrection Man** du Gallois Marc Evans, un réalisateur de télévision passé au cinéma avec **House of America** en 1996. Si **House of America**, histoire d'adolescents cherchant à échapper à leur triste quotidien, n'a pas défrayé la chronique, ce n'est pas le cas de Resurrection Man, alias Victor Kelly. Traîne-savate, Victor Kelly intègre un gang de protestants fanatiques dans l'Irlande de 1975. L'occasion rêvée pour ce beau ténébreux de se soulager de ses fantasmes sadiques. Encouragé par McLure, il élimine les traîtres, fait un exemple en éliminant un malheureux d'un coup de rasoir... Abominable d'autant plus que le réalisateur Marc Evans sait adroitement mettre en scène les ambiances glauques sans pour autant céder à la complaisance morbide dont on ne manquera pas de l'accuser. Car, dans une séquence particulièrement dure, Victor Kelly pousse le journaliste alcoolique qui le traque à embrasser l'une de ses victimes, en charpie dans une baignoire. Beurk. **Resurrection Man** sortira en France au mois de juin prochain. ■

OUVREZ-LA !

Spécial TITANIC

Hier soir, je suis allé voir **Titanic** de James Cameron, et depuis je ne vais pas très bien. Ce film me poursuit véritablement. Depuis le générique final, j'ai la tête pleine d'images fortes, inoubliables, effrayantes et sublimes. J'ai eu du mal à m'endormir. Je suis toujours sous le choc ; putain, j'en tremble encore... Quelle force, et que d'émotions. L'histoire de Jack et Rose compte parmi les plus belles du cinéma. L'extraordinaire prestation des acteurs y est certes pour beaucoup, mais c'est Cameron le chef d'orchestre qui en est le principal responsable à travers des scènes d'une beauté sans pareil, magnifiques. Et je reste là, les yeux humides et le cœur chaviré. Depuis que j'aime le cinéma (à 15 ans, j'ai découvert **Phantom of the Paradise**), je n'avais jamais ressenti ça. J'en suis malade. J'en voudrais presque à Cameron pour avoir fait un film pareil, un tel monument. Et pour me soigner, un seul antidote : revoir ce chef-d'œuvre le plus tôt possible.

David Villora



■ *Le Titanic, majestueux monstre d'acier et chef-d'œuvre de James Cameron* ■

Kate Winslet n'est-elle pas réellement une créature céleste ? Le môme Di Caprio n'est-il pas un formidable héros au destin tragique tout droit sorti d'une histoire de Jack London ? James Horner, parfois répétitif, ne nous offre-t-il pas là l'une de ses plus belles compositions ? La reconstitution historique n'est-elle pas titanesque, d'un réalisme effrayant ? Certaines scènes ne sont-elles pas d'une beauté fulgurante ? James Cameron ne serait-il pas l'un des plus importants cinéastes (et scénaristes, ne l'oublions pas) en activité ? Son **Titanic** n'est-il pas simplement une œuvre grandiose, qui atteint par moments des sommets de magie pure ?
Que dire de plus ? Chef-d'œuvre ? Futur classique incontournable ? Certainement plus que cela, un plaisir de tous les instants, trois heures quinze de bonheur intense, malgré une histoire pathétique. Ce film est un véritable miracle dans le cinéma américain actuel, boursouflé, toujours en quête de surenchère inutile, encombré de séquelles trop souvent dispensables. Autant dire qu'un film qui allie si bien le souffle de la grande aventure à un romantisme fou, est chose rare de nos jours, d'où l'immense intérêt de **Titanic** et le bien qu'il nous fait. Davantage qu'un gigantesque morceau d'anthologie à lui tout seul, **Titanic** est le fruit du travail de quelqu'un qui aime le cinéma, qui sait raconter une histoire, et qui sait ce que le mot «émotion» veut dire.

C. Thyemar

Fin de séance, 18 h : sortant de mon hypnose profonde, je me rends compte à quel point James Cameron est un cinéaste talentueux doublé d'un technicien hors pair. En s'emparant de cette catastrophe, Cameron brode une histoire simple, peut-être, romanesque, sûrement, belle et bouleversante, à jamais. Une histoire portée par des acteurs grandioses (Di Caprio et Winslet) et qui offre également à Billy Zane le meilleur rôle de sa carrière. En fait, du figurant à la star, tous sont magnifiques et, surtout, authentiques. Vous l'avez compris, pour moi **Titanic** est l'un des plus beaux films qu'il m'ait été donné de voir. Mais fallait-il vraiment s'attendre à un bide de la part de Cameron ? D'ailleurs, **Titanic** s'inscrit dans la lignée de ses précédents films. L'orgueil des hommes dans leur prétendue puissance, et leur impuissance face à ce qu'ils ont créé, ignoré ou sous-estimé. Ces thèmes ne sont-ils pas au centre de **Terminator**, **Abyss** et **Aliens** ?
PS : Pour preuve que **Titanic** est le chef-d'œuvre que je pense, *Télérama* le trouve moyen ! Je cite le passage le plus révélateur : *«La bonne surprise, c'est que Cameron ne s'est pas borné à exhiber ses effets spéciaux, il a fait du cinéma»* !

Jérôme Tournadré

S'il vous plaît, 5 minutes d'attention !
Titanic a déjà fait couler beaucoup d'«ancres». Je ne reviendrai pas sur l'argent englouti, la reconstitution minutieuse ou encore le jeu des acteurs...
Je vous parlerai très brièvement d'un jeune homme de 23 ans qui, de par sa passion pour le cinéma, pensait avoir tout vu, tout entendu en matière de 7ème Art. Et puis vient le jour inespéré où au terme d'une séance, il ne peut se lever, trop ému. Il lutte intérieurement pour ne pas exploser en sanglots, pour ne pas montrer ce qu'il ressent. Puis il fait comme tous ces gens présents, il se dresse lentement, quitte son siège dans un silence glacial, se dirige les jambes tremblantes, le dos humide et les yeux mouillés vers la sortie. Il constate que son cas n'est pas isolé, que ce syndrome vient apparemment de frapper, de faucher une salle entière, toutes classes sociales confondues. C'est beau, c'est touchant. Dans la rue, ce jeune homme a mis dix minutes avant de pouvoir décrocher un premier mot à grand renfort de prise d'air, histoire de décompresser, d'évacuer cette boule au fond de la gorge. Mais pourquoi tout cela ? Parce qu'il vient de se prendre une claque se pleine gueule, une leçon de cinéma. Mes respects Monsieur Cameron.

Eric Babikian

Etourdissant, éblouissant, chef-d'œuvre, magnifique, bouleversant, etc, etc... Autant de mots que j'ai lus ou entendus sur **Titanic**. Tout est vrai, mais pourtant aucun de ces mots, aucune phrase ne peut décrire ce qu'est ce film, ce que l'on ressent à sa vision et qui vous poursuit longtemps après. Quelle claque dans la gueule de ceux qui avaient enterré James Cameron sur la base du pognon dépensé, avant même d'avoir vu une seule image du film. 3 h 20 de pur bonheur où rien, pas un seul plan, n'est à jeter. Tout y est parfait, les acteurs, Di Caprio, Winslet et Zane en tête, les effets spéciaux, magnifiques par leur discrétion (on s'y croit et c'est vachement bon !), la mise en scène de Cameron (à ce niveau de qualité, il faudrait inventer un autre mot que «mise en scène»). Les scènes d'anthologie se succèdent au point que le film semble trop court ; on voudrait que cela ne s'arrête pas, tellement c'est beau. Je n'ai pas honte de le dire et j'en suis fier, j'ai chialé à chaudes larmes lors des scènes finales où l'émotion transpire littéralement de l'écran. Mais plusieurs fois avant, j'ai retenu mes larmes devant la qualité de ce que je voyais (ça doit être ça, «beau à en pleurer»). Courez-y, volez-y tous, **Titanic** est un des plus beaux films de tous les temps.

Pascal Gillon

Quentin Tarantino dit «halte à la violence rock'n roll» dans ce polar sentimental...



■ *De gauche à droite : le flic Ray Nicolette (Michael Keaton), la poule Melanie (Bridget Fonda), le fraîchement libéré Louis Gara (Robert de Niro), le trafiquant Ordell Robbie (Samuel Jackson) et l'hôtesse de l'air Jackie Brown (Pam Grier)* ■

Jackie Brown

Il s'est écoulé plus de trois ans entre PULP FICTION et JACKIE BROWN. Trois années pendant lesquelles la révélation de RESERVOIR DOGS ne s'est pas reposée sur ses lauriers. Producteur-scénariste-interprète d'UNE NUIT EN ENFER, réalisateur d'un épisode de la série URGENCES, d'un sketch de la désolante anthologie FOUR ROOMS, comédien express de GIRL 6, de SLEEP WITH ME et DESPERADO, dialoguiste de secours d'USS ALABAMA, créateur du label de diffusion ROLLING THUNDER... Un agenda bien rempli. Mais, pendant ces trois ans, Quentin Tarantino préparait également JACKIE BROWN, un polar «tranquille» sur lequel il misait gros. Son âme en quelque sorte...

Le cinéaste Quentin Tarantino et le romancier Elmore Leonard devaient finir par se rencontrer. A 15 ans, le premier pique dans un magasin près de chez lui un livre du second, «The Switch». Pas anodin du tout ce larcin quand on connait le goût d'Elmore Leonard pour les dialogues incisifs, les malfrats hauts en couleurs et les intrigues qui basculent facilement du cruel vers l'ironique. Elmore Leonard exerce une influence fondamentale sur Quentin Tarantino. Est-ce un hasard si **Get Shorty**, d'après le même romancier, ressemble étrangement à du Tarantino ? Non, car Elmore Leonard faisait du Tarantino bien avant l'heure. A très peu de chose près, **Reservoir Dogs** et **Pulp Fiction** auraient pu être les adaptations de ses romans. Autant que **Jackie Brown** inspiré de «Punch Créole», qui reprend deux des protagonistes de «The Switch», les bandits Ordell Robbie et Louis Gara. Des fripouilles mal assorties qu'interprètent aujourd'hui Samuel Jackson et Robert de Niro. *«De Elmore Leonard dans **Jackie Brown**, je voulais garder l'humour très sec, sans pour autant tomber dans la farce»* explique Tarantino. Aucun risque sur ce plan car l'enjeu rappelle immédiatement les protagonistes au premier degré d'une histoire humaine.



■ *Pam Grier et Tarantino : l'ex-star et le plus fidèle de ses fans !* ■

Jackie Brown marque néanmoins une première dans la filmographie de Quentin Tarantino : il sculpte dans un matériau créatif qui n'est pas le sien. *«Un défi intéressant»* commente l'homme de **Pulp Fiction**. *«Surtout lorsque ce matériau vous amène loin de ce que vous avez l'habitude de faire. Loin de ce que les gens attendent de vous. Il serait un peu trop facile pour les gens de prétendre savoir d'où je viens, ce que je suis en mesure de faire ou de ne pas faire. Je compare ma position à une pièce de David Mamet, dans la mesure où vous vous attendez à tout ce que vous n'avez pas prévu. Je ne veux pas que le public pense que j'ai toujours la même recette à lui offrir. Ce serait trop facile. Une adaptation vous permet justement de vous évader de cette emprise car vous travaillez d'après un matériel différent du vôtre. Il vous apporte le renouvellement tout en vous préservant vous-même. Ce n'est donc plus le même bon vieux truc que par le passé».*

Jackie Brown n'est donc ni **Reservoir Dogs**, ni **Pulp Fiction**, ni **True Romance**. **Jackie Brown**, c'est **Jackie Brown**. Un Tarantino qui, conscient de sa propension à se laisser emporter par des dialogues aussi abondants que futiles, met la pédale douce. Subsistent encore quelques traces de **Pulp Fiction** néanmoins, comme ces commentaires éclairés de Louis Gara devant une cassette de minettes présentant des pétoires dans une tenue plus légère que le réglementaire treillis des démonstrations de balistique. Heureusement, Quentin Tarantino n'enferme pas **Jackie Brown** dans une spirale de répliques cinglantes et d'interminables monologues. Il délaisse sa rengaine pour se focaliser sur des protagonistes très différents des malfaisants qu'il a dépeints jusqu'ici. Des personnages qu'il pouvait souvent lui-même incarner. *«Dans **Jackie Brown**, je n'avais aucune raison de le faire. Il n'y avait aucun rôle pour moi. **Jackie Brown** parle de gens sensiblement* ■ ■ ■



■ *Jackie Brown au poste pour un interrogatoire serré : elle ment avec conviction* ■

■ ■ ■ *plus âgés que ceux de mes précédents films, de gens un peu plus mâtures que je ne le suis. A un moment, j'ai cependant songé à m'attribuer un rôle, celui que tient aujourd'hui Samuel Jackson. Au stade de l'écriture, je m'étais littéralement glissé dans sa peau. Une année durant, ce fut le cas. J'ai renoncé car Elmore Leonard n'avait pas écrit «Punch Créole» dans ce sens. Je n'ai pas l'étoffe nécessaire, les années au compteur. Si je ne sens pas la capacité d'interpréter tel rôle et de l'amener dans la direction qu'il doit emprunter, je ne ressens pas le désir de me retrouver face à la caméra»*. Une leçon d'humilité.

Plutôt que de se servir, Quentin Tarantino sert donc les autres. Pam Grier la première, ex-star de la Blaxploitation devenue, au fil des années, coureuse de cachet comme il en existe tant à Hollywood. Faut bien manger. *«Quentin a toujours été un grand fan de Pam Grier»* intervient le producteur Lawrence Bender, associé de Tarantino depuis **Reservoir Dogs**. *«Elle était idéale pour le rôle. Elle possède quelque chose de plus, que personne d'autre ne pouvait apporter au personnage ; elle personnifie son essence même. Jackie a la quarantaine, c'est une belle femme qui a connu une existence difficile et qui se retrouve dos au mur. Elle est très vulnérable, et le fait qu'elle soit noire la met d'autant plus en péril»*. Jackie Brown marche effectivement sur des charbons ardents.

A 45 ans, célibataire et sans enfant, elle n'attend plus grand chose de la vie. Professionnellement, elle travaille comme hôtesse de l'air dans la plus miteuse des compagnies aériennes desservant le Mexique. Pas d'autre choix lorsqu'on a connu quelques déboires avec la justice. N'empêche que Jackie récidive en convoyant de l'argent des deux côtés de la frontière pour le compte de Ordell Robbie, un trafiquant d'armes très soucieux d'assurer ses arrières. Pépin : Jackie Brown se fait prendre par deux flics. Pour eux, elle ne constitue que du menu fretin : c'est Ordell Robbie qui les intéresse. L'hôtesse de l'air n'a guère le choix. Soit elle croupit derrière les barreaux en prenant de l'âge, soit elle joue leur jeu. Jackie Brown joue certes un jeu. Mais son jeu à elle. Qui revient à piquer à Ordell Robbie la modique somme de 500.000 dollars et à berner les policiers qui comptent se servir d'elle comme d'un appât...

Dans sa savante entourloupe, Jackie Brown s'assure les services de Max Cherry, un prêteur de cautions d'une scrupuleuse rectitude morale. Mais, pour les beaux yeux de l'hôtesse dont il est follement amoureux malgré son apparente rigidité, Max Cherry s'autorise quelques entorses au règlement. Surtout que Ordell Robbie, toujours prévoyant, n'hésiterait pas à buter sa belle au moindre faux pas. Il l'aurait d'ailleurs fait si celle-ci ne s'était pas fait accompagner d'un porte-flingue en sortant de garde-à-vue...



■ Louis Gara. Calme, mais faut pas lui titiller les nerfs ! ■

Dans le rôle de Jackie Brown, Pam Grier s'en tire merveilleusement, filmée, il est vrai, comme une diva par son fan numéro 1. *«N'allez cependant pas croire que je lui ai demandé de figurer dans le film simplement pour relancer sa carrière. Si j'ai choisi Pam Grier, c'est parce qu'elle correspondait, en tant qu'être humain, au personnage. Identifier chaque personnage à un comédien fait partie de l'écriture»* poursuit Tarantino. *«Après tout, il ne s'agit pas de personnages de romans, ils vont devenir les personnages d'un film et cela implique qu'ils soient interprétés par des*

■ Ordell Robbie : il pèse 500.000 dollars et beaucoup de plomb... ■



■ *Melanie : trop vénale pour être honnête !* ■

comédiens. Réfléchir au casting aide à mieux cerner les protagonistes, à préciser de mieux en mieux leurs caractéristiques. J'ai l'impression qu'il n'y a pas assez de recherches dans le casting des films hollywoodiens. Les stars sont une priorité sur certaines productions. Pour d'autres, en revanche, le choix des comédiens ne fera aucune différence au box-office. La plupart des films de studio puisent dans les listes d'acteurs qui semblent à la mode. Vous les voyez pendant cinq ans, et après, ils disparaissent». Niveau acteur, Quentin Tarantino sait de quoi il parle. N'est-ce pas lui qui arrache John Travolta d'une interminable traversée du désert avec **Pulp Fiction** ? N'est-ce pas encore lui qui donne à George Clooney son premier succès cinéma avec **Une Nuit en Enfer** ? Il s'y connaît, c'est sûr. La présence de Pam Grier dans **Jackie Brown** en témoigne. Pas au point, cependant, de faire du film l'ultime spasme de la Blaxploitation.
«Quentin Tarantino veut devenir un Noir» explique, très sérieux, Samuel Jackson. *«En grandissant, il voyait systématiquement tous les films de Blaxploitation. Beaucoup de ses amis sont noirs. Il entretient une très grande affinité avec la culture noire. Il adore écrire des dialogues pour les comédiens noirs. Il ressemble tellement aux copains de mes filles... Sous leur peau blanche, ce sont réellement des gamins noirs ! ».*
A Samuel Jackson, Quentin Tarantino renvoie l'ascenseur pour la deuxième fois. Hier, il lui donnait le rôle du tueur frisé comme un mouton et touché par la religion de **Pulp Fiction**. Dans **Jackie Brown**, il lui confie un autre personnage en or, Ordell Robbie. Une crapule absolue. *«Je crois honnêtement»* appuie le cinéaste, *«que pour ce rôle, n'importe quel réalisateur aurait donné son bras droit pour avoir Samuel Jackson. Ordell Robbie est à la fois une menace absolue, un danger permanent, mais s'avère aussi éloquent et intelligent. Ce qui le rend d'autant plus dangereux. Qui d'autre sur terre aurait pu faire ça aussi bien que Sam ?».* Surtout que Samuel Jackson, heureuse initiative, emprunte nattes et barbiche aux maîtres du kung-fu des films d'arts martiaux qu'il aime tant. Amateur du genre lui aussi, Quentin Tarantino ne pouvait qu'y être sensible !

«Jackie Brown, ce n'est pas de la Blaxploitation. J'ai demandé à Pam Grier d'incarner l'héroïne du film parce qu'elle symbolise quelque chose de très fort. A un certain niveau, cela revient à recruter John Wayne dans un nouveau western. En prenant John Wayne, vous prenez une image, une icône que vous n'avez pas besoin de présenter car tous les gens le connaissent. Ce nouveau rôle reposerait sur les précédents, sur sa réputation. Au film, il apporte son passé, ses bagages en somme. C'est exactement ce que j'ai fait en engageant Pam Grier. Bien que je sois un fan de ses films de Blaxploitation, de ***Coffy - La Panthère Noire de Harlem*** *qui compte parmi mes favoris, je n'ai pas tout repris en bloc. Jackie Brown ayant les pieds sur terre, étant un authentique être humain, je n'allais pas la montrer dérouillant les méchants en sortant des couteaux de sa coiffure afro ou pratiquant le kung-fu à son âge. Ma Jackie Brown est réelle, réaliste».* Amateurs purs et durs de Blaxploitation, passez donc votre chemin. Du genre, la troisième réalisation de Quentin Tarantino n'en converse que Pam Grier, l'ambiance générale et la musique. Déjà pas si mal. N'empêche que ce discret hommage rendu ne laisse pas Hollywood de marbre puisque des producteurs s'attellent actuellement au retour de deux grandes figures de la blaxploitation. Le flic Shaft par John Singleton d'abord, mais également Dynamite Jones, grande rivale de Coffy dans les seventies.
«Jackie Brown n'est définitivement pas la suite de ***Pulp Fiction****. Ce n'est pas une bande dessinée, ce n'est pas un opéra de la violence. C'est l'étude de quelques personnages»* envoie le réalisateur à destination de ceux qui attendaient du Tarantino pur jus, plein de bons mots et de méchants garçons. *«A la lecture du livre d'Elmore Leonard,* ***Jackie Brown*** *s'est imposé à moi comme le contraire même d'un film d'action à gros budget. Je l'ai immédiatement perçu comme un polar anti-hollywoodien».* Ce qu'il est assurément, s'accordant tout ce qui est rigoureusement interdit dans La Mecque du cinéma lorsqu'on aborde le genre. A savoir un tempo lent, des protagonistes qui prennent le temps de discuter de leurs fesses qui ramollissent et de la chute de leurs cheveux dans une cuisine.

*«****Jackie Brown*** *est une histoire d'amour. Une love story dotée de la sensibilité de gens d'âge mûr».* Peu de flinguages à son menu par conséquent. Quentin Tarantino limite les frais. Et lorsqu'il montre la violence, il ne l'approche pas. Il la montre de loin, hors-champ, sans effet. Précisément sur le modèle des gunfights brefs mais très brutaux des polars de Takeshi Kitano. Ce n'est pas une coïncidence si le cinéaste japonais figure parmi ses réalisateurs de chevet. A tel point qu'il distribue son **Sonatine** aux Etats-Unis sous le pavillon *Rolling Thunder*. Dans **Jackie Brown**, il lui emprunte beaucoup. Jusqu'à son côté zen de la mise en scène dans les instants les plus intenses. *«****Jackie Brown*** *n'est pas un film violent. Au contraire, c'est un film calme. Pour moi du moins. Peu de gens s'y font tuer car l'histoire ne nécessitait pas davantage de morts. Si* ***Reservoir Dogs*** *et* ***Pulp Fiction*** *comptent plus de cadavres, c'est seulement parce les histoires qu'ils racontent le demandent. Il ne faut pas chercher plus loin».* **Jackie Brown** n'entretient pas plus de points communs avec **Pulp Fiction** sur le fond que dans la forme. Pas de clinquant nostalgique de l'âge d'or du rock'n roll comme le souligne le décorateur Roger Craft.
*«****Pulp Fiction*** *se déroulait dans un univers artificiel que nous avions créé en même temps que les personnages qui l'habitaient. Cette fois-ci, Quentin voulait que l'on ne voie pas le travail du décorateur».* Un environnement discret donc, effacé presque, car banal et quotidien. A l'image du bureau du prêteur de cautions Max Cherry. Et pour cause : le réalisateur tourne dans une authentique officine de prêt dont la propriétaire ferme les portes deux mois durant pour permettre à l'équipe de travailler en toute quiétude. Nul besoin ainsi de construire d'onéreux décors en studio. Quentin Tarantino choisit non seulement la méthode de production la plus économique, mais également la plus adaptée au sujet. Blindé par les fastueuses recettes mondiales de **Pulp Fiction**, il aurait très bien s'offrir un budget confortable. Non. Son enveloppe atteint très modestement les 12 millions de dollars, soit à peine plus que **Pulp Fiction**.

Pas de cachets somptuaires donc pour des stars promptes à des concessions pour travailler avec le Maître. Elles sont d'ailleurs si satisfaites d'adhérer à la cause qu'elles acceptent le minimum syndical. Comme Robert de Niro, dans le rôle de Louis Gara, *«un personnage très introverti, où le travail du comédien passe par le langage du corps, la façon dont il se tient, s'assied, fume une cigarette. C'est une des choses que Robert de Niro fait mieux que quiconque»* appuie Quentin Tarantino.
Langage corporel aussi pour Melanie Ralston, la régulière d'Ordell Robbie, une blonde qui commence à se faner et qu'interprète Bridget Fonda avec la même énergie indolente que Uma Thurman dans **Pulp Fiction**. *«Bridget correspondait parfaitement aux nécessités du rôle. Il me fallait une fille qui ait à la fois cette allure de «surfeuse» qu'on ne peut acquérir qu'en étant élevée en Californie, et un aspect plus mature. Aux alentours de 33 ans, lorsque vous avez passé votre vie à fuir les hommes, vous commencez à vieillir».* Cruel, Tarantino ? Non, lucide, à l'instar de son film. S'il annonce clairement l'âge de ses comédiennes, un tabou à Hollywood, il les filme amoureusement, sans fard. Au naturel. Ce n'est pas le moindre mérite de ce polar paisible, qui prend le temps de dire les choses. En deux heures et demie, il en dit beaucoup.

■ Marc TOULLEC ■

BAC Films présente Pam Grier - Samuel L. Jackson - Robert Forster dans une production **A Band Apart/Miramax** ***JACKIE BROWN*** (USA - 1997) avec Bridget Fonda - Michael Keaton - Robert de Niro - Chris Tucker - Lisa Gay Hamilton - Michael Bowen - Denise Crosby **photographie de** Guillermo Navarro **scénario de** Quentin Tarantino d'après le roman «Punch Créole» de Elmore Leonard **produit par** Lawrence Bender **réalisé par** Quentin Tarantino
1er avril 1998 **2 h 30**



■ *Mark Dargus (Michael Bowen) et Ray Nicolette : des flics qui pensent avoir tout prévu...* ■



■ *Hôtesse de l'air et manipulatrice par nécessité... Telle est Jackie Brown, alias Pam Grier* ■

les revenants de Jackie Brown



48 ans, Pam(ela) Grier en paraît nettement moins. Fille d'un militaire de l'US Air Force, Pam Grier fut, dix ans durant, la star féminine de la Blaxploitation, une sorte de compromis entre la militante Angela Davis, Bruce Lee et James Bond. Elle en démolissait, des mâles, dans ces séries B marquées par les seventies que sont COFFEE - LA PANTHÈRE NOIRE DE HARLEM, FOXY BROWN & cie. Elle les démolissait non sans avoir couché avec eux quelques minutes auparavant. A cet âge d'or, Pam Grier survit tant bien que mal, ne trouvant que des emplois subalternes dans des films variablement importants : partenaire de Steven Seagal dans NICO, junkie dans LE POLICEMAN auprès de Paul Newman pour ne citer que les plus connus. Alors qu'elle paraissait condamnée à une retraite prématurée, Quentin Tarantino, le plus amoureux de ses fans, la propulse sur le devant de la scène...



■ Pam Grier : ex-star de série désormais muse de Quentin Tarantino ■

***Jackie Brown*, c'est quel film au juste pour vous ? Une série noire ou une très discrète love-story ?**

J'ai entendu des avis très différents sur la question. La plupart des femmes voient dans **Jackie Brown** une histoire d'amour. Les hommes ? Ça dépend... **Jackie Brown** parle de deux personnes qui respectent leur sensibilité mutuelle, qui aiment à ce que l'autre révèle ses propres doutes, sa propre insécurité. Je ne crois cependant pas qu'ils s'aiment pour autant. Lorsque Jackie Brown embrasse Max Cherry, c'est pour le remercier de ne pas avoir gardé l'argent. Elle le remercie de son soutien par un baiser. Ce n'est pas une romance. Cela pourrait l'être si Jackie ne franchissait pas certaines limites, si elle se tenait du bon côté de la loi. Qu'y-a-t-il entre Jackie Brown et Max Cherry sinon du respect et une forme d'amour. Je crois que l'on peut aimer quelqu'un pour ce qu'il fait pour vous. Max Cherry fait beaucoup pour Jackie Brown.

Il était naturel que vous rencontriez un jour Quentin Tarantino. C'est le plus irréductible des fans du cinéma dont vous étiez la déesse dans les années 70...

J'ai rencontré Quentin Tarantino à l'occasion des auditions pour **Pulp Fiction**. Dans son bureau, il avait punaisé des affiches de mes films des années 70. Je le soupçonne de les y avoir mises pour m'impressionner. Je ne l'ai pas cru quand il m'a dit ne pas avoir eu le temps de les enlever du mur ! J'ai trouvé ça charmant. Si je n'ai pas obtenu le rôle, c'est surtout parce que Quentin avait déjà engagé Eric Stoltz pour interpréter mon mari. Nous devions donc jouer le couple de dealers. Impossible car ma personnalité n'était absolument pas compatible avec celle d'Eric Stoltz. Personne ne pouvait accepter le fait qu'il me donne des ordres, me domine. Ce n'est donc pas plus mal que je n'aie pas décroché le morceau, même si Quentin tenait à ce que je joue un personnage très différent de mes rôles traditionnels. Quentin me voulait «inédite». Lorsque j'ai revu Quentin, un an plus tard, il m'a seulement annoncé qu'il travaillait sur un nouveau projet. Un an après, à une nouvelle rencontre, il m'a avoué qu'il venait d'écrire un rôle rien que pour moi. Le personnage de Jackie Brown. Génial, ce scénario ! Franchement, je n'y croyais pas encore.

Dans quel état d'esprit avez-vous abordé *Jackie Brown* ?

Dans un état d'esprit très négatif. La veille du tournage, mon petit ami et moi nous sommes copieusement engueulés. Tout ce qui pouvait arriver de pire dans ma vie privée est survenu quelques heures avant que ma carrière ne décolle ! Il n'existe rien de pire pour déconcentrer, provoquer des trous de mémoire. Du coup, le plaisir que j'aurais dû prendre à tourner **Jackie Brown** s'est brusquement volatilisé. Vous ne pouvez même pas imaginer à quel point ce fut difficile de surmonter ça. D'autant plus dur que mon chien est mort le même jour. J'ai bien cru que j'allais succomber d'une crise cardiaque tellement la pression s'avérait insupportable.



Pourtant, à l'écran, rien de votre désarroi ne transparaît...

Faut croire. Quentin Tarantino me disait souvent : «Tu es tellement bonne !». Je ne prenais pas ses compliments très au sérieux jusqu'au jour du tournage de la scène du balcon avec Samuel Jackson. J'étais prête, je connaissais mon texte. Pas Samuel dans la mesure où cette scène n'était pas prévue ce jour-là. Nous étions en avance d'une demi-journée. J'ai demandé à mon partenaire s'il voulait la tourner. Il a hésité. A son hésitation, j'ai répondu que je connaissais **Jackie Brown** par cœur, que je me parais ainsi à toute éventualité. Je lui ai encore dit : «Je travaille avec Quentin Tarantino, Sam Jackson, Robert de Niro, Bridget Fonda, Robert Forster et Michael Keaton, et tu crois que je peux me permettre de ne pas connaître mes dialogues ?». Sam s'est alors décidé à tourner. Quentin lui a demandé de s'installer dans un endroit calme pour mémoriser ses répliques. Peu de temps après, il est revenu sur le plateau, annonçant à tous que si je connaissais mes dialogues, il n'y avait pas de raison pour que cela ne soit pas aussi son cas !

Quentin Tarantino s'écarte des sentiers battus en vous engageant pour tenir la vedette de *Jackie Brown*. Vous n'êtes pas le prototype de la vedette hollywoodienne...

Quentin a pris un gros risque à faire de son héroïne une femme de quarante ans. Hollywood et la société en général cultivent des préjugés sur les femmes de cet âge. Les comédiennes aussi d'ailleurs. La plupart des actrices ne se rendent pas aux auditions lorsqu'elles sont plus âgées que le personnage. Je considère qu'on devrait choisir ■ ■ ■

■■■ les gens en fonction de ce qu'ils sont. L'âge n'est qu'un chiffre. Bien sûr, on ne peut demander à une adolescente d'incarner une femme d'âge mûr car le rôle requiert une grande maturité ! A Hollywood, on considère que, dépassé la quarantaine, une comédienne n'intéresse plus les hommes, que son sex-appeal a disparu. On se croirait revenu trente ans en arrière. Lorsque, à quarante ans, une femme déprimait à se retrouver enfermée chez elle, à s'occuper des enfants. Les femmes d'aujourd'hui sont différentes : elles travaillent, prennent soin d'elles... Les gens d'Hollywood semblent l'ignorer totalement. Je pourrais citer des tas d'exemples de femmes qui ne paraissent pas leur âge justement parce qu'elles sont actives. J'ai une amie de 62 ans dans le Colorado : elle escalade des montagnes ! Une autre de 70 qui élève des chevaux. Elle en paraît bien vingt de moins. Si les mêmes restaient assisses à longueur de journée, elles perdraient beaucoup plus rapidement leur jeunesse. La jeunesse est d'abord dans la tête. Je n'ai pas peur de dire que j'ai 48 ans et que je ne redoute pas d'être filmée sans maquillage. Certaines comédiennes le craignent parce qu'elles se sentent laides. Leur état d'esprit les prive souvent de boulot. Elles paraissent vielles car elles se sentent vieilles.

Etre la star du nouveau Quentin Tarantino lorsqu'on est une femme noire, n'est-ce pas une sorte de revanche sur le monde du cinéma ?

En un sens oui. Mais Quentin Tarantino répondrait certainement autre chose. Il dirait qu'il ne voulait pas refaire **Pulp Fiction**. Ce que tout le monde voulait d'ailleurs, surtout à cause de ses recettes considérables. **Jackie Brown**, c'est sa manière d'affirmer qu'il ne fait pas du cinéma pour de l'argent. De l'argent, il n'en a plus besoin maintenant. A travers **Jackie Brown**, il tenait simplement à raconter l'histoire d'une femme de quarante ans. Ce que personne ne fait aujourd'hui. Une femme pourchassée là où qu'elle aille, une femme qui doit survivre dans un monde d'hommes. La réplique exacte de la vie quotidienne. Des histoires pareilles, on n'en raconte habituellement pas à la télé, ni au cinéma, mais elles appartiennent à la vie de l'immense majorité des femmes. Quentin voulait des personnages authentiques, des émotions fortes et crédibles exprimées sur un rythme plus lent que par le passé. Il voulait également des séquences qui donnent le temps aux protagonistes de s'exprimer. **Jackie Brown**, c'est du sérieux. N'empêche que, sur le plateau, on rigolait bien. On dansait, on se faisait des blagues, on s'amusait. Travailler avec Quentin Tarantino, c'est vraiment célébrer la vie.

Les rapports qui se tissent entre votre personnage, Jackie Brown, et Max Cherry sont très particuliers. On ne peut pas parler de passion amoureuse, quoi qu'on devine que quelque chose de très fort les lie...

Sur les murs de l'appartement de Max Cherry, il n'y a pas de photos de femme. Rien ne témoigne d'une quelconque passion passée, d'une liaison durable. Il n'y a pas de femme dans la vie de Max Cherry. Il est clair que les femmes l'effraient. Peut-être a-t-il été à ce point blessé sur le plan sentimental qu'il ne veut plus mettre la main au feu. De peur de se brûler à nouveau. Je pense sincèrement que Max Cherry s'adresse à Jackie Brown à mots couverts. Il lui dit : «J'ai peur de ne pas pouvoir t'aimer, ou que toi tu ne puisses pas m'aimer». C'est quelque chose que je ressens très fortement dans la relation qui s'établit entre eux. Cette vérité, Quentin Tarantino la met à l'écran. Tout **Jackie Brown** naît de son observation de la vie de tous les jours. Comme ce trafiquant vivant dans un luxueux appartement et qui recueille chez lui un ex-détenu n'ayant même pas de quoi se payer des vêtements décents. Du réel.



■ *Jackie Brown dans l'attente du dindon de sa farce. Armée au cas où...* ■



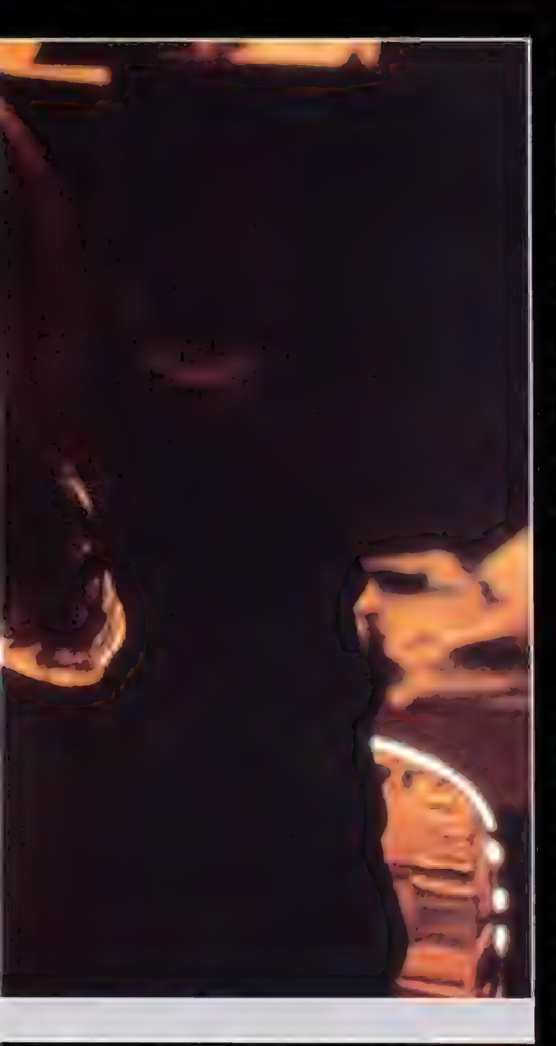
■ *Tête à tête Pam Grier-Robert Forster : l'arnaqueuse et le célibataire endurci* ■

Que pensez-vous de la polémique soulevée par Spike Lee au sujet de *Jacky Brown* ? Il prétend qu'en mettant trop de «nègre» dans les dialogues, Quentin Tarantino ne sert pas vraiment la cause des Noirs...

Le lendemain de ses déclarations incendiaires contre **Jackie Brown**, j'ai rencontré Spike Lee dans l'avion qui nous ramenait de l'avant-première du film. Et c'est moi qui l'avait invité ! Je ne l'ai pas raté. Il m'a fait remarquer que l'on disait trop souvent «nègre» dans **Jackie Brown**. Je lui ai répondu que c'était ainsi tous les jours, dans la réalité. Mais il continuait à en vouloir à Quentin. Ce à quoi je lui ai signalé qu'il était tout à fait possible que Samuel Jackson ait improvisé tous ces «nègre», qu'ils n'étaient pas forcément dans le scénario. Spike Lee m'a avoué ne pas l'avoir lu. Il attaquait donc sans savoir. Exactement comme un politicien. En tant qu'artiste, Spike Lee n'a pas le droit d'attaquer dans ces termes un autre artiste, de le censurer. De plus, il sait depuis toujours que le mot «nègre» est dans le vocabulaire des Noirs. Il ne peut interdire à toute la population de Brooklyn d'en user. Samuel Jackson lui aurait répondu quelque chose comme : «Comment veux-tu que je ne dise pas «nègre» ? Ce serait d'une hypocrisie ! Comment veux-tu que je m'en prive alors que tous mes frères de la rue l'emploient à longueur de journée ?». Depuis, Spike s'est calmé : il n'a plus parlé de **Jackie Brown** dans les médias. A l'écouter, j'avais l'impression que seuls les Noirs ont le droit de réaliser des films sur les Noirs. Que Ang Lee devrait uniquement se consacrer aux asiatiques. Que Steven Spielberg n'aurait pas dû faire **La Couleur Pourpre** et **Amistad** ! Moi, j'adorerais voir un film de Spike Lee traitant du Japon !

En devenant la première héroïne de Blaxploitation, n'avez-vous pas essayé d'éradiquer le machisme du genre ?

Au contraire ! Je voulais partager le machisme avec les hommes. Montrer que les femmes peuvent être des artistes martiales, être intelligentes, sur la défensive. A travers des films comme **Foxy Brown** et **Coffee**, je refusais l'étiquette de victime que le cinéma collait trop souvent sur le dos des femmes. Je tenais à montrer que, même violée, une femme peut réagir, se venger. Cela renvoie à une ménagère qui, en passe de se faire arracher son sac, dit au voleur : «Non, tu ne peux pas le faire, j'ai une famille à nourrir !». Mes films de Blaxploitation des seventies appelaient à la réaction, au refus de courber l'échine. Toutes les héroïnes que j'y incarnais s'inspiraient de femmes que j'ai bien connues. De ma mère, de mes tantes qui se battaient pour leur famille... Nous autres, afro-américaines, avons acquis cette volonté de lutter, d'affronter les plus dures réalités de l'existence, bien avant les femme blanches. A mes amies blanches victimes de violences, je rétorquais encore : «Battez-vous ! Si vous ne faites rien, ça continuera encore longtemps. Ne laissez pas ce type vous frapper, frappez à votre tour !». Elles me répondaient parfois qu'elles ne pouvaient pas. Ce à quoi je leur renvoyais dans les dents : «Dans ce cas, vous finirez étranglées. Dans toutes les espèces animales, les femelles se défendent avec la même



hargne que les hommes. Parfois avec davantage de férocité encore ! Faites-le ! N'attendez pas qu'un homme le fasse à votre place. Ne tenez pas compte de tout ce qu'on vous a enseigné !». Voilà comment cela s'est déroulé dans les années 70 aux Etats-Unis. Lorsque les hommes combattaient au Vietnam. Depuis, la condition des femmes s'est sensiblement améliorée dans la société, les portes se sont ouvertes. **Coffee, Foxy Brown** ont contribué à leur manière à cette émancipation.

Finalement, vous avez précédé la Sigourney Weaver de *Alien* d'une bonne quinzaine d'années !

J'ai également mes aliens : les prédateurs de la société ! J'ai peut-être effectivement été la première à représenter ça à l'écran. A l'écran, je dois avouer que je n'étais pas très bonne comédienne. Par manque d'argent, je n'avais pas pu suivre le moindre cours d'art dramatique. Dix films durant, j'ignorais même si j'allais persévérer dans cette carrière. Je m'interrogeais pour savoir si c'était réellement ce que je voulais faire. Je ne savais pas que j'étais une véritable comédienne jusqu'à mes débuts au théâtre. Si vous êtes vraiment un acteur, la scène vous le prouve immédiatement. La pièce «Fool for love» de Sam Shepard me l'a prouvé en 1985 !



■ *Face à Kurt Russell en mercenaire transsexuel dans* Los Angeles 2013 ■

Comment avez-vous réagi lorsque John Carpenter vous a demandé d'interpréter un mercenaire transsexuel dans *Los Angeles 2013* ?

Je me suis bien marrée ! Je me suis rendue aux auditions avec une coquille entre les jambes. En me voyant, les gens ont dit : «Ce mec ressemble vraiment à Pam Grier !». Ce qui signifiait que j'avais fait mouche. Dans l'interprétation de ce rôle, j'ai vraiment mis le paquet, pensant que John Carpenter et Kurt Russell pourraient tirer quelque chose de drôle de ma présence. Un vrai plaisir dans la mesure où j'adore **New York 1997**. Un vrai plaisir également car j'avais l'impression de me retrouver au théâtre avec ce plateau si grand, dans la peau d'un personnage aussi extravagant. J'adore ça !

A l'image d'un nombre impressionnant de gens connus du cinéma américain, vous avez débuté sous la tutelle du producteur-réalisateur Roger Corman. Un grand découvreur de talents...

Je dois beaucoup à Roger Corman. C'est lui qui, le premier, m'a engagée. A l'époque, je cumulais quatre boulots différents pour gagner 140 dollars par semaine. Une misère. Roger me proposait un job de comédienne pour 500 dollars hebdomadaires. Fauchée, je me suis juste dit : «Ok, il faut seulement jouer la comédie ? Ce n'est pas un problème !». Je garde un bon souvenir de cette époque, quoi que tout ne fut pas rose. Sur le tournage aux Philippines du dernier des films produits par Roger Corman, je suis tombée gravement malade. J'ai contracté un virus. La température de mon corps est montée à 42 degrés. Pendant quatre semaines, je n'ai pas quitté mon lit. Mes cheveux tombaient, je perdais la vue et je ne pouvais pas mettre un pied devant l'autre. Pour me sauver la vie, le docteur m'a réfrigérée de manière à tuer la cellule maligne qui s'était logée dans mon cerveau. Dès lors, j'ai commencé à mieux me sentir.

Dans votre carrière, on remarque des éclipses soudaines. Surtout une période où vous avez totalement disparu des écrans. Pourquoi ?

Si j'ai arrêté de tourner pendant deux ans, c'est uniquement parce que j'étais atteinte d'un cancer. Mon docteur ne me donnait pas plus de dix-huit mois à vivre. Pendant deux ans, j'ai lutté en subissant un traitement de choc. J'ai profondément changé : je suis devenue un être humain différent. Lorsque je me suis décidée à travailler de nouveau, j'ai choisi un film un peu idiot, un film qui me changerait radicalement les idées, **Class of 1999** où j'interprète une enseignante cyborg ! **Class of 1999** me faisait rire, me remontait le moral. N'empêche qu'il faisait un froid de canard sur ce plateau... Malgré mes graves ennuis de santé, je m'en suis toujours tirée, même si les cicatrices sont toujours là. Il y a les cicatrices des déceptions, les cicatrices rationnelles, les cicatrices chirurgicales... Les traces de la fracture d'une jambe sur un tournage, le souvenir toujours douloureux d'avoir été rejetée... Des cicatrices tant psychologiques que physiques, j'en compte beaucoup à mon actif. Je me suis toujours relevée.

Comment expliquez que, coup sur coup, John Carpenter, Tim Burton et Quentin Tarantino aient fait appel à vos services ?

Parce qu'il ne restait plus une seule alternative ! Les autres comédiennes demandent beaucoup d'argent. Les réalisateurs se disent donc : «Allons voir Pam Grier ! Elle n'est vraiment pas très chère !».

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Alexandre NAHON** ■

FILMOGRAPHIE

1970 **Beyond the Valley of the Dolls/Hollywood Vixens** de Russ Meyer

1971 **Cool Breeze** de Barry Pollack

Twilight People de Eddie Romero

The Big Doll House de Jack Hill

Women in Cages de Gerry de Leon

1972 **The Big Bird Cage** de Jack Hill

Black Mama, White Mama de Eddie Romero

The Arena ou **Naked Warriors - La Rivolta delle Gladiatrici** de Steve Carver & Joe d'Amato

1973 **Coffee/Coffy, La Panthère Noire de Harlem** de Jack Hill

Scream, Blacula Scream de Bob Kelljan

Hit Man de George Armitage

1974 **Foxy Brown**/idem de Jack Hill

1975 **Friday Foster**/idem de Arthur Marks

Bucktown de Arthur Marks

Sheba, Baby/idem de William Girdler

1976 **Drum/L'Enfer des Mandingos** de Steve Carver

1977 **Greased Lightning** de Michael Schultz

1979 ***Roots - The Next Generations*** de Charles S. Dubin, John Erman & Georg Stanford Brown (mini-série TV)

1980 **Fort Apache : The Bronx/Le Policeman** de Daniel Petrie

1981 **Tough Enough** de Richard Fleischer

1982 **Something Wicked this Way Comes/La Foire des Ténèbres** de Jack Clayton

1984 **The Vindicator/Frankenstein 2000** de Jean-Claude Lord

Stand Alone de Alan Beattie

1985 **Badge of the Assassin** de Mel Damski (TV)

Deux Flics à Miami, épisode **The Prodigal Son** de Paul Michael Glaser (série TV)

On the Edge de Rob Nilsson

1987 **Above the Law/Nico** de Andrew Davis

The Allnighter Tamar de Simon Hoss

1990 **Class of 1999**/idem de Mark L. Lester

The Package/Opération Crépuscule de Andrew Davis

1991 **Bill & Ted's Bogus Journey/La Folle Aventure de Bill et Ted** de Peter Hewitt

1992 **A Mother's Right : The Elizabeth Morgan Story** de Linda Otto (TV)

1993 **Posse/Posse - La Légende de Jessie Lee** de Mario Van Peebles

1995 **Inferno/Profil d'un Serial Killer** de Pierre David

1996 **Original Gangstas**/idem de Larry Cohen

Espace from L.A./Los Angeles 2013 de John Carpenter

Mars Attacks !/idem de Tim Burton

Strip Search/Un Flic sous Influence

1997 **Jackie Brown**/idem de Quentin Tarantino



■ *Robert Forster est Max Cherry, un prêteur sur cautions doublé d'un renard impassible* ■

l'homme tranquille

ROBERT FORSTER

Ça faisait des lustres que personne ne se souciait plus de Robert Forster, jeune premier hollywoodien promis à un bel avenir au début des seventies. En guise de bel avenir, il dérape dans la série B au terme de quelques échecs commerciaux. Parfois même dans le Z. Infamant pour qui joua sur les planches, du temps de sa folle jeunesse, des classiques comme «Un tramway nommé désir», «Douze hommes en colère», «La ménagerie de verre» et «Vol au-dessus d'un nid de coucous». Coutumier de l'action et du fantastique, il revient aujourd'hui, à 57 ans, sorti du purgatoire par la mémoire cinéphilique de Quentin Tarantino.



■ *Hier perdu dans des séries Z, aujourd'hui nominé à l'Oscar du Meilleur Second Rôle pour* **Jackie Brown** ! ■

Comment avez-vous croisé le chemin de Quentin Tarantino ? Est-ce son amour de la série B qui l'a poussé à vous engager pour *Jackie Brown* ?

Il y a six ou sept ans, j'ai reçu un coup de téléphone d'un producteur. Il me disait : «Bob, je viens d'acheter un scénario incroyable écrit par un jeune type. Il s'appelle Quentin Tarantino et son projet **True Romance**. Il y a un rôle pour toi !». J'ai donc lu le manuscrit pour constater que Quentin Tarantino m'aimait vraiment beaucoup pour m'avoir fignolé un personnage pareil de mafioso. Tandis que je m'apprêtais à l'interpréter, ce producteur a revendu le scénario de **True Romance** à une structure nettement plus importante. Des mains de William Lustig, le projet est passé dans celles de Tony Scott. Pour tenir le rôle qui m'était destiné, il a engagé Christopher Walken. Un ou deux ans plus tard, je reçois un autre coup fil. Mon agent me dit : «Je t'ai dégoté une audition pour **Reservoir Dogs**. C'est un jeunot du nom de Quentin Tarantino qui réalise». Croyant dur comme fer que cette opportunité était la bonne, je me rends donc à l'audition. Mon rôle ? Celui du vieux gangster, du patriarche. Après lecture des dialogues, Quentin Tarantino me confie : «Ecoute mec, j'ai vu tous tes films, je t'aime bien, mais ce personnage n'est vraiment pas pour toi. Pas grave, je reviendrai un de ces jours avec quelque chose !». Pas de nouvelles de Quentin Tarantino pendant cinq ans, jusqu'au jour où je le rencontre dans le coffee-shop où je prends mon petit-déjeuner tous les jours. Nous prenons réciproquement de nos nouvelles. Il me confie alors qu'il travaille sur l'adaptation du roman d'Elmore Leonard, «Rhum Punch», et me conseille de lire le livre qui deviendra plus tard **Jackie Brown**. Je le lis. Cinq mois plus tard, je trouve Quentin Tarantino assis à ma place réservée dans ce coffee-shop. Il me passe le scénario, me demande de lui donner mon avis au plus vite. Je le lis et c'est extraordinaire. Vraiment, Quentin Tarantino m'a donné la chance de débuter une seconde carrière.

Saviez-vous, dès le départ, que Quentin Tarantino envisageait de vous placer au premier plan sur le projet ?

A la lecture du scénario de **Jackie Brown**, je n'étais pas certain que le personnage de Max Cherry me soit réellement destiné. Je ne pouvais pas y croire. Je redoutais que Quentin Tarantino me propose un rôle plus modeste. Plus j'avançais dans la découverte de **Jackie Brown**, plus je me rendais compte qu'il n'y avait aucun autre rôle qui me correspondait. Un peu parano, je me suis dit que mon apparition allait vraiment être courte dans la mesure où je ne la décelais pas dans le script. Quand j'ai réalisé que Quentin tenait à ce que j'incarne Max Cherry, j'ai compris qu'il s'agissait là d'une chance extraordinaire à saisir. On ne rate pas une occasion pareille. Surtout lorsqu'on est comédien depuis trente ans. Trente ans répartis entre un premier acte, un bon départ pendant cinq ans, et un deuxième, une dégringolade sur vingt-cinq ans ! **Jackie Brown** constitue un troisième acte que je n'attendais vraiment plus.



■ *Robert Forster dans* **Reflets dans un Œil d'Or**, *son premier film en 1967* ■

Faut-il voir dans Max Cherry le coup de chapeau de Quentin Tarantino à l'ensemble des personnages que vous avez incarnés auparavant ?

Non. Max Cherry rend plutôt hommage aux grands films noirs des années 40 et 50. Il en est l'archétype. C'est un homme qui, quand il le faut, descend dans des impasses obscures afin de sauver une femme dont il est fou. Si cette femme outrepasse ensuite les limites de la loi, il ne la suivra pas même s'il continue à en être dingue. Il n'ira pas de l'autre côté avec elle parce que c'est un type droit. Dès le début de **Jackie Brown**, Max Cherry se retrouve presque de l'autre côté. Ça lui pose un gros problème et toute sa stratégie tient justement à ne jamais franchir une certaine limite. Max Cherry renvoie directement à Humphrey Bogart, Robert Mitchum. A quelques personnages également interprétés par Jean-Paul Belmondo dans les années 60. Au cinéma, cette tradition de types toujours prompts à secourir des femmes pas vraiment correctes perdure depuis un moment déjà.

Votre personnage, Max Cherry, est un dur. Un dur qui confesse ses faiblesses, le poids des ans et la perte de quelques cheveux à Jackie Brown...

Une séquence très touchante. D'autant que Pam Grier et moi ne sommes plus tout jeunes. Moi surtout, car Pam a dix ans de moins. On n'est plus des gamins. Cela rend cette séquence particulièrement émouvante à interpréter. Elle constitue l'un des charmes principaux de **Jackie Brown**, un tournant dans la carrière de Quentin Tarantino. Désormais, il filme, il parle de gens vrais. Des personnes de tous les jours, que vous croisez dans la rue. **Jackie Brown** n'est pas **Pulp Fiction**, un film coup de poing. **Jackie Brown** ralentit la cadence et se rapproche doucement de ses personnages. Il prend le temps de les aimer, de les sentir, de les comprendre. Pour qu'on puisse vibrer avec eux. **Jackie Brown** est un film plus doux que **Pulp Fiction** et **Reservoir Dogs**. Hier, Quentin Tarantino allait dans une direction. Aujourd'hui, il ■■■

■ ■ ■ en prend une autre. Hier, on disait «tarantinesque» pour un certain type de cinéma un peu rock'n roll, violent et rempli de dialogues très crus. Aujourd'hui, après **Jackie Brown**, «tarantinesque» signifie quelque chose de sensiblement différent. De nettement plus humain que par le passé. Quentin Tarantino possède vraiment un incroyable talent.

Y-a-t-il un peu de vous dans le personnage de Max Cherry ?

Dans une certaine mesure, oui. Lorsque j'enseigne l'art dramatique, je dis toujours à mes élèves que ce qu'ils accomplissent dans la vie, ils doivent le donner aux personnages qu'ils incarnent. Mon comportement dans la vie correspond à peu près à celui de Max Cherry. Dans une scène, Jackie Brown lui demande sur combien d'affaires il a travaillé. Il répond 15.000. Enorme. Je n'ai pas tourné autant de films, mais je suis arrivé à un stade de ma carrière où j'en compte quelques-uns à mon actif. Je suis comédien depuis longtemps. Depuis aussi longtemps que Max Cherry est prêteur de cautions. Comme lui, j'ai donné dans des boulots minables. Des rôles minables dans des films minables. A l'image de Max Cherry, j'ai toujours fait de mon mieux. Ce qui me donne le droit de prétendre que je suis honnête. Je n'ai pas à m'excuser de quoi que ce soit. J'ai connu des hauts et des bas. Durant les bas, je travaillais pour élever mes enfants, pour nourrir ma famille. J'acceptais de tourner des navets. Des mauvais films que j'interprétais de mon mieux. Toujours le mieux possible. Je n'ai honte de rien. En ce sens, je ressemble beaucoup à Max Cherry. Ma carrière, mes échecs m'ont donné un je-ne-sais-quoi qui m'a permis de m'identifier à lui.

Si l'on vous retrouve en bonne place au générique de *Jackie Brown*, on a le sentiment que vous aviez, depuis longtemps déjà, carrément disparu de la circulation...

Je n'ai jamais cessé de travailler en fait. Si vous avez l'impression que j'ai disparu des écrans depuis longtemps, c'est seulement parce que mon dernier rôle marquant date de 1985. C'était dans **Delta Force**. J'y joue le terroriste moustachu à costume blanc qui abat tout le monde. Depuis cette époque, les producteurs et réalisateurs ne me confient que des personnages de brute, de méchant. La poisse en somme. Dès que vous avez marqué les esprits dans un registre, plus moyen d'en sortir. On vous interdit d'interpréter les bons, les flics intègres. Dès lors, vous incarnez des vilains de plus en plus mauvais dans des films toujours plus nuls. Jusqu'au stade où vous vous en fichez. Progressivement, vous vous perdez. Vous vous dépréciez aux yeux des autres. Hollywood ne laisse pas le choix : il n'y a que très peu d'excellents rôles qui circulent. Beaucoup de bons comédiens se battent pour eux, avec le soutien de leurs agents. Et leurs avocats se jettent parfois dans la bagarre. Si vous ratez une occasion, c'est foutu. Drôle de business. Soit vous grimpez les barreaux de l'échelle, soit vous en dégringolez. Pas moyen de stationner, de faire du sur-place. Certains films vous poussent vers le haut, d'autres vous entraînent irrésistiblement par le bas. Dans ce cas, il n'y a plus rien à espérer sauf qu'un type comme Quentin Tarantino vous donne un coup de main.


■ *Robert Forster, terroriste sanguinaire mais bien sapé de* **Delta Force** ! ■


■ *Max Cherry : un type d'une totale intégrité que rien ne pourrait sortir du droit chemin...* ■

Quentin Tarantino s'impose donc comme votre sauveur...

Jackie Brown est arrivé au bon moment car mes enfants en avaient vraiment marre de me voir jouer des vilains depuis toutes ces années. J'ai d'ailleurs dit à Quentin Tarantino que ce serait bien qu'il m'arrache cette étiquette en me confiant le rôle de Max Cherry. N'empêche que je ne renie pas les salopards que j'ai interprétés depuis tout ce temps. J'ai toujours essayé de les rendre crédibles. C'est ce que Quentin Tarantino m'a dit : «Tu sais, même dans les séries B les plus nazes, tu demeures toujours crédible !». Je lui ai répondu que je ne connaissais aucun autre moyen de jouer la comédie. Le monde de la série B, Quentin Tarantino l'adore. Il m'a avoué que, lorsqu'il travaillait dans son vidéo-club, il mettait systématiquement mes films en évidence au rayon de cette catégorie. Un sacré compliment. Et dire qu'il a visionné tous les navets que j'ai accumulés au fil des années. Moi, il y en a certains que je refuse obstinément de regarder !

Dans la liste de vos films, on trouve vraiment de tout. De la grosse production hollywoodienne comme *Le Trou Noir* à un John Huston, en passant par une série Z française de Jess Franco !

Vrai. J'ai débuté aux côtés de Marlon Brando et Liz Taylor dans **Reflets dans un Œil d'Or**. J'y incarnais un jeune militaire après lequel courait Marlon Brando. Moi, je courais après Liz Taylor. Une histoire étrange. Reste que **Reflets dans un Œil d'Or** n'a pas marché. Il m'a cependant aidé à mettre le pied à l'étrier. J'ai ensuite accumulé les échecs commerciaux. Le western **L'Homme Sauvage** avec Gregory Peck, **Justine** de George Cukor. Et même **Objectif : Vérité**, un film culte, proche du documentaire, sur la convention des Démocrates de Chicago en 1968. Si vous n'avez pas la chance de figurer dans un succès qui vous pousse sur le devant de la scène, les choses s'étiolent petit à petit. Vous commencez à sombrer inexorablement. Si vous commencez à accepter des séries B, vous ne pouvez plus faire marche-arrière. Si vous acceptez d'incarner un méchant, vous ne pouvez plus incarner les gentils. Etape par étape, vous sombrez. Quoi qu'il en soit, vous vous devez de garder la tête hors de l'eau, d'envoyer vos enfants à l'école. J'ai accepté les pires films qu'on m'a proposés simplement parce que je n'avais pas le choix. Je crois que je n'ai jamais refusé une offre. Je n'ai jamais eu à choisir entre deux propositions, car il ne m'est jamais arrivé d'avoir deux propositions en même temps ! Comédien, c'est travailler un peu et attendre beaucoup. Donc, dès qu'un job se présente, vous



sautez sur l'occasion. A moins d'être une grande vedette, vous n'avez aucune certitude sur ce que vous ferez demain. Star, vous n'avez qu'à lire les scripts que sélectionne votre agent, donner votre réponse et encaisser de gros cachets. Si vous ne l'êtes pas, vous tentez juste de décrocher un boulot pour survivre. Vraiment très dur. Pendant toutes ces années de creux, je ne cessais de me convaincre qu'il ne fallait pas lâcher la rampe. Si j'avais abandonné, cela aurait été sans espoir. Si vous persistez à travailler, y compris dans les pires navets, il subsiste toujours une chance. Je me suis persuadé de continuer jusqu'où jour où je ne tiendrais plus sur mes jambes. Jusqu'au jour où je serais un vieil homme. Aujourd'hui, je n'en suis pas loin, mais j'ai le sentiment d'avoir encore quelques belles années devant moi. Pour la première fois de ma vie, j'ai le choix. Je peux dire «non» sans avoir à m'angoisser.

Au quotidien, sur un plateau, comment Quentin Tarantino travaille-t-il avec ses comédiens ? Est-il aussi bavard, aussi intarissable qu'il peut l'être lorsqu'il parle cinéma ?

Nettement moins que dans la presse ! Il laisse peu de terrain à l'improvisation. Quentin Tarantino écrit des dialogues formidables. C'est mon boulot, non pas de les détourner à mon avantage, mais de leur donner vie. Quentin vous demande très rarement d'ajouter un mot à ce que vous avez déjà en main. De temps en temps, il remplace l'un par l'autre au dernier moment. Il dit alors : «Jette l'ancien, essaie plutôt celui-là». Il est en permanence en train de composer le film dans sa tête et les comédiens constituent les véhicules de cette composition. Parfois, il intervient discrètement pour mieux vous surprendre. C'est arrivé dans la scène où je suis dans la même voiture que Samuel Jackson, vers la fin. Samuel Jackson me lance : «Maintenant, on va à ton bureau. Y-a-t-il quelque chose que tu veuilles me dire ?». Je réponds «Non», ce à quoi il rétorque : «Regarde-moi, fils de pute !». Cette réplique, Quentin l'a murmurée à l'oreille de Samuel sur le plateau, sans que je l'entende. J'ai dû réagir spontanément à cette initiative. Il est fort à ce petit jeu qui vous oblige à toujours rester dans le coup, à demeurer vivace. Quentin facilite considérablement la tâche aux comédiens. Il nous aime et nous le sentons. Il use de tous les moyens possibles pour que vous atteigniez votre meilleur niveau. Je comprends pourquoi les acteurs complotent pour travailler avec lui. Il y en avait, et pas des moindres, qui rusaient pour me piquer le rôle de Max Cherry. Tout Hollywood le convoitait, mais Quentin a résisté à toutes les pressions.

***Jackie Brown* a dû représenter un sacré changement pour vous. Après vingt ans de films fauchés, vous abordez une production nettement plus achalandée...**

Quel confort ! Nous avions le temps de répéter, de soigner le travail, de tourner plusieurs prises... Rien à voir avec **L'Incroyable Alligator** par exemple. Une série B bouclée en seulement quatre semaines. A une cadence infernale. Il fallait enchaîner plan sur plan, passer rapidement à la séquence suivante. Lewis Teague, le réalisateur, devait mettre en boîte jusqu'à une dizaine de pages de scénario par jour. En comparaison, **Jackie Brown**, ce sont des vacances. J'y suis loin des séries B où je devais courir, me faire tuer, éviter une explosion, me battre. Je ne veux plus me battre aujourd'hui ; je suis trop vieux pour cela. J'ai même tourné des films sur lesquels le budget ne permettait pas plus d'une prise. Dans ce cas, il faut immédiatement assurer. Travailler dans de telles conditions vous enseigne l'humilité, la modestie. Ça vous apprend à vous mettre au service du scénario, du réalisateur et du chef éclairagiste. A condition qu'il y en ait un bien sûr !

Vous n'êtes pas le seul miraculé de *Jackie Brown*. Pam Grier, votre partenaire principale, revient de loin elle aussi...

Vous pouvez le dire ! J'ai rencontré Pam Grier pour la première fois sur le plateau d'**Original Gangstas**. Nous n'avions pas de séquence en commun, mais je l'ai trouvée si belle que j'ai immédiatement eu envie de l'embrasser. J'ai résisté à mes pulsions ! Deux ans plus tard, je lis le scénario de **Jackie Brown**, et je remarque une scène où je dois embrasser Pam Grier. Parfois les rêves deviennent réalité. Quentin Tarantino m'a prévenu de ne pas tomber amoureux parce que Pam a un mari formidable. J'ai naturellement pris du plaisir à poser mes lèvres sur les siennes. Dommage qu'on ait tourné que deux prises ! Deux prises ? Quelle misère. Il arrive que Quentin aille jusqu'à dix. Dix prises pour ces quelques secondes me m'auraient posé aucun problème !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Alexandre NAHON** ■



■ *Auprès de Ernest Borgnine, Yvette Mimieux et Anthony Perkins dans* ***Le Trou Noir...*** ■

FILMOGRAPHIE

1967 **Reflections in a Golden Eye/Reflets dans un Oeil d'Or** de John Huston
1969 **The Stalking Moon/L'Homme Sauvage** de Robert Mulligan
Medium Cool/Objectif : Vérité de Haskell Wexler
Justine/idem de George Cukor
1970 **Cover me Babe** de Noel Black
Piece of Dreams de Daniel Haller
1971 ***Banyon*** (série TV)
1972 **Journey through Rosebud** de Tom Gries
1973 **The Death Squad** de Harry Falk (TV)
1974 ***Nakia*** (série TV)
1975 **The Don is Dead/Don Angelo est Mort** de Richard Fleischer
1976 **The City** Harvey Hart (TV)
Royce de Andrew V. McLaglen
1977 **Stunts/Les Risque-tout** de Mark L. Lester
1978 **Avalanche**/idem de Corey Allen
Standing Tall de Harvey Hart (TV)
1979 **The Black Hole/Le Trou Noir** de Gary Nelson
Lady in Red/Du Rouge pour un Truand de Lewis Teague
The Darker Side of Terror de Gus Trikonis (TV)
1980 **Alligator/L'Incroyable Alligator** de Lewis Teague
1981 **Goliath Awaits/Les Naufragés du Goliath** de Kevin Connors (TV)
Crunch de Mark Warren
The Kinky Coaches and the Pom Pom Pussycats
1983 **Vigilante/Vigilante - Justice sans Sommation** de William Lustig
Walking the Edge de Norbert Meisel
1984 **Hollywood Harry** de Robert Forster
1985 **Delta Force**/idem de Menahem Golan
Counterforce
1986 **Once a Hero** de Claudia Weill
Esmelrada Bay de Jess Franco
1989 **The Banker** de William Webb
Tank Malling
1990 **Peacemaker**/idem de Kevin S. Tenney
Tcheckered Flag
Satan's Princess de Bert I. Gordon
1991 **Diplomatic Immunity**/idem de Peter Maris
29th Street de George Gallo
Committed de William A. Levey
1992 **In Between** de Jonas Mekas
Maniac Cop 3 - Badge of Silence/Maniac Cop 3 de William Lustig
1993 **Cover Story**
South Beach de David Carson (TV)
Sex, Love and the Cold Hard Cash de Harry S. Longstreet (TV)
1994 **Scanners : The Showdown/Scanners 2 : la Nouvelle Génération** de Christian Duguay
Body Chemistry 3 : Point of Seduction de Jim Wynorski
American Yakuza de Frank Cappello
1996 **Original Gangstas**/idem de Larry Cohen
Uncle Sam de William Lustig
Hindsight de John Bowen
1997 **American Perfekt** de Paul Chart
Jackie Brown/idem de Quentin Tarantino

Coupes afro, macho men, black panthères, gros et petits calibres... Vive la «Blax» !

BLAXPLOITATION BLUES

Shaft, Coffee, Gunn la Gâchette, Superfly... Les figures mythiques de la Blaxploitation ont survécu aux films qui les ont vu naître dans les années 70. D'une incroyable audace pour l'époque dans la violence, le sexe et le langage ordurier, la Blaxploitation a permis aux artistes noirs américains de se faire entendre pour la première fois, sur fond de groove et de funk aux effets aphrodisiaques certains. Un cinéma adulé depuis toujours par Quentin Tarantino et qui trouve aujourd'hui, dans JACKIE BROWN, matière à résurrection...

Au début des années 70, la communauté afro-américaine voit certains de ses idéaux s'effondrer. Malcolm X a été assassiné et le mouvement paramilitaire des Black Panthers commence à se dissoudre suite à de nombreux conflits internes. Ils vont donc se faire entendre et s'imposer sous la forme du divertissement. A commencer par la musique qui, de la soul de James Brown, passera au funk de George Clinton. Un passage de l'ombre à la lumière célébré par l'énorme concert Wattstax, version black de Woodstock, le côté gadoue-crado-hippie en moins. Isaac Hayes, Jimmy Jones, The Dramatics s'y produiront, accompagnés par Richard Pryor, venu décrire la vie des Noirs américains sous forme de blagues de comptoir. Le cinéma ne tardera pas à rejoindre leurs rangs. Après les années 60 et ses «biker movies», «beach party movies» et autres «LSD movies», films d'exploitation parqués dans les drive-in, les cinémas de quartier des villes américaines comptent désormais les douilles déchargées par la blaxploitation, un genre d'abord «underground». Mais le public s'enthousiasme à la vision de ces séries B mettant en scène des «brothers» bien loin des stéréotypes dans lesquels le cinéma américain les cantonnait jusque là. Les héros de la blaxploitation ne sont ni des majordomes ridiculisés par la famille Gripsou ni des esclaves exploités dans un champ de coton. Plutôt de véritables arsenaux vivants qui s'en vont arpenter les rues des grandes métropoles à la poursuite des dealers, Blancs corrompus, macs et autres gangsters de toute envergure. Des films que la presse n'hésite pas à descendre en flèche et qui seront même condamnés par certains leaders de la communauté noire américaine. Pourtant, rien ne semble pouvoir arrêter cette vague de films bercés par des rythmes de basse endiablés et servis par des scénarios où prime la castagne (parfois l'extrémisme). Auparavant, quelques films avaient déjà, sans le savoir, posé la première pierre à l'édifice du genre : **Black Angels**, **My Baby is Black**, et **Cotton Comes to Harlem** de Ossie Davis. Ted V. Mikels, grand spécialiste de la série Z, titillera même le sujet en 1966 avec **The Black Klansman**. Un acteur blanc essaie difficilement de se glisser dans la peau de Jerry Hellsworth, un jazzman black qui infiltre le Ku Klux Klan pour venger la mort de sa fille.



En 1971, deux films majeurs, bien qu'aux ambitions opposées, vont jouer le rôle de détonateur et provoquer le grand boom. D'abord, **Sweet Sweetback's Baadassssss Song**, seul véritable film révolutionnaire noir, réalisé, écrit, monté et interprété par Melvin Van Peebles. Précurseur de la culture afro-américaine et militant jusqu'à la moelle, il ne fait pas les choses à moitié et dédie son film aux «*frères et sœurs qui en ont assez de l'oppression du pouvoir blanc*». Père de Mario, réalisateur de **Study of a Three Day Pass** et **Watermelon Man**, Melvin Van Peebles incarne Sweetback, un jeune Noir de Harlem qui tue un flic après que celui-ci ait passé à tabac un révolutionnaire noir. Poursuivi par les forces de l'ordre, Sweetback s'enfuit à travers l'Amérique et ses ghettos. Une visite guidée sur fond de techniques de mise en scène underground (image figée, pellicule solarisée) qui donnent au film un look expérimental. Un film phare du cinéma noir américain et ouvertement anti-blanc. Si bien que le *New York Times* le condamnera tandis que le magazine *Black Panther* lui dédiera un numéro entier ! Melvin Van Peebles n'hésite pas à s'exprimer, par tous les moyens nécessaires, nudité et violence à l'appui. Le lot quotidien de Sweetback. «Classé X par un jury entièrement composé de Blancs» annonce la publicité. Réalisé par des Blancs, **Sweet Sweetback's Baadasssss**


Shaft contre les Trafiquants d'Hommes : un Richard Roundtree très bondien, loin des ghettos de Harlem

TION

Song aurait sûrement obtenu la mention «Restricted» qui stipule une simple interdiction aux moins de 17 ans non accompagnés. Mais Melvin Van Peebles s'en fout. D'ailleurs, les autorités contre lesquelles il se dresse lui font de la publicité en rentrant dans son jeu. Ce qui l'intéresse, faire passer son message, qui sera rapidement entendu puisque le film rapportera plus de quatre millions de dollars. Melvin Van Peebles ne prend même pas le temps de tirer la sonnette d'alarme, mais pousse un cri de rage qui retentit dans toute la communauté.

Deux mois plus tard, *MGM* s'empare du filon et distribue **Shaft, Les Nuits Rouges de Harlem.** Le traitement du film est différent, proche de n'importe quel autre polar, mais le public visé reste le même. Shaft est un détective dans le style de ceux qui inondaient les écrans dans les années 40, employé par un gangster pour retrouver sa fille kidnappée par la mafia du coin. Inspiré d'une nouvelle d'Ernest Tidyman, **Shaft** se différencie des films policiers habituels en plaçant Richard Roundtree dans le rôle titre. Il allait devenir le premier héros 100% black, contrairement à Sydney Poitier, déjà totalement américanisé. Et le public allait devoir se faire à l'idée qu'un héros black puisse se plier aux règles du système tout en conservant sa dignité. Ça peut paraître ridicule aujourd'hui, mais pour l'époque, c'était un grand pas de franchi ! Autrement moins radical et plus aseptisé que **Sweet Sweetback's Baadasssss Song, Shaft, Les Nuits Rouges de Harlem**, soutenu par la mise en scène plus conformiste de Gordon Parks, Sr., parvient à rassembler un large public et obtient un succès inespéré. Deux séquelles suivront, **Shaft's Big Score**, toujours de Gordon Parks, Sr. et **Shaft contre les Trafiquants d'Hommes (Shaft in Africa)** signé John Guillermin. Dans ces deux films, destinés au marché international, et donc beaucoup moins convaincants, Shaft devient un personnage plus Bondien. Le spectacle prend le dessus sur le contenu, à grand renfort de poursuites en hélicoptère et de scènes de torture dans une ancienne prison nazi. Si la première suite reste divertissante, **Shaft contre les Trafiquants d'Hommes** tombe dans le créneau du film d'exploitation sans âme. Dans la foulée, Richard Roundtree embrayera sur une série télé produite par *Fox* autour du personnage de Shaft. Médiocre, elle ne durera qu'une saison. De son côté, sur le petit écran, ***Starsky et Hutch*** fait un carton, présence d'Antonio Fargas (Huggy «les bons tuyaux») et Bernie Hamilton (Capitaine Dobey) oblige. La carrière prometteuse de Richard Roundtree s'essouffle, le condamnant aux seconds rôles dans des films comme **Tremblement de Terre**, mais les grandes lignes de la Blaxploitation sont désormais tracées. D'autres sont prêts à reprendre le flambeau.

Richard Roundtree, alias Shaft, premier symbole de la generation «Black» : coupe afro, col roulé et petit calibre



La vague de titres qui déferle ensuite se rapproche de la série B classique remaniée à la sauce Afro. De véritables films populaires dont l'ordre du jour scénaristique est la vengeance. Des scénarios souvent identiques, des personnages implacables et sexistes, et de l'action non-stop servie par une violence surréaliste. Trois acteurs seront les fers de lance de cette période : Jim Brown, Jim Kelly et Fred Williamson.

Dès 1964, Jim Brown débute devant la caméra dans des films à succès tels que **Les 12 Salopards** ou **Les 100 Fusils.** Des seconds rôles pour lesquels il commence déjà à imposer son image macho de dur à cuire, très primée par la Blaxploitation. C'est donc sans mal qu'il atteindra le premier le statut de star dans cette catégorie. En un tout petit peu plus d'un an, il tourne consécutivement **Slaughter** et sa suite **(L'Exécuteur Noir/Slaughter's Big Rip-off)**, **The Slams** (une production Gene Corman signée Jonathan Kaplan, futur réalisateur des **Accusés** et de **Bad Girls**, qui mêle la Blaxploitation au film de prison), **Gunn La Gâchette (Black Gunn)**, un polar violent de Robert Hartford-Davis prétexte à de nombreuses scènes de passage à tabac, et **I Escaped From Devil's Island**, une pâle copie de **Papillon** tournée aux Phillipines par William Witney.

Mais le nom de Jim Brown restera surtout associé à celui de Slaughter, cet ancien béret vert en guerre perpétuelle contre la pègre du coin. Dans le premier, signé Jack Starrett, les mafieux liquident ses parents. Dans le second, de Gordon Douglas, c'est ■ ■ ■

■ ■ ■ sa petite amie qui y passe. Pas de répit pour le vétéran. Les **Slaughter** commencent chacun dans un bain de sang et décrivent ensuite le carnage perpétré par le héros, fine gâchette et cogneur invétéré. Flics corrompus, racketteurs à la petite semaine, dealers... Toute personne se trouvant sur son chemin se mange immanquablement un pruneau ! Jim Brown voit rouge, et contrairement aux autres héros noirs de l'époque, n'a aucune morale, ne montre aucune compassion, ne souffre d'aucun remords. Il tire d'abord et pose les questions ensuite. Son surnom, «Beat'em up» Jim Brown, cet ancien joueur des Cleveland Browns ne l'a pas volé. Dans chacun de ses films, il laisse derrière lui une traînée de cadavres bien plus impressionnante que celle du serial-killer Henry Lee Lucas durant toute sa carrière. Héros d'une génération et de cinq films qui préfèrent exploiter ses gros bras que ses talents d'acteur, Jim Brown disparaît ensuite des écrans.



■ Fred Williamson, Jim Kelly et Jim Brown : trois piliers du rêve afro-américain dans **Les Démolisseurs** ■

Ancien champion du monde de karaté, Jim Kelly débute sa carrière cinématographique par un petit rôle d'expert en arts-martiaux dans **Melinda**. Remarqué par Robert Clouse, il sera ensuite un des principaux participants du tournoi d'**Opération Dragon**, aux côtés de Bruce Lee et John Saxon. Une prestation inoubliable qui lance sa (courte) carrière. C'est ainsi que Robert Clouse le réemploie en 1974 dans **La Ceinture Noire** (**Black Belt Jones**), un rôle initialement écrit pour Bruce Lee, prématurément décédé. Un film qui associe kung-fu et Blaxploitation, dans lequel Jim Kelly vient en aide au propriétaire d'une école de karaté rackettée par la mafia. Jim Kelly n'a rien d'un Jim Brown et met la pédale douce sur la violence gratuite. Plus proche d'un Richard Roundtree, son image est jugée trop soft et déçoit le public qui le boude. Résultat des courses, Kelly se retrouve rapidement prisonnier de la série Z bas de gamme, à commencer par le **Black Samurai** d'Al Adamson. Dans ce gros nanar qui se prend à tort trop au sérieux, il est un riche play-boy vétéran du Vietnam aujourd'hui agent gouvernemental pour l'organisation D.R.A.G.O.N. Lorsque la copine de ce James Bond en herbe est kidnappée par les Warlocks, des criminels dealers de drogue portés sur les pratiques vaudou (sacré cumul !), Jim Kelly n'a d'autre choix que de renouer la ceinture noire de son kimono. **La Dimension de la Mort**, un autre film «catastrophe» d'Adamson, finit d'achever sa carrière. Tout comme George Lazenby, James Bond d'un film dans **Au Service Secret de sa Majesté**, Jim Kelly est aujourd'hui considéré comme une star majeure aux Phillipines. Le triste signe d'une carrière en fin de parcours.

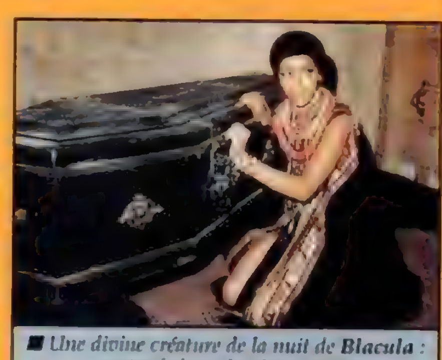
FANTASTIQUE BLAXPLOITATION !



■ Le Prince Mamuwalde (William Marshall) prend le relais de Dracula dans **Blacula** ■

La mutation la plus groovy de la Blaxploitation s'opère lorsque *AIP* décide de fusionner le genre avec les grands thèmes du fantastique. En 1972, le classique de Bram Stoker devient ainsi **Blacula** sous la direction d'un William Crain peu inspiré, qui parvient tout de même à tirer son épingle du jeu. Au 18ème siècle, le Prince Africain Mamuwalde est mordu par le Comte Dracula. Deux cents ans plus tard, son cercueil est rapatrié à Los Angeles par deux décorateurs qui viennent d'en faire l'acquisition. Libéré de sa prison de bois, le Prince devenu vampire va enfin pouvoir se rassasier. Timide, William Crain ne désire pas chambouler le mythe et réalise donc un film de vampires classique, pieux taillés dans le bois à l'appui, où les principaux éléments de la Blaxploitation parviennent à trouver leur place (la plupart des victimes de Mamuwalde sont des dealers. Sale époque pour eux !). Souvent risible, faute de pouvoir dissimuler les carences budgétaires dont il souffre, **Blacula** restera pourtant le plus gros succès de la Blaxploitation rayon horreur. Un an plus tard, fort de cette réussite, William Marshall réendosse la cape et les canines de Mamuwalde dans **Scream Blacula Scream**. Mais le film de Bob Kelljan, qui oppose le vampire black à une prêtresse vaudou (Pam Grier) et introduit une horde de nouveaux vampires, tombe dans le ridicule toutefois suffisamment kitsch pour être drôle. Le film se plante lamentablement et les producteurs décident d'arrêter les frais. Le troisième volet, un temps envisagé, ne verra jamais le jour.

Ce n'est pas très grave car le **Blackenstein** de William A. Levy vient nous consoler la même année. Après Bram Stoker, il semblait inévitable que le roman de Mary Shelley subisse le même traitement. Un scientifique sacrement dérangé transforme un vétéran du Vietnam en monstre sanguinaire. Arborant une coupe afro (rien que le look de la créature mérite qu'on y jette un œil), il a la sale manie d'arracher les vêtements de ses victimes avant de les tuer. Il finira déchiqueté par quelques dobermans. Pathétique. Tout comme le deuxième essai de William Crain, **Dr Black and Mr Hyde** et son docteur noir qui sous l'effet d'un serum développé pour guérir la Cirrhose se transforme en psychopathe albinos. En 1974, *AIP* revient sur le marché avec **Abby**, dont la direction est confiée à William Girdler. Possédée par un démon nigérien, ce vampire au féminin écume les bars à la recherche de victimes masculines à se mettre sous la dent. Difficile de prendre au sérieux ce plagiat fauché de **L'Exorciste**. Sans parler de **Vengeance D'Outre-Tombe** (**JD's Revenge**) d'Arthur Marks, où l'esprit d'un gangster des années 40 prend possession d'un étudiant en droit et essaie de faire la peau au prêtre Lou Gossett Jr. Histoire de remonter le niveau, Paul Maslansky laisse de côté les classiques du film d'horreur et signe avec **Sugar Hill** un film original et très soigné. Pour venger son mari, tué par des mafieux, une jeune femme s'entoure d'une armée de morts-vivants blacks, yeux en forme de balle de ping-pong et machette à la main. Un thriller vaudou réalisé façon polar de série B des plus efficaces. Sur une histoire similaire, Ron Honthaner réalisera le soporifique **House on Skull Mountain**, aussitôt vu aussitôt oublié. C'est définitif. À part deux exceptions qui confirment difficilement la règle, Blaxploitation et fantastique ne font pas bon ménage. Il est temps de lâcher l'affaire.



■ Une divine créature de la nuit de **Blacula** : notez le luxe des décors ! ■

BAADASSSSS MAMAS !

Dans la Blaxploitation, les femmes sont souvent reléguées au rôle de potiches. Violées, brutalisées ou tout simplement tuées par des gangsters sans scrupules, elles servent d'élément décoratif et de prétexte à des scénarios qui véhiculent l'esprit de vengeance des hommes. Si Pam Grier est la plus chanceuse et la plus productive (normal, vous avez vu le bonnet ? Au moins du D !), d'autres actrices parviendront à se frayer un petit chemin dans ce monde impitoyable gouverné par des hommes sexistes et machos. Tamara Dobson, par exemple, une géante au corps de déesse qui ne cesse de passer d'une tenue excentrique à l'autre. Elle est Cleopatra Jones, un agent de la CIA qui se déplace rarement sans sa corvette noire. Créée par l'acteur Max Julian, visiblement fortement inspiré par James Bond et les films d'espionnage italiens, cette adepte du kung-fu sera l'héroïne de deux films. **Dynamite Jones (Cleopatra Jones)** de Jack Starrett et **Cleopatra Jones and the Casino of Gold** de Chuck Bail. Dans le premier, elle vient en aide à son frère, persécuté par la lesbienne et Baronne de la drogue Mommy (Shelley Winters) et s'envole pour Hong-Kong dans le second, co-produit par la *Run Run Shaw*, afin d'extirper quelques-uns de ses compatriotes des griffes de Bianco Jovan (Stella Stevens).

■ *Dynamite Jones (Tamara Dobson) : elle tient plus du top-model que de l'agent secret !* ■

Avant de mourir prématurément d'un cancer, Diana Sands aura eu le temps de tourner **Honeybaby, Honeybaby**, une comédie d'espionnage de Michael Schultz dans laquelle elle incarne Laura Lewis. Ayant gagné un voyage par le biais d'un jeu télévisé, cette interprète des Nations Unies s'envole pour Beyrouth et se retrouve impliquée dans les affaires politiques pas très officielles du Tiers Monde. Apparemment, le tournage de ce film d'action ne s'est pas déroulé comme prévu car le résultat est très décousu, si bien qu'un prologue durant lequel l'histoire est racontée a été rajouté. Ancien modèle de *Playboy*, Jeanna Bell arrive après la bataille, juste au moment où le genre est repris en main par des tâcherons de seconde zone, comme le Phillipin Cirio H. Santiago, qui la débauche pour les besoins de **TNT Jackson** et **The Muthers**. TNT Jackson quitte Harlem et part pour Hong-Kong à la recherche de son frère. Pourtant athlétique, elle passe presque plus de temps à se désaper qu'à affronter la mafia chinoise, responsable de la disparition d'un membre de sa famille. A la surprise générale, le film de Cirio Santiago tient la route (si bien qu'il en signera lui-même deux remakes, **Firecracker** et **Angel Fist**) et restera inoubliable au moins pour ce combat opposant Jeanna Bell totalement nue à cinq karatékas. Du grand art ! Malheureusement, on ne peut pas en dire autant de **The Muthers**, film de prison de femmes standard dans lequel, assistée par Rosanne Katon (un autre modèle issu des pages de *Playboy*), elle s'en va libérer sa sœur, incarcérée dans un camp situé sur une plantation de café.
Femmes d'action et de caractère, souvent libérées, les héroïnes de la Blaxploitation n'ont rien à envier à leurs homologues masculins. Les cartes sont entre leurs mains (et parfois sous leur chemisier), les pétoires aussi.

S'il y en a un qui mériterait le surnom de «Roi de la Blaxploitation», c'est bien Fred «The Hammer» Williamson. Une longue carrière à succès débute pour lui en 1972 avec **The Legend of Nigger Charley** de Martin Goldman et sa suite **The Soul of Nigger Charley**, que Larry Spangler dirige l'année suivante. Esclave en fuite pendant la guerre de Cessession, il se heurte à des chasseurs de primes et autres Mexicains férus d'esclavagisme. Boxeur dans **The Hammer** de Bruce Clark, ancien flic suspendu devenu détective privé aux prises avec des producteurs de films pornos et des fanatiques religieux dans **Black Eye** de Jack Arnold, agent à la James Bond dans **That Man Bolt** de Henry Levin et David Lowell Rich... Fred Williamson joue toutes sortes de rôles avec un côté monolithique dont il ne semble pas se lasser. Le spectateur non plus. Il fera même deux westerns (**Boss Nigger**, encore de Jack Arnold, et **Joshua** de Larry Spangler) avant de se rendre en Italie pour y incarner l'assassin Joe Snake, poursuivi par Isaac Hayes et Lino Ventura dans **Les Durs (Three Tough Guys)** de Duccio Tessari. Des films qui ne laisseront pas tous une grande trace dans les mémoires mais qui valent le détour au moins pour la prestation de Williamson, qui n'hésite jamais à se mettre en valeur. Amusant. Mais c'est avec **Le Parrain de Harlem (Black Caesar)** et **Casse sur la Ville (Hell up in Harlem)**, tous deux de Larry Cohen, qu'il sera reconnu comme véritable star internationale. Il interprète Tommy Gibbs, un rôle originellement écrit pour Sammy Davis Jr., jeune cireur de chaussures qui rêve de se faire une place dans le milieu de la pègre. Le film décrit sa violente et sanglante ascension dans la jungle de New York pour devenir le Parrain de la Mafia. Traités comme des mélodrames, à la manière des vieux films de gangsters de la *Warner* dans les années 30, **Le Parrain de Harlem** et sa suite deviennent deux classiques de la Blaxploitation. Un succès assuré par la mise en scène enlevée de Larry Cohen, couplée au jeu de Williamson, grosse frime et barreau de chaise constamment entre les lèvres. Lorsque la Blaxploitation est en perte de vitesse, Williamson fonde sa propre compagnie, *Po' Boy Productions*, de manière à pouvoir continuer sa carrière comme il l'entend.
Cette fois réunis dans une même production, Brown, Kelly et Williamson remettent le couvert le temps de trois films. **Les Démolisseurs (Three Tthe Hard Way)** de Gordon Parks Sr., reste le plus divertissant et le plus mémorable grâce à un scénario abracadabrant qui ne recule devant rien. Ensemble, ils doivent mettre fin au sinistre plan d'un groupe de neo-nazis qui contaminent l'eau courante des grandes villes des Etats-Unis à l'aide d'un produit chimique de leur invention ayant ■ ■ ■

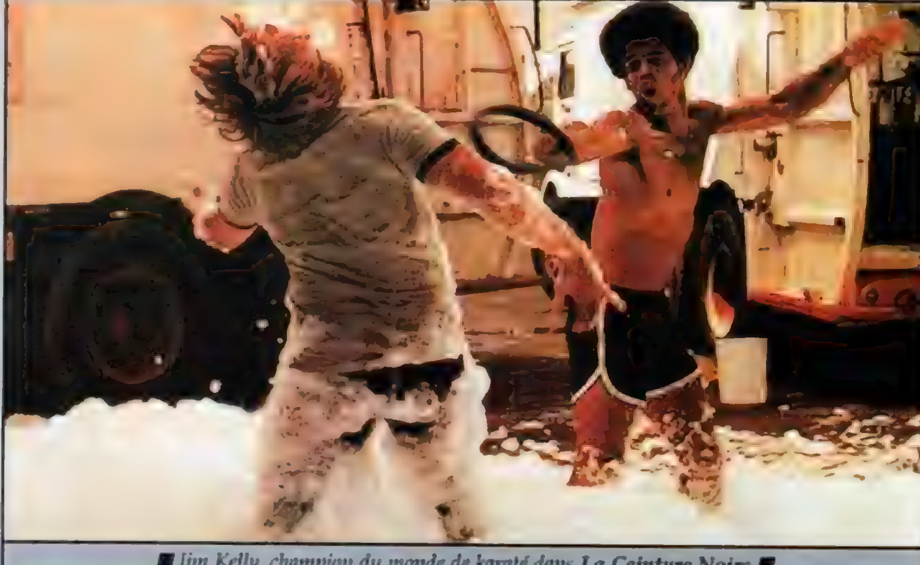






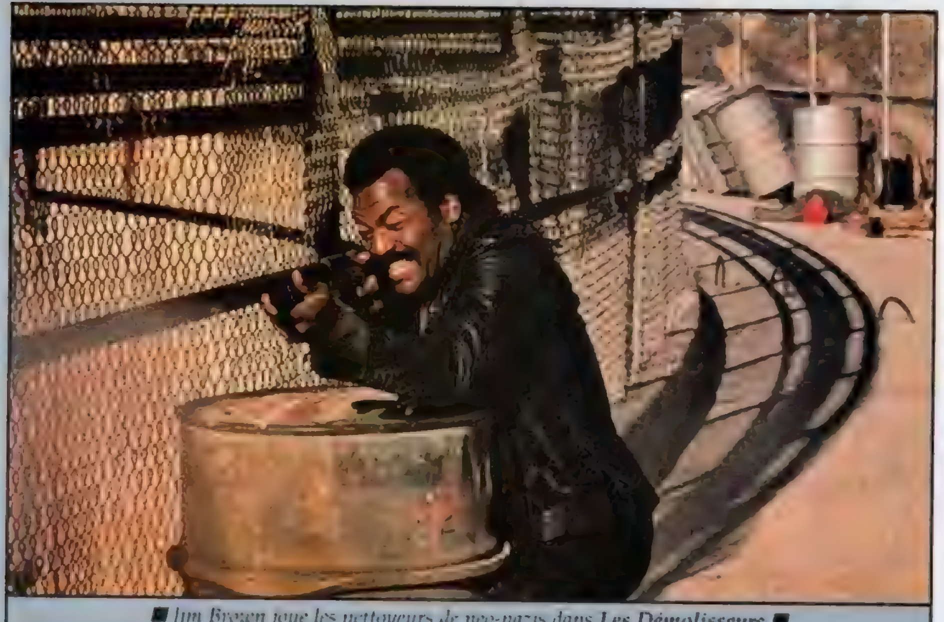
■ ■ ■ la particularité de ne tuer que les Noirs ! Puis ils se réuniront de nouveau pour **La Chevauchée Infernale** (**Take a Hard Ride**), un western d'Antonio Margheriti, et **Les 4 Justiciers** (**One Down, Two to Go**), avec également Richard Roundtree et que Fred Williamson réalise lui-même en 1982.

Certains critiques commencent à condamner la Blaxploitation, n'y voyant qu'une vulgaire glorification du crime. Certains mouvements noirs iront même accuser Hollywood de rabaisser les minorités en les dépeignant comme une population constituée de junkies, de gangsters et de prostituées. Pourtant, très peu de films se rangent du côté du crime en le légitimant, même si leurs héros sont de plus en plus des dealers ou des macs. Peu de temps après le succès de **Shaft** et parallèlement aux films de Jim Brown, une nouvelle star fait irruption dans le milieu de la Blaxploitation. Dans le **Superfly** de Gordon Parks Jr., Ron O'Neal incarne Youngblood Priest, un dealer de coke qui essaie de monter un dernier gros coup pour se faire la belle. Une réussite malgré des conditions de tournage précaires, voire désastreuses. Le film est en partie financé par la pègre locale et le producteur Sig Shore doit même offrir un rôle à un gangster du Lower East Side pour pouvoir filmer certaines séquences sur «son territoire».
Le film dépeint un portrait honnête et réaliste d'un petit dealer en quête de rédemption. La prestation de Ron O'Neal, qui a débuté au théâtre, est remarquable de sincérité et mélange savamment rage et pures émotions. Dommage qu'il n'ait pas réitéré l'exploit l'année suivante avec **Le Retour de Superfly** (**Superfly TNT**), qu'il réalise lui-même et qui ressemble bien plus à un film d'action grand public qu'à la suite légitime du premier film, honnête dans ses intentions de dépeindre la vie dans les ghettos.
Les macs seront eux aussi à l'honneur dans **Willie Dynamite**, de Gilbert Moses III, un film moralisateur au côté satirique amusant, où tous les clichés du genre sont réunis (grosses voitures, personnages qui ne cessent de rouler des mécaniques) ou **The Candy Tangerine Man**, de l'Italien Matt Cimber (de son vrai nom Matteo Ottaviano) dans lequel un businessman de Los Angeles se transforme en mac arpentant les rues d'Hollywood Boulevard la nuit venue. **Le Mac** (**The Mack**), par contre, avec la même authenticité que **Superfly**, décrit l'ascension puis la chute de Goldie, petit mac devenu trop grand. Le film reste toujours honnête quant à sa description de la vie de la rue et ne tombe jamais dans la morale bon marché. Ecrit par Robert J. Poole, un ancien flic devenu proxénète, le film de Michael Campus devient un classique en opposant les idéaux des jeunes Noirs américains révolutionnaires à la mentalité capitaliste des jeunes gangsters. Max Julian, qui fantasmera par la suite le personnage de Cleopatra Jones, est incroyable de véracité dans le rôle de Goldie, accompagné par un Richard Pryor moins comique que d'habitude.
Un an après **The Slams**, Jonathan Kaplan revient au genre avec **Truck Turner**, un des films les plus efficaces de la Blaxploitation. Isaac Hayes est Mack «Truck» Turner, un ancien footballeur devenu chasseur de prime. Chanteur/compositeur talentueux, Isaac Hayes s'impose alors comme un excellent comédien dans ce thriller nerveux à souhait, servi par une mise en scène stylisée, une musique qui accompagne parfaitement l'action (surtout lors des longues poursuites en voiture, puis à pied, typiques des années 70) et un gunfight dans un hôpital qui n'a (presque) rien à envier à ceux de John Woo.


■ *Jim Kelly, champion du monde de karaté dans* **La Ceinture Noire** ■

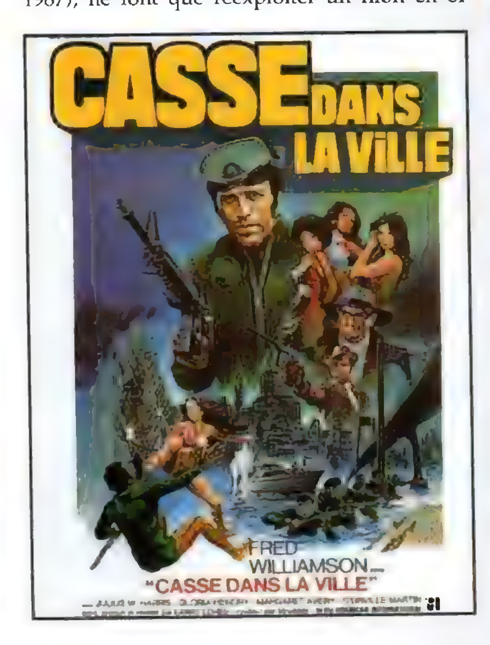
■ *Fred «The Hammer» Williamson : il frappe toujours avant d'entrer* (**Opération Hong Kong**) ■

La Blaxploitation, genre alors encore suffisamment lucratif, attire des réalisateurs de tous horizons qui, en l'exploitant à tort et à travers, finiront par le tuer et l'enterrer. Voir l'indécent **Farewell Uncle Tom**, par les responsables de **Mondo Cane** Gualtiero Jacopetti et Franco Prosperi, succession de scènes de torture et de viol débouchant sur un final corsé lors duquel des Afro-américains s'imaginent en train de massacrer des Blancs. Greydon Clark, cantonné dans la série B horrifique s'y intéresse lui aussi et réalise **Nigger Lover** et **Black Shampoo** avec son coiffeur en guerre contre la pègre, deux des pires représentants du genre. Lee Frost (**The Thing With two Heads**), n'est pas en reste lui non plus


■ *Jim Brown joue les nettoyeurs de neo-nazis dans* **Les Démolisseurs** ■



puisqu'en 1975, il balance son **Black Gestapo**, film à l'idéologie et aux idées politiques douteuses, qui met en scène le Général Ahmed, à la tête d'un mouvement de radicaux noirs débarrassant leur quartier des gangsters en tout genre. Mais lorsque le mouvement, sous l'influence du Colonel Kojan, devient une organisation extrémiste, Ahmed mettra tout en œuvre pour les stopper. Un film gratuit qui s'ouvre sur des stock-shots de la Gestapo allemande. Qu'attendre de plus de Lee Frost, réalisateur spécialisé dans la sexploitation dont le mot d'ordre était de choquer son public ? Rien si ce n'est l'excellente prestation de Rod Perry dans le rôle du Général, bien plus convaincant que celui de petit gangster qu'il tenait dans le **Black Godfather** de John Evans l'année précédente.
La Blaxploitation aura connu de belles heures mais, en 1977, la frénésie s'estompe. Plutôt que de repousser les limites du genre en cherchant de nouvelles sources d'inspiration, les réalisateurs stationnent et nous resservent les mêmes scénarios réchauffés. Les majors cessent alors la production dans ce domaine, tout comme les indépendants, plus préoccupés par le profit que par la perfection. Reste Jamaa Fanaka qui entame la série des **Penitentiary** en 1979, avec Leon Isaac Kennedy dans le rôle de Martel «Too Sweet» Gordone, un boxeur envoyé en prison qui regagnera sa liberté en participant à des combats au sein de l'univers carcéral. Un univers dont Fanaka se sert comme métaphore pour montrer l'oppression dont la communauté noire est victime dans la société. Si le premier film, fort réussi, connaît un large succès, les deux suites (dont la dernière produite par *Cannon* en 1987), ne font que réexploiter un filon en or sans le charme et la surprise de l'original. A force de tirer sur la corde, elle finit par casser.

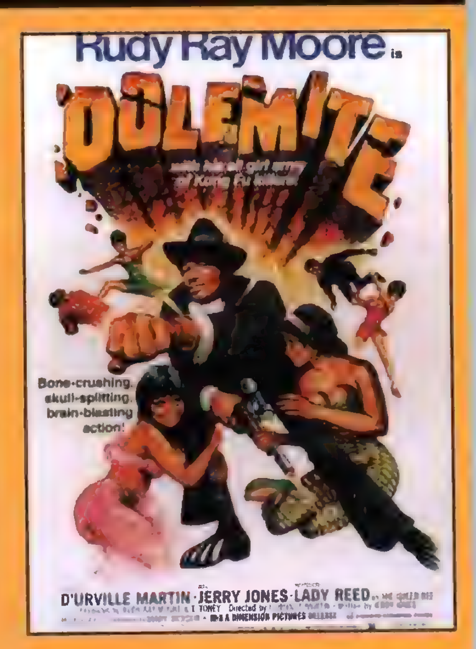


Dans les années 80, certains réalisateurs ont essayé de ressusciter le genre sans jamais y parvenir. Le cinéma afro-américain renaît de ses cendres, certes, mais jamais sous la forme de la Blaxploitation. Des films sociaux de Spike Lee et John Singleton (qui prépare actuellement un remake de **Shaft**) au polar **Action Jackson** en passant par le western de Mario Van Peebles **Posse, La Revanche de Jesse Lee**, aucun de ces films ne parviendra à renouer avec les histoires extrêmes qui faisaient tout le charme de cette catégorie de films. Même **New Jack City** de Mario Van Peebles et **Menace II Society** des Hugues Brothers, qui en sont les plus proches représentants, ne parviennent pas à renouer avec le cynisme qui caractérisait le genre. La Blaxploitation est belle et bien morte.
Génération Sacrifiée (titre français ridicule pour **Dead Presidents**) des frères Hugues lui rend un ultime et magnifique hommage. **Original Gangstas** de Larry Cohen, qui pour fêter son retour au genre, réunit tous ses anciens potes (Williamson, Brown, Grier, O'Neal, Roundtree, plus une flopée de nouveaux) dans un ultime effort de rallumer la flamme éteinte de ses premières amours. Mais le réalisateur du **Monstre est Vivant** ne semble plus connaître la recette. On n'y croit plus. Reste **I'm Bout it**, film-ovni réalisé, écrit, produit et interprété par les rappeurs/soldats de *No Limit Records*, dont le Colonel Master P tire toutes les ficelles. Véritable fan, il parvient à insuffler à cette visite guidée de Calliope, le ghetto le plus dangereux des Etats-Unis, tous les éléments propres à la Blaxploitation : tenues vestimentaires délurées, utilisation à profusion du «slang» (jargon afro-américain) et violence outrancière et cartoonesque. La Blaxploitation, née par la musique soul et funk, va-t-elle connaître une seconde jeunesse avec le rap ? Il y a fort à parier puisque d'autres labels indépendants ont déjà annoncé la mise en chantier de nombreux projets. Da Exploitation Strikes Black... again.

Damien GRANGER

DOLEMITE FOREVER !

Rudy Ray Moore, c'est un peu l'enfant terrible de la Blaxploitation, un personnage qui ne se pose aucune question, qui ne recule devant rien. Chanteur, humoriste, acteur et surtout grand provocateur, il aura inspiré deux générations de comiques, de Richard Pryor à Eddie Murphy en passant par Martin Lawrence. Il commence sa carrière dans le cercle fermé des clubs blacks, entrecoupant ses spectacles de petits commentaires ironiques qui enchantent le public. Le bouche à oreille marchant à merveille, il se retrouve rapidement à faire les premières parties d'artistes aussi renommés que James Brown, Aretha Franklin, George Clinton, BB King ou Fats Domino. Un succès grandissant qui lui permet de sortir plusieurs albums, dix-huit «Party Records» dont le plus célèbre reste «This pussy belongs to me», vendus sous le manteau car les pochettes et les textes sont alors jugés trop explicites par la censure. Son style très cru a influencé bon nombre de rappers contemporains, de Dr Dre à 2 Live Crew en passant par Ice T, qui samplent sans relâche une large partie de ses sons ou de ses paroles. Il aime d'ailleurs être surnommé «l'ancêtre du rap».



Au cinéma, Rudy Ray Moore représente la face underground de la Blaxploitation. Peu de personnes l'ont vu à l'œuvre, mais ceux qui ont déjà eu cette chance s'en souviendront certainement toute leur vie. Son rôle le plus connu, celui de Dolemite, propriétaire d'une boîte de nuit qui ne parle qu'en rimes et à grand renfort de «mothafucka» (qu'il utilise aussi bien en tant que verbe, nom et complément, et parfois dans la même phrase !). Une prouesse verbale dont il est le seul à détenir le secret. Totalement culte aux Etats-Unis, le personnage de Dolemite est devenu son alter-ego. Ce nom, il l'emprunte à une vitamine qui vous donne un coup de fouet. Un nom rêvé pour ce personnage extravagant et dynamique qui s'entoure d'une armée de prostituées expertes en arts-martiaux. Dans le premier **Dolemite** (1972), réalisé par le comédien D'Urville Martin, il se venge de son rival Willie Green, un dealer de drogue qui l'a fait emprisonner à tort pour gagner des parts de marché. Dans sa suite, **The Human Tornado** de Cliff Roquemore (1976), il s'en va affronter des gangsters blancs qui dirigent un salon de massage des plus particuliers. Dans **Petey Wheatstraw : The Devil's Son in Law**, du même Roquemore (1978), il est assassiné et fait un pacte avec le diable pendant son séjour en enfer. De retour parmi les vivants, il s'envoie en l'air une demi-douzaine de nanas dans la même pièce et affronte une armée de petits démons aux cornes en plastique collées à la glu sur le front et habillés de costumes cousus main. Dans son dernier film, **Disco Godfather**, de Robert J. Wagoner, Rudy se calme et délivre un message anti-drogue. De nombreuses scènes hallucinatoires très bizarres viennent appuyer sa démonstration et faire passer le message. Hilarant, il n'hésite jamais à se montrer à poil malgré un physique ingrat, chante et raconte ses blagues très crues en plein milieu de ses films, et se réserve bon nombre de scènes de combat même s'il n'a jamais pris un seul cours de karaté. Résultat, les affrontements sont tournés en vitesse lente, puis accélérés lors du montage. Les films de Rudy Ray Moore, c'est la zone Z de la Blaxploitation, des trucs qui sentent bon l'amateurisme, où chaque perche de micro est apparente, où chaque doublure est visible à l'œil nu. Mais Rudy Ray Moore s'en fout, il a toujours fait les films qu'il avait envie de voir et compte bien persévérer dans cette voie puisqu'il envisage très prochainement son retour au cinéma avec un nouveau **Dolemite**. Cet homme est vraiment la preuve vivante que le ridicule ne tue pas.

Une fresque sur le «milieu» de Harlem, pas vraiment à la hauteur de ses ambitions...

LES SEIGNEURS DE HARLEM



Jusqu'à son arrivée derrière la caméra pour le cinéma, Bill Duke avait brillé devant dans des seconds rôles marquants : débuts dans le mythique CAR WASH de Michael Schultz en 1976, partenaire gros bras de Schwarzie dans COMMANDO et PREDATOR, tueur dans COMME UN OISEAU SUR LA BRANCHE, flic brutal dans MENACE II SOCIETY... Touche-à-tout infatigable, Bill Duke poursuit sa carrière, hier prometteuse, aujourd'hui neutre, avec cette peinture d'un quartier qu'il connaît bien. Le Duke revient à Harlem. Mais il n'a plus la rage...


■ *Bill Duke : avec* Les Seigneurs de Harlem, *il signe son troisième film de genre* ■


■ *Lucky Luciano (Andy Garcia), un parrain qui essaie de jouer les conciliateurs* ■

Si l'on regarde attentivement votre longue carrière, on remarque que vos débuts en tant que réalisateur pour le cinéma datent d'il y a finalement peu de temps : en 1991 avec *Rage in Harlem* ? Comment expliquez-vous cette arrivée «sur le tard» ?

En fait, j'ai commencé ma carrière comme réalisateur de télévision, en signant beaucoup d'épisodes de séries télé : ***Dallas, Hill Street Blues, Deux Flics à Miami***... Et ce pendant des années. En 1984, j'ai réalisé mon premier long métrage cinéma, intitulé **The Killing Floor**, qui racontait comment les premiers syndicats se sont organisés à Chicago, au début du siècle *(1)*. Puis je suis retourné à la télévision pendant un certain temps, réalisant pour *PBS* **A Raising in the Sun** et **The Meeting**, ce dernier relatant une rencontre imaginaire entre Malcolm X et Martin Luther King. Puis vint **Rage in Harlem**. Mais c'est vrai que pendant toutes ces années où je


■ *Ellsworth «*

travaillais pour la télévision, je voulais déjà réaliser pour le cinéma. Deux problèmes se posaient alors. Le premier est que l'accès est de toute façon difficile. Le deuxième est que j'étais très intimidé par la technique, le matériel. J'ai commencé ma carrière comme metteur en scène de théâtre. Venant de là, il m'a été très difficile de m'habituer à toute cette technique du cinéma, ces objectifs de caméra, la multitude de personnes impliquées dans la fabrication d'un film... Le théâtre est beaucoup plus simple. Je crois vraiment que j'étais intimidé par tout ça. Il a fallu que j'aille à l'American Film Institute pour me décoincer un peu !

Pour ceux qui ont aimé vos deux premiers films, *Rage in Harlem* et *Dernière Limite*, vous voir réaliser la suite de *Sister Act* a été un choc. Pourquoi ce choix ?

Tout d'abord, j'aime Whoopi Goldberg. Et j'aimais également le fait que le sujet du film soit si intéressant : des jeunes gens qui s'impliquent dans leur vie. En 1993, aux USA, on ne voyait au cinéma que des enfants plongeant dans l'univers de la drogue et du crime sans comprendre la manipulation dont ils étaient victimes. **Sister**



«Bumpy» Johnson (Laurence Fishburne) s'extrait par les armes d'un guet-apens organisé par les hommes de Dutch Schultz ■

Act, Acte 2 m'offrait l'opportunité de montrer des jeunes dans une dynamique plus positive.

Comment vous-êtes vous retrouvé aux commandes des *Seigneurs de Harlem* ?

C'est un projet que le producteur Paul Eckstein et le scénariste Chris Brancato essayaient de monter depuis une dizaine d'années. Plusieurs noms ont été associés au film, dont Wesley Snipes à une époque... Melissa Clark, une de mes proches collaboratrices, est la cousine de Paul Eckstein. Un jour, elle m'a apporté le scénario, dont je suis instantanément tombé amoureux. J'ai alors contacté un ami qui travaille à *United Artists*. Je lui ai fait lire le scénario ; il a adoré. Il n'en fallait pas plus pour le projet démarre soudainement.

Qu'est-ce qui a vous a accroché à la lecture du scénario des *Seigneurs de Harlem* ?

Déjà, je suis né avec les films de gangsters, les James Cagney, les Humphrey Bogart... Je suis fan de toutes ces séries B. J'ai aimé le fait que le script dépeigne un gangster noir, ce qui est très rare à Hollywood. Le fait que Bumpy Johnson ait réellement existé a sans doute contribué à ma passion immédiate pour le personnage. Ce n'est pas seulement un gangster, mais aussi une personne qui utilisait son intelligence pour vaincre la mafia. Il faisait moins usage de son revolver que de son cerveau. La plupart du temps, au cinéma, les Noirs ne sont pas définis par leur intelligence. L'Amérique en général semble les aimer davantage dans la peau d'un athlète, d'un chanteur, ou même d'un acteur. Bumpy Johnson était avant tout quelqu'un de très intelligent. En ce sens, ça me paraissait intéressant de raconter son histoire.

C'est une histoire très ambitieuse qui rappelle par sa forme les grandes fresques du genre, comme *Il Était une Fois en Amérique* ou *Scarface*. Etait-ce ce que vous vouliez faire ?

Oui, tout à fait. Je crois qu'on continue aux Etats-Unis d'empêcher les Afro-américains de trop s'impliquer dans les films de genre. Ce qui m'excitait dans ce projet, c'était de réaliser un film de genre avec un héros noir. Ça n'avait jamais été fait, tout du moins pas avec cette ampleur, cette ambition. L'idée de travailler avec des acteurs aussi merveilleux qu'Andy Garcia, Tim Roth, Vanessa Williams, Laurence Fishburne, Cicely Tyson ou Clarence Williams III, a également été un déclic. Ils sont tous excellents, certains sont même des amis avec qui j'avais envie de travailler depuis longtemps. **Les Seigneurs de Harlem** m'a permis de réaliser ce rêve.

Certains d'entre eux, comme Laurence Fishburne, Tim Roth ou Andy Garcia, sont familiers des films de gangsters. Comment la collaboration s'est-elle déroulée ?

C'est un plaisir de travailler avec des acteurs de cette trempe, parce qu'ils apportent beaucoup au film. Ils se préparent à fond, ils font des recherches poussées. J'avais un cahier de notes de recherches pour le film gros comme un bottin. Un jour, j'ai dû me rendre à l'évidence : Andy Garcia en avait un deux fois plus gros ! Il est allé à la bibliothèque, il a engagé une équipe de documentalistes, il a trouvé les livres les plus rares sur le sujet. Je crois qu'il a tout, mais absolument tout lu sur Lucky Luciano ! Quand vous travaillez avec des gens de ce calibre, ils se passionnent pour le ■ ■ ■

■■■ film autant que vous, parfois même plus que vous. Question énergie sur le plateau, cela devient incroyable !

Le rythme des *Seigneurs de Harlem* est très particulier. Ne pensez-vous pas que le film est trop long pour être une bonne série B de gangsters, et trop court pour être une vraie saga ?

Oui, je suis d'accord... Mais il faudrait que vous puissiez voir ma version du film, qui est sortie en laserdisc. En Amérique, on a ce système de projection-test par lequel j'ai dû passer. Les spectateurs ont trouvé le film trop long. Moi, j'aurais voulu qu'il dure une demi-heure de plus. Mais je pense quand même que **Les Seigneurs de Harlem** fonctionne sous cette forme : l'histoire est très belle, les acteurs sont magnifiques... En tant que professionnel et par rapport aux contraintes du box-office, je trouve que le film a la bonne durée. Mais en tant qu'artiste, j'aimerais réinsérer certaines scènes que j'ai dû couper pour satisfaire le studio, qui trouvait également le film trop long pour le marché américain. La version longue inclut des scènes qui accentuent selon moi l'impact du film.


■ Dutch Schultz (Tim Roth), un Hollandais violent voulant faire main basse sur Harlem ■


■ Francine Hughes (Vanessa Williams), fiancée de Bumpy très inquiète de son comportement ■

Quel est le budget des *Seigneurs de Harlem* ?

35 millions de dollars environ. Ce qui est assez peu pour un film de cette ampleur.

Justement, pensez-vous que c'était suffisant compte tenu de l'ambition du projet ?

Oui, je crois. On peut faire de très bons films à ce prix. Si vous regardez **Les Seigneurs de Harlem**, la scénographie et le travail artistique ne souffrent pas d'un manque de moyens. Certaines scènes ont un style vraiment classique, la musique est signée Elmer Berstein... Rien ne manque.

***Les Seigneurs de Harlem* raconte la vie d'un homme qui est devenu l'un des plus puissants gangsters des années 40. Pensez-vous qu'il a emprunté ce chemin uniquement parce qu'il avait une noble cause à défendre ?**

Je crois qu'il y a plusieurs raisons. D'une part, c'est vrai, il défendait une cause juste. D'autre part, c'était un joueur d'échecs exceptionnel. Il était un stratège hors du commun. Il savait comment jouer le jeu. C'est à mes yeux l'aspect le plus fascinant du film, cette façon de progresser selon une stratégie...

Mais d'un point de vue moral, que pensez-vous de lui ?

Bumpy Johnson est quelqu'un qui est passé par là où, en un sens, nous passons tous. Au début du film, quand il est au lit avec sa fiancée Francine, elle lui demande d'aller à l'église et il répond : «Je ne vais pas dans la maison de Dieu, je demande à Dieu de venir dans la mienne». A la fin du film, il se rend à l'église et regarde le crucifix en espérant une rédemption. Il commence sa vie comme un grand général qui demande aux forces suprêmes de l'aider à faire le bien.

IL ÉTAIT UNE FOIS À HARLEM

Il n'est jamais évident de cumuler le portrait d'un homme, de son époque, et d'un quartier légendaire. Très ambitieux, **Les Seigneurs de Harlem** rouvre le livre d'histoire du grand banditisme en contant le retour aux affaires, après plusieurs années de prison, de Ellsworth «Bumpy» Johnson. En 1934, alors que Harlem prospère grâce à la «loterie des nombres» organisée par la toute-puissante Stephanie St Clair, Dutch Schultz, «Roi de la Bière du Bronx», veut croquer le business noir. Racket, passages à tabac, assassinats... Tout est bon pour le Hollandais d'origine afin de fragiliser un système économique qui a mis des années à se mettre en place. Proposant ses services à Stephanie St Clair, Bumpy refuse toute négociation avec Dutch Schultz, ce qui équivaut à une déclaration de guerre. Mais pour préserver jusqu'au bout Harlem de toute intervention extérieure, Bumpy devra également composer avec Lucky Luciano, Parrain des parrains, et le Capitaine Fowley, flic raciste et sadique. Se construisant petit à petit une forteresse et ayant acquis le statut de Robin des Bois d'Harlem, Bumpy se rendra compte qu'à jouer le jeu de la violence, on ne peut gagner sur tous les tableaux...

Avec **Les Seigneurs de Harlem**, on a l'impression que le cinéaste talentueux de **Rage in Harlem** et **Dernière Limite** a fusionné avec le réalisateur anodin de **The Cemetery Club** et **Sister Act, Acte 2**. Du potentiel énorme d'une telle histoire, d'un tel projet, Bill Duke n'exploite pratiquement rien, hésitant constamment entre le formatage série B avec les figures qui en découlent (Tim Roth fait son numéro dans le rôle de Dutch Schultz) et l'ouverture vers la saga historique, d'inspiration plus libre. Le film semble donc «flotter» continuellement, interdit d'atterrissage et incapable de s'élever. La mise en scène, pourtant hasardeuse, n'enterre pas **Les Seigneurs de Harlem** dès le départ. Il faut en fait attendre les premières scènes d'action, les premiers découpages un rien complexes, pour comprendre que Bill Duke est passé au travers. Le piège tendu par les tueurs de Dutch Schultz à Bumpy Johnson et Stephanie St Clair, dans les rues de Harlem, n'a rien du morceau d'anthologie indispensable au film. Monté en dépit du bon sens avec un minimum de plans raccords, ce guntight commet à peu près toutes les erreurs à éviter pour ce genre de scène. Difficile ensuite de ne pas décrocher progressivement, d'autant plus que le scénariste a cru bon inventer une romance à Bumpy. Le personnage de Francine Hughes (Vanessa Williams), femme tour à tour charmée par le gangster, amoureuse de lui, et inquiète du chemin qu'il emprunte, s'inscrit comme le point de vue moral du film sur ce qu'il raconte. Le spectateur, pour peu qu'il s'intéresse aux questions ambigues posées par les actes de Bumpy, se sentira sans doute «volé». Déjà passablement raté, **Les Seigneurs de Harlem** n'avait pas besoin de ce personnage inutile.

■ V.G. ■

UIP présente Laurence Fishburne dans une production **United Artists Pictures** ***LES SEIGNEURS DE HARLEM*** (***HOODLUM*** - USA - 1997) avec Tim Roth - Vanessa Williams - Andy Garcia - Cicely Tyson - William Atherton - Chi McBride **photographie de** Frank Tidy **musique de** Elmer Berstein **scénario de** Chris Brancato **produit par** Frank Mancuso, Jr. **réalisé par** Bill Duke

25 mars 1998 **2 h 10**

Pour protéger Harlem du «racket blanc», Bumpy Johnson met un doigt dans l'engrenage de la violence...

Mais le problème est qu'en chemin, il oublie ceux qui ont laissé leur peau dans la défense de cette cause. Quand son ami meurt, sa douleur prend le dessus, il commence à comprendre que tous ces gens sont des être humains. La morale des **Seigneurs de Harlem** s'élève vraiment contre la violence. Ce que dit le film, c'est que quelque soit la cause, les vies humaines ne peuvent pas être négligées. Dans beaucoup de religions, on tue au nom de Dieu. Je n'ai jamais pu comprendre ça. Je tue pour Jésus, je tue pour Bouddha, je tue pour Mahomet... J'ai toujours été contre ce concept. Je connais des gens qui pensent comme cela. Et cette logique s'écroule le jour où leur père, ou leur mère, ou leur sœur, ou leur fille est tué. Alors, de nouvelles perspectives se révèlent. Il me semble que si on respecte la vie de l'autre à sa juste valeur, alors les causes ne justifient plus l'engrenage du pire. C'est une chose que Bumpy réalise à la fin. Stephanie St Clair lui dit : «Tu ne peux pas déclencher cette guerre parce qu'elle va s'étendre à Harlem, à Wall Street, et partout autour». Et il répond qu'il ne veut pas endosser cette responsabilité. Après être passé par toutes ces épreuves, il comprend finalement ce dont cette femme lui parlait. **Les Seigneurs de Harlem** est vraiment un film sur la rédemption, sur un individu qui retrouve son humanité après l'avoir perdue.

Comment avez-vous recréé Harlem ?

Nous avions des tonnes de documentation et nous nous sommes souvent déplacés. Harlem est dans un sale état : le quartier est tellement mal entretenu, que ce soient les monuments ou le reste... C'est tragique. Vous savez, le «Harlem Renaissance» a non seulement été une des périodes artistiques les plus prolifiques de ce pays, mais aussi du monde entier. Et tous ces anciens clubs, le Cotton Club, le Savoy, ont été détruits...

Vous croyez que c'est un choix politique ?

Non, j'imagine que c'est juste dû à la négligence générale à la pauvreté de ce quartier... Heureusement que le studio m'a soutenu, m'a permis de faire des recherches, m'a donné le temps nécessaire pour faire revivre Harlem. Mais sur les lieux mêmes, c'était impossible, il a fallu tout recréer à Chicago.

Quels sont vos prochains projets ?

J'ai un livre qui va sortir, qui s'intitule «The journey». C'est mon deuxième roman. Le premier s'intitulait «Black light», et racontait la contribution des Noirs aux USA du 20ème siècle. «The journey» est une sorte de conte de fée qui raconte ce que nous traversons tous dans la vie. Il semble que les gens s'intéressent aujourd'hui à ce qui nous différencie les uns des autres. Ce livre se penche sur ce qui nous réunit tous en tant qu'humains.

Propos recueillis par **Vincent GUIGNEBERT** et traduits par **Alexandre NAHON**

(1) Produit par *PBS*, **The Killing Floor** est malgré tout un téléfilm, à la différence qu'il a été projeté dans des festivals de cinéma dont celui de Cannes en 1985, section Semaine de la Critique.



Les fidèles lieutenants de Dutch Scultz en plein travail !

Un thriller TGV mené par un vilain superstar...



■ *Peter McCabe (Michael Keaton) : condamné à perpétuité, il monte un plan d'évasion à son image : diabolique !* ■

L'ENJEU

chrono-cinéaste

BARBET SCHROEDER

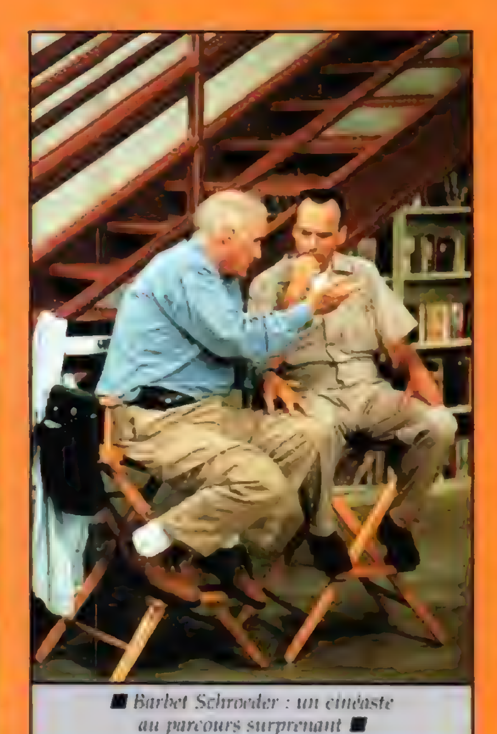
Collaborateur aux débuts des sixties des CAHIERS DU CINÉMA, ex-assistant stagiaire de Jean-Luc Godard, producteur de Marguerite Duras, de Jean Eustache et de Eric Rohmer, et distributeur art et essai sous la bannière des FILMS DU LOSANGE, Barbet Schroeder est un réalisateur surprenant, éclectique. D'un côté, il tourne des documentaires aussi intimistes que GÉNÉRAL IDI AMIN DADA, que KOKO - LE GORILLE QUI PARLE et un portrait de Charles Bukowski en 50 vidéos de 4 minutes. De l'autre, il s'installe à Hollywood pour devenir l'un des Français qui s'y adaptent le mieux. BARFLY, LE MYSTÈRE VON BULOW, J.F. PARTAGERAIT APPARTEMENT, KISS OF DEATH, BEFORE AND AFTER le démontrent. Après le thriller, le film noir et l'énigme criminelle, Barbet Schroeder croque dans la pomme de l'action survitaminée et du blockbuster...

Avez-vous, avec *L'Enjeu*, cherché à tourner un film amusant, dans le sens divertissement du terme ?

Oui. La fin indique que l'humour, l'ironie comptent beaucoup dans cette histoire. Elle indique également que le plaisir constitue l'une de ses denrées principales. Pas le plaisir du flic interprété par Andy Garcia qui souffre énormément, mais celui du méchant incarné par Michael Keaton qui jouit de chaque seconde de liberté, de chaque mauvais tour qu'il réserve aux autres.

Votre méchant, interprété par Michael Keaton, vole instantanément la vedette au gentil Andy Garcia. Le magnétisme du mal triomphe sur les forces du bien...

C'est certain. J'obéis là à la vieille maxime d'Alfred Hitchcock. Il disait quelque chose comme



■ Barbet Schroeder : un cinéaste au parcours surprenant ■

«meilleur est le méchant, meilleur sera le film». J'ai donc particulièrement soigné Peter McCabe. Peter McCabe n'est pas un monstre. Je pense qu'on peut encore s'identifier à lui dans la mesure où sa dextérité, sa persévérance finissent par emporter la sympathie du spectateur. Sa bonne humeur également. Des caractéristiques positives lorsqu'on sort du monde carcéral. Bien sûr, Peter McCabe n'est pas un ange. C'est un criminel endurci, pas un serial-killer, un cannibale comme Hannibal Lecter dans **Le Silence des Agneaux**. Il ne prend aucun plaisir à tuer : il le fait toujours par nécessité. Peter McCabe possède l'intelligence et la perversité d'un joueur d'échecs. Tout **L'Enjeu** est d'ailleurs une gigantesque partie d'échecs. Frank Connor lance le jeu en calculant comment il pourrait convaincre McCabe de donner sa moelle épinière à son fils. McCabe monte son plan d'évasion. Connor le sait, lui laisse entrevoir des espoirs de retrouver la liberté dans le but de le piéger, de l'amener sur la table d'opération. McCabe prétend alors qu'il n'est pas d'accord, pour amener son adversaire à faire un mouvement de plus dans sa direction. A un coup répond un autre coup sur l'échiquier. Au fur et à mesure que le récit progresse, la partie d'échecs prend des proportions de plus en plus gigantesques. L'échiquier tenait d'abord dans une simple cellule : c'est désormais la ville toute entière.



■ Tête à tête Frank Connor-Peter McCabe : deux joueurs d'échecs... ■

Les rapports très particuliers, ambigus qui se nouent entre McCabe et le fils du héros, Matthew Connor, semblent vous avoir particulièrement intéressé. On ne peut pas dire que le premier se comporte comme une brute avec le gosse qu'il retient à un moment...

Peter McCabe et Matthew Connor se ressemblent beaucoup : ce sont deux samouraïs. Je m'explique. Malgré son jeune âge, Matthew Connor côtoie déjà la mort au quotidien à travers un cancer. Il jette un regard extraordinairement lucide sur la vie. Il parvient ainsi à un incroyable contrôle de lui-même. C'est également le cas de McCabe. Depuis de longues années, il survit dans l'une des prisons les plus dures des Etats-Unis, isolé dans une cellule minuscule, dans cette bulle de plastique. Il connaît là la solitude du samouraï. En McCabe, Matthew Connor découvre le mal de ses yeux mêmes. McCabe s'identifie à lui par ce regard sur des choses terribles. Il se souvient d'une enfance batouée, des sevices qui ont fait de lui un redoutable tueur. Le gamin le ramène directement aux racines du mal qu'il commet. De même, McCabe exprime d'une certaine façon une jalousie. Celle de voir un père se battre à ce point pour son fils, lui manifester son amour au péril de sa vie. C'est quelque chose d'inédit pour lui ; avec son père, il n'avait aucune relation affective. Seulement la violence. Si j'ai accepté de tourner **L'Enjeu**, c'est justement parce que ses différentes couches d'épaisseur psychologique permettaient d'enrichir l'action à proprement parler.

Introduire de la psychologie dans un récit qui fonce à 200 km/heure, cela ne doit pas être une mince affaire...

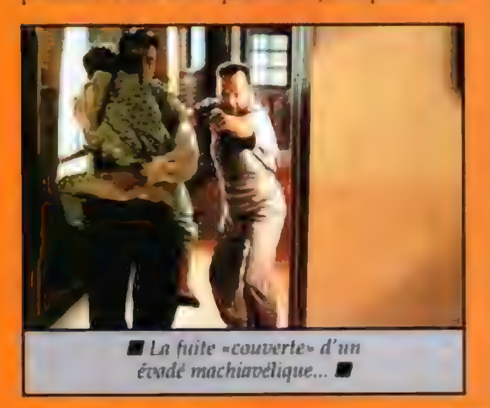
Très complexe au niveau du montage car, pour qu'un film d'action fonctionne, il ne doit pas stopper net, ralentir son rythme et laisser ses personnages exposer leurs états d'âme. Il doit foncer, pied au plancher. Efficacité signifie vitesse. Nous avons donc, au montage, très méticuleusement fignolé la durée des séquences intimistes, leur intégration dans l'action. Il fallait faire passer l'émotion à l'intérieur même d'une course-poursuite frénétique qui donne l'impression de ne plus pouvoir être arrêtée. Le pari de **L'Enjeu** tenait dans ce dosage entre action et émotion. Difficile mais excitant. Dans ce train lancé à vive allure et qui ne peut plus s'arrêter, il fallait ménager quelques instants un peu plus sentimentaux que les fusillades et les explosions...

Pourquoi avez-vous choisi de tourner *L'Enjeu* plutôt que tel autre film d'action ? ■ ■ ■

■ ■ ■ On me propose beaucoup de projets. Dans **L'Enjeu**, il y avait un sujet formidable, ces deux personnages qui finissent par se confondre, l'un devenant l'autre comme John Travolta et Nicolas Cage dans **Volte/Face**. J'étais également à un stade de ma carrière où je désirais relever le challenge du cinéma d'action. Je savais que j'étais capable de gagner ce pari dans la mesure où j'avais déjà tourné des scènes mouvementées, isolées dans **Kiss of Death** ou **J.F. Partagerait Appartement**. Dans ce domaine, **L'Enjeu** se déroule sur une échelle nettement plus importante. A partir du moment où vous vous êtes organisé en fonction du film, où vous avez les images en tête, il n'y a pas de raison d'échouer à cet exercice.

Cet exercice passe également par le travail sur le scénario, les personnages...

J'ai considérablement modifié le scénario que m'a présenté Peter Guber, le producteur de **J.F. Partagerait Appartement**. Les changements sont nombreux, surtout dans la description des personnages. J'ai ainsi développé la présence du gamin, donné davantage de sens de l'humour à McCabe, modifié la psychologie du héros... Si j'ai préservé l'ossature de l'intrigue, j'ai par contre opéré des bouleversements radicaux dans ses ramifications. Ne reste plus que 15 % des dialogues originaux. Je me révolte encore que la Guilde Américaine des Scénaristes n'ait pas permis à la personne que nous avons engagée pour adapter le script initial de figurer au générique. Il s'agit de Henry Bean, qui porte notamment à son actif **Dernière Limite** et **Affaires Privées**. Un type très talentueux. Si j'ai choisi de ne pas travailler avec l'auteur du scénario de base, David Klass, c'est essentiellement parce que j'ai deviné que je ne pourrais pas collaborer avec lui. Je m'attendais à ce que Henry Bean partage la responsabilité du scénario avec lui, mais les gens de la Guilde en ont attribué la paternité à une seule personne. Je ne peux imaginer qu'ils aient honnêtement fait leur travail. Ces mêmes personnes ont débouté David Mamet des **Hommes d'Influence** sur lequel il a tout revu, réécrit. Injuste.


■ *La fuite «couverte» d'un évadé machiavélique...* ■


■ *Première rencontre McCabe-Connor : en toute sécurité...* ■

Est-ce une coïncidence si *L'Enjeu* possède un petit côté série B des années 40 ?

Non. Les séries B de cette époque vont à une vitesse inouïe ; ils touchent directement à l'essentiel, sans fioriture. Tout est mouvement dans ces films, un cinéma très nerveux. Sans complaisance. Je m'en suis inspiré dans la réalisation de **L'Enjeu**. Dans mes influences, je peux citer Raoul Walsh, Anthony Mann... Je ne me suis pas référé à un titre en particulier. Toujours dans cette mouvance années 40/50, le personnage de Michael Keaton hérite du caractère des méchants qu'incarnait jadis James Cagney. Comme James Cagney dans ses rôles de vilain, c'est un cynique qui ne voit que son objectif, qui fait le mal autour de lui avec une formidable énergie. Si **L'Enjeu** tombe sous l'influence de la série B hollywoodienne des années 40, il possède également un côté contemporain très marqué. C'est en quelque sorte Piège de Cristal dans un hôpital. **Piège de Cristal** est un modèle incontournable.

La comparaison avec *Piège de Cristal* ne vous dérange pas ?

Quand on tourne un film de genre comme **L'Enjeu**, on est contraint de regarder ce qui vous a précédé. Ne serait-ce que pour essayer de faire mieux, ou de faire quelque chose de différent. On travaille sur un terrain connu, balisé. Nécessaire de prendre en compte les prédécesseurs pour voir ce qu'on peut apporter de nouveau. Quels nouveaux ingrédients on peut mijoter dans la soupe. Car le cinéma d'action, c'est effectivement un potage dont on reprend les ingrédients pour les cuisiner à sa façon. C'est ce que je me suis efforcé de faire dans **L'Enjeu** ; j'ai essayé une autre recette avec les mêmes produits.

La surenchère dans l'action et les cascades n'a pas constitué l'une de vos tentations dans *L'Enjeu* ?

Non. Je me suis simplement interrogé sur ce qui serait le mieux pour l'histoire, les personnages. Je n'ai pas cherché à en rajouter. Je n'ai pas l'impression d'avoir cédé à la surenchère. Au contraire, je me suis limité dans les effets spéciaux, les explosions et le reste. La gratuité ne m'intéresse pas. Je vais droit à l'essentiel. Je fais ce qui doit être fait dans un cadre précis, sans zèle excessif. Le spectateur devine que, si nous n'en montrons pas davantage, ce n'est pas pour des raisons économiques. Les questions d'argent ne nous ont pas retenus. Les moyens déployés à l'écran font partie intégrante du plaisir du public.

Avez-subi des pressions sur *L'Enjeu* ?

Oui. Si vous respectez les lois du genre, si vous en acceptez les contraintes, cette pression n'est pas négative. Je ne suis pas arrivé sur **L'Enjeu** en voulant tout changer, en voulant casser le moule du cinéma d'action. Je me suis plié aux règles comme je l'avais déjà fait pour le thriller avec **J.F. Partagerait Appartement**. N'empêche qu'il y a des milliers de choses que je ne veux pas faire sur un film. Des choses qui m'irritent à l'écran, des détails techniques comme l'utilisation de tel objectif de caméra, de fumigène pour telle scène... La somme de tous ces petits refus finit par aboutir à un film légèrement différent des autres.

***L'Enjeu* est une entreprise imposante. Y a-t-il dans un projet de cette ampleur des moments d'improvisation, de liberté, comparables au travail sur un petit film ?**

Sur un tournage, vous êtes toujours confronté à des impondérables. Il y a toujours un moment où vous n'avez pas les moyens ou la possibilité technique de tourner la séquence de vous avez en tête. Sur **L'Enjeu**, je retiens l'exemple de la scène du pont, vers la fin. Un pont qui s'ouvre en deux, se lève grâce à d'énormes contrepoids calculés à 100 kilos près. Or, toute une équipe technique plus le matériel, ça pèse lourd. Très lourd. Sous notre poids, le pont ne pouvait se lever. Nous avons improvisé la scène caméra à l'épaule, sans éclairage. Ne restait plus que les comédiens, une caméra... Nous avons filmé ces moments pourtant spectaculaires comme la plus fauchée des séries B alors que nous bénéficions tout de même d'un budget de 59 millions de dollars. La débrouillardise, c'est ce que j'aime également dans la série B américaine des années 40. Avec trois rien, elle faisait des miracle, trouvait des combines. Récemment, il n'y a eu que le cinéma de Hong Kong pour montrer que l'on pouvait arriver à des images extraordinaires

URGENCES

Difficile de débusquer des idées originales rayon action. **L'Enjeu** en propose une, aussi simple qu'efficace. Un meurtrier patenté, enfermé dans une prison de haute sécurité, se propose de donner quelques grammes de sa moelle épinière à un malade. Un geste désintéressé, de pure rédemption ? C'est mal connaître Peter McCabe, un criminel d'une intelligence supérieure. Il jette cet hameçon à la mer et attend qu'un poisson y mord. Ce que fait Frank Connor, officier de police prêt à tout pour que son fils guérisse de son cancer. A McCabe, il n'a rien à proposer en échange, sinon sa considération et de très minces espoirs d'évasion. Il ignore évidemment les détails du plan du condamné à perpétuité. Plan audacieux, réglé dans les moindres détails pour que, sur la table d'opération, il puisse fausser compagnie aux chirurgiens et aux flics. Alors que l'anesthésie aurait dû le plonger dans un profond sommeil, McCabe déploie le grand jeu et parvient à s'enfuir au grand désespoir de Connor. Connor qui n'a pas d'autre alternative que de protéger le fugitif, d'éviter que les forces de sécurité ne fassent des cartons sur lui. Refroidi, McCabe ne pourrait plus sauver la vie de son fils. Il lui faut donc le ramener sur le billard, le courser dans les combles de l'hôpital, puis au-delà.

S'engage entre les deux hommes une effarante course-poursuite que Barbet Schroeder mène à une cadence infernale, sur le tempo d'un 100 mètres des Jeux Olympiques. Toute son attention de cinéaste se porte sur le rythme. Et sur le personnage du méchant McCabe, un vilain qui pulvérise, ridiculise le prétendu héros réduit à lui coller au train, à le poursuivre comme un petit chien. Ingrat pour son interprète, Andy Garcia, un peu falot il est vrai dans le rôle du père irréductible. Tout bénéf pour Michael Keaton, en grande forme et visiblement heureux de lui piquer la vedette dans la peau d'un McGyver du crime. Le méchant Michael Keaton constitue donc la grande attraction de **L'Enjeu**. Il imprime au film son humour noir, son magnétisme. La part du lion est pour lui. Les autres se disputent les reliefs de son festin, jouant les comparses. Il n'y a pas de quoi se plaindre car, ce qu'il perd en équilibre dramatique, **L'Enjeu** le gagne en spectacle et en vitesse.

■ Marc TOULLEC ■

UFD présente Michael Keaton & Andy Garcia dans une production **Mandalay/Eagle Point/Schroeder & Hoffman *L'ENJEU (DESPERATE MEASURES*** - USA - 1997) avec Brian Cox - Marcia Gay Harden - Erik King - Efrain Figueroa - Joseph Cross - Janel Maloney **photographie de** Luciano Tovoli **musique de** Trevor Jones **scénario de** David Klass & Henry Bean **produit par** Barbet Schroeder - Susan Hoffman - Gary Foster & Lee Rich **réalisé par** Barbet Schroeder

11 mars 1998 **1 h 40**

■ *Un nouveau Chippendale ? Non, Michael Keaton sculpté pour* ***L'Enjeu*** *!* ■

avec très peu d'argent. Aujourd'hui, ce cinéma, Hollywood le recycle... Concernant **L'Enjeu**, le résultat final nous stimulait avant tout. Que nous dépensions des fortunes dans un plan ou que nous le bouclions à l'économie importait peu.

Comment vous êtes-vous fixé sur Michael Keaton et Andy Garcia pour tenir les rôles principaux de *L'Enjeu* ?

Dès la lecture du scénario, j'ai su que Michael Keaton serait parfait pour incarner McCabe. Pour Connor, j'ai réfléchi, pensé à quelqu'un avec qui j'aimerais travailler. Andy Garcia s'est naturellement imposé. Comme d'habitude, le studio voulait les plus grandes stars du box-office. Des gens comme Arnold Schwarzenegger et Sylvester Stallone. J'ai un peu attendu que la fièvre retombe, les refus de ces grandes vedettes. On leur propose cinquante projets quotidiennement et il ne tourne que un ou deux films par an. Très vite, le studio s'est rendu compte que les plus grands noms ne participeraient pas à **L'Enjeu**. C'est ainsi pour tous les films. Michael Keaton s'est considérablement investi dans le personnage de McCabe. Non seulement il tenait à en faire un personnage très intelligent, calculateur, mais également un personnage physiquement puissant. Logique dans la mesure où McCabe tape dans toutes ses ressources pour rester fort sur tous les plans dans ce monde carcéral particulièrement dur. Michael Keaton s'est donc mis à s'entraîner, de manière à développer sa musculature.



■ *Frank Connor (Andy Garcia) : un flic irréductible accroché aux basques du «donneur» McCabe* ■

Qu'est-ce qui vous agace le plus dans la façon de travailler à Hollywood ? A l'opposé, qu'est-ce qui vous séduit le plus ?

La qualité des techniciens, équipes, des scénaristes me séduit énormément. L'incroyable variété des comédiens que vous avez à votre disposition également. Une palette gigantesque, autant pour les petits que pour les grands rôles. Les possibilités sont immenses. Ce qui m'agace le plus ? Avoir à toujours discuter, à toujours composer. Les réunions ne me dérangent pas particulièrement, car elles appartiennent au processus de préparation minutieuse du film. Parfois, on dépasse un peu la dose nécessaire, mais elles permettent de mettre les choses en place, de travailler dans des conditions de sécurité maximale. Primordial sur un film d'action. Il est nettement plus irritant d'avoir à lutter contre les interférences d'un studio qui vous teste constamment. Ses cadres se couvrent en vous mettant toujours à l'épreuve. Ils sont toujours là à vous dire : «Vous êtes sûr de votre coup, car nous pensons que...». Vous êtes ainsi contraint d'expliquer vos choix, de vous justifier. En même temps, le système offre de préciser vos idées, de consolider vos options. Parfois, tout de même, on affronte trop de stupidités. On fatigue dans ces moments. Je n'ai cependant pas à me plaindre du système hollywoodien. J'ai réussi à y tourner des films sensiblement différents du reste de la production. J'ai réussi à préserver mon identité dans un système qui nie les auteurs.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** ■

Un Clint Eastwood réalisateur étrange et discret. Presque effacé...



■ *Jim Williams (Kevin Spacey) sur le perron de la mythique maison Mercer : le dandy dans son cadre favori* ■

MINUIT DANS LE JARDIN DU BIEN ET DU MAL

UN CLINT EASTWOOD QUI NE RESSEMBLE À AUCUN AUTRE , MÊME AUX PLUS ATYPIQUES, AUX PLUS ANTICONFORMISTES. AU PLUS PROFOND DU SUD DES ETATS-UNIS, LE CINÉASTE-COMÉDIEN, SEULEMENT PRÉSENT D'UN CÔTÉ DE LA CAMÉRA, SONDE L'IMPALPABLE, LE MYSTÈRE D'UN FAIT DIVERS CRIMINEL. IL N'APPORTE AUCUNE CLEF À L'ÉNIGME, AUCUNE CERTITUDE SINON CELLE QUE QUELQUE CHOSE ÉCHAPPE À TOUTE TENTATIVE DE RATIONALISATION DE CETTE SOMBRE AFFAIRE.



■ *Mandy Nicholls (Alison Eastwood) et John Kelson (John Cusack) : quand la rurale Savannah séduit le journaliste citadin* ■

Clint Eastwood ne se lasse pas de surprendre. Même à son vingtième film derrière la caméra, l'ex-Dirty Harry ne se conforme à aucune règle. Déjà, dès sa seconde mise en scène, **Breezy** en 1973, il prenait totalement le contre-pied à sa réputation de dur en suivant une love-story entre un sexagénaire et une jeune femme. Depuis, Clint Eastwood n'a cessé de prendre à revers ceux qui l'avaient trop rapidement catalogué dans le registre de l'action et du western. **Bronco Billy**, **Honkytonk Man**, **Chasseur Blanc, Cœur Noir**, **Bird**, **Impitoyable**, **Un Monde Parfait** et **Sur la Route de Madison** prouvent l'étendue d'un registre qui ne s'est jamais limité aux passages à tabac ou aux duels au pistolet. A 67 ans, Clint Eastwood montre une fois encore qu'il peut aborder tous les genres avec un égal succès. Ce genre nouveau : un fait divers criminel a priori anodin. A savoir un supposé cas de légitime défense où un riche notable du Sud des Etats-Unis abat son jeune amant. Une histoire criminelle très banale dont le cinéaste stigmatise pourtant le mystère.



J'ai lu le scénario de John Lee Hancock avant de découvrir l'ouvrage de John Berendt» témoigne Clint Eastwood. *«Je l'ai trouvé passionnant et remarquablement bien écrit. Je n'avais jamais tenté un projet de cette nature, ce qui constituait une raison de plus pour m'y intéresser. En outre, j'ai toujours été attiré par des histoires reposant sur des personnages forts, et celle-ci en réunissait une surprenante brochette».* Dont, d'abord, Jim Williams, l'un des citoyens les plus en vue de Savannah, perle de la Georgie.

Antiquaire, restaurateur, collectionneur d'art et dandy un tantinet décadent, Jim Williams mène grand train dans sa luxueuse et antique résidence, la Maison Mercer, dont les fêtes font courir tout le gratin la région. Jim Williams n'y admet que des convives triés sur le volet. Notamment le journaliste John Kelso, invité à couvrir la réception de Noël en deux feuillets pour le magazine Town & Country. Entre Jim Williams et John Kelso, l'électricité passe. *«Ce sont pourtant deux hommes fondamentalement différents»*, témoigne John Cusack, interprète du second, *«mais leurs goûts artistiques et leur sens de l'humour les rapprochent. Ils passent leur temps à se défier mutuellement, avec un plaisir manifeste. Plus John Kelso s'attache à Savannah, plus il s'imprègne de l'ambiance locale et découvre de nouvelles facettes de cette étrange société. Au départ, il essaie simplement de se servir de Jim Williams et de Savannah pour écrire son livre. Au final, il comprend que cette ville s'est également servie de lui».*

Cette ville si typique du Sud qui s'impose comme la véritable star ■ ■ ■



■ *Kevin Spacey et Clint Eastwood : unis dans le mystère de la Maison Mercer* ■

■ ■ ■ de **Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal**. Ensoleillée, bien entretenue, cette pièce inestimable du patrimoine historique ne possède à première vue pas les caractéristiques d'une ville-mystère. Elle l'est pourtant, au même titre que les pavillons paisibles de **Blue Velvet** chez David Lynch. Y traînent comme de voluptueuses bouffées de mystère, d'indicible et d'impalpable. Ce quelque chose de magique et de mystérieux, Clint Eastwood ne cherche jamais à le rationaliser. Au contraire, il cultive ce sentiment d'invisible qui double un fait divers en surface très quelconque d'une étoffe rare.

«C*e film, c'est la négation du cinéma de genre, le refus des étiquettes»* intervient le scénariste John Lee Hancock, déjà partenaire de Clint Eastwood sur **Un Monde Parfait**. *«Il ne s'agit pas d'une comédie, même si vous y trouvez une drag queen et un bulldog. Il ne s'agit pas d'un film fantastique, même si une prêtresse vaudou y célèbre des cérémonies dans des cimetières. Ce n'est pas plus un drame, même s'il intègre ce type qui abat son amant et le procès qui s'ensuit. Enfermer Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal serait réducteur. Adapter le livre dans une direction précise également».* Alors, **Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal**, c'est quoi au juste ? Un film qui, dans l'écume du roman originel, fouine là où on ne met habituellement pas le nez.

Publié en 1994, le livre de John Berendt fascine d'abord la productrice Anita Zuckerman qui en acquiert les droits. *«Je n'avais pas la moindre idée de la manière dont il fallait s'y prendre pour l'adapter à l'écran, mais il était si brillant, si envoûtant que j'ai décidé de tenter l'aventure. J'ai convaincu mon frère Arnold Stiefel de me suivre».* Manager de chanteurs comme Rod Stewart et Toni Braxton, producteur de **Graffiti Bridge** pour Prince (*«le plus mauvais de tous les films»* dixit l'intéressé), Arnold Stiefel se jette à son tour à l'eau. Première étape de son travail : débusquer l'oiseau rare. Trouver le scénariste capable d'adapter un livre touffu, dense et complexe. Pourquoi pas son auteur, John Berendt ? *«J'ai refusé car, au cinéma, je ne pouvais conserver qu'une infime fraction du bouquin. Cela m'aurait torturé de couper des passages entiers, d'opérer des changements et de soustraire des personnages. Non vraiment, écrire ce scénario m'aurait été très désagréable. Porté tel quel à l'écran, «Minuit...» aurait abouti à un film de 25 heures».* Autant ne pas s'y coller effectivement. Anita Zuckerman et Arnold Stiefel demandent ensuite à John Lee Hancock de s'atteler à ce boulot de titan. Impressionné par le livre, il s'y refuse d'abord, puis accepte. Tenté par ce qui relève du défi.



■ Billy Hanson (Jude Law) : un amant trop impulsif pour le nouveau riche Jim Williams ■

John Lee Hancock sait précisément pour qui il le rédige ce manuscrit. Pour Clint Eastwood avec qui il vient de travailler sur **Un Monde Parfait**. *«Clint m'a rappelé deux jours après que je lui ai passé le scénario. Il m'a posé cette question : «Qu'est-ce qu'on peut bien en tirer ?». Ce qui, dans son vocabulaire, signifiait qu'il était intéressé».* Justement intéressé par l'aspect très discrètement surnaturel de ce récit qui, platement adapté, n'aurait donné qu'un vulgaire film de procès à la John Grisham. *«John Lee Hancock a fait un travail de virtuose»* plaide Kevin Spacey, interprète de l'élégant Jim Williams. *«Il a pris un livre qui contenait une multitude de personnages et a réussi à le condenser tout en rehaussant son mystère et ses ambiguïtés. Le spectateur se voit ainsi proposer trois versions distinctes du crime, et peut, comme John Kelso, se demander à la fin : Que s'est-il réellement passé ?».* **Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal** ne donne pas la clef de l'énigme. Il se contente de murmurer «la vérité est ailleurs», d'entretenir le mensonge ou de suggérer que la solution se trouve dans le vaudou... Ou ailleurs.

*«Je pense que **Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal** se situe dans le droit fil de **Bird** ou **Impitoyable**»* se risque Kevin Spacey, *«dans la mesure où il explore la notion d'ambiguïté et se situe dans un monde en demi-teintes. Où rien n'est ni tout à fait blanc, ni tout à fait noir. C'est également un film qui parle de tolérance. Un étranger se rend dans une ville inconnue. Il y rencontre toutes*

■ Jim Williams derrière les barreaux. Coupable ou innocent ? Le film ne le précise jamais vraiment... ■

sortes de personnages bizarres et déroutants, avec lesquels il pense n'avoir rien en commun. Mais, au fil de l'histoire, il s'attache de plus en plus à eux et découvre qu'il a beaucoup à en apprendre. A la fin, il décide de s'établir dans cette ville pour y commencer une nouvelle vie».

Qui John Kelso rencontre-il à Savannah ? Des gens effectivement très étranges, qui passeraient pour des aliénés dans un autre patelin. Il y a d'abord ce gros type qui, au bout d'une laisse, promène un chien invisible puisque mort depuis de longues années. Il continue néanmoins d'en assurer les balades quotidiennes. Vient ensuite Luther Driggers (Geoffrey Lewis, complice de Clint Eastwood depuis le milieu des seventies), un original qui s'est promis d'empoisonner l'eau de la ville et autour duquel volent de fausses et très bruyantes mouches. Le récit accorde une position privilégiée à Lady Chablis, travesti et ancienne «logeuse» du défunt. Ce personnage pittoresque, prénommé Frank sur son état civil, procure à **Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal** quelques-unes de ses séquences les plus marquantes. Notamment son intrusion dans un Bal des Débutantes que la communauté noire de Savannah organise en réaction à celui des Blancs. Un grand moment de drôlerie, d'insolence qui doit autant au scénario qu'à Lady Chablis, interprète de son propre rôle. «*Il existe de nombreux comédiens qui auraient pris leur pied à se travestir. Ils en auraient cependant fait un peu trop. Le personnage nécessitait du style, de la sophistication. Je voulais quelqu'un de réel*» justifie un Clint Eastwood sûr de son choix. A raison. «*D'abord, j'ai dit à la production que je me foutais bien de savoir qui pouvait bien jouer mon rôle*» soutient Lady Chablis, artiste de music hall. «*Par contre, j'aurais pris comme une insulte qu'on engage des types comme Eddie Murphy ou Wesley Snipes*». Snipes qui, récemment, se prêta d'ailleurs fort mal à l'interprétation d'une drag queen dans **Extravagances**, pâle copie de **Priscilla, Folle du Désert**. «*Lady Chablis, je n'ai pas eu à la diriger. Pour son one man show, je n'ai eu qu'à dire «moteur» et à laisser tourner la caméra*».

«**G***énéralement, lorsque vous incarnez un rôle, vous ne devez vous fier qu'à l'imaginaire du scénario*» poursuit Kevin Spacey. «*Cette fois, j'avais toute la vie d'un homme à ma disposition*». Si le comédien parle ainsi, c'est pour souligner que **Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal** n'est pas seulement un film ou un livre. A l'origine de tout, il existe des faits réels, une énigme criminelle. «*Nous avons tourné sur les lieux mêmes de l'action. J'ai ainsi pu fumer les cigares de Jim Williams, m'asseoir dans son fauteuil favori, siroter sa vodka*». Et rencontrer ceux qui l'ont bien connu, présents parfois dans le film. Comme son avocat Sonny Seiler dans le rôle du Juge White.

«*D'une certaine manière,* ***Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal*** *honore la mémoire de Jim Williams. J'espère que mon interprétation donne de lui une autre perception aux gens qui l'ont connu. J'espère qu'ils abattront leurs oeillères et ne le jugeront plus selon sa sexualité*». Car c'est de préjugés dont parle le film de Clint Eastwood. Un hétérosexuel dans de telles circonstances aurait bénéficié de la sentence de légitime défense. Il n'y aurait peut-être pas eu procès d'ailleurs. Autre libido, autre traitement. Gay, Jim Williams devient non seulement un suspect, mais un citoyen indésirable dans ce Sud très conservateur. Faut-il voir là la clef de l'énigme à la mort de Billy Hanson, son gigolo d'amant ? Oui et non. Seulement un élément de plus à un dossier aussi épais qu'hermétique lorsqu'on l'étudie de plus près. Les sentiments partagés, contradictoires règnent à ce sujet. Scellés par l'interprétation d'un Kevin Spacey formidable, qui souffle le chaud et le froid avec l'ambiguïté qui s'impose. Il assume avec panache toutes les facettes, parfois antagonistes, d'un personnage charismatique et hautain, pragmatique et se prêtant néanmoins à des pratiques vaudou. Le comédien ne cache pas plus sa satisfaction d'être dirigé par l'un des grands du cinéma américain.

«*Clint est un maître zen ! Il parle peu, mais chaque mot compte. Il délègue une bonne part de ses responsabilités, de sorte que chacun de ses collaborateurs apprend à être sur ses gardes, sans craindre pour autant sa critique en cas d'échec. Clint se prépare minutieusement, et possède l'art de vous mettre en confiance. Il est évident qu'il sait exactement où il va*». Pas dans **Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal** en tout cas. Ce qui est très bien ainsi. Ce qui évite au film de fournir des tonnes d'explications pesantes, cartésiennes à l'affaire Williams. Il n'en dicte aucune au film. Comme s'il croyait lui-même à quelque chose au-delà des apparences. Comme s'il avait attentivement prêté l'oreille aux rumeurs qui circulent autour de l'antique Maison Mercer. Le lieu du crime. Des histoires de fantômes. Pendant le tournage, un habitant de Savannah aurait vu le véritable Jim Williams s'adresser à un membre de l'équipe, qui ignorait son identité, et lui annoncer : «les morts reviennent à la vie». Rien de tel pour entretenir un mystère plus épais qu'il n'y paraît.



■ *The Lady Chably : artiste de cabaret et «logeuse» du gigolo Billy Hanson* ■

■ **Marc TOULLEC** ■

Warner Bros présente Kevin Spacey & John Cusack dans une production **Malpaso/ Silver Pictures** ***MINUIT DANS LE JARDIN DU BIEN ET DU MAL (MIDNIGHT IN THE GARDEN OF GOOD AND EVIL*** - USA - 1997) avec Jack Thompson - Jude Law - Alison Eastwood - Kim Hunter - Irma P. Hall - Paul Hipp - The Lady Chablis - Geoffrey Lewis **photographie de** Jack N. Green **musique de** Lennie Niehaus **scénario de** John Lee Hancock d'après le livre de John Berendt **produit par** Anita Zuckerman & Arnold Stiefel **réalisé par** Clint Eastwood

11 mars 1998 **2 h 35**

Quand Tsui Hark ressuscite le Dr. Wong, le plus grand maître du kung-fu de tous les temps !

à propos de la Wong Fei Hung saga

LES TRIBULATIONS D'UN CHINOIS EN CHINE

En six films, Tsui Hark a signé avec la saga des IL ETAIT UNE FOIS EN CHINE la plus formidable épopée kung fu de l'histoire du cinéma. Alors que les deux premiers opus de la série sortent actuellement chez HK Vidéo, il est grand temps de découvrir ces aventures d'un docteur-artiste martial mythique, luttant au tournant du XIXème siècle contre des sociétés secrètes étranges et des bandits occidentaux. Si vous aimez le cinéma de Hong Kong ou si vous ne l'aimez pas, si vous adorez les films d'action ou si vous n'en avez rien à faire : même combat. Jetez-vous sur ces films grandioses. Ce sont les plus beaux que vous verrez cette année. Et celle d'après. Et pour vous en convaincre, voici l'histoire en six parties du chef-d'œuvre ultime de Tsui...

A la fin des années 80, Tsui Hark est le roi de Hong Kong. Considéré à ses débuts comme un jeune cinglé brillant mais torturé, il a su mieux que tous ses compagnons de la Nouvelle Vague comment jouer avec le système de la production locale. Sans jamais se renier, il s'est progressivement intégré au «mainstream» en devenant producteur et a ainsi bâti un cinéma commercial aussi efficace qu'incroyablement inspiré, reposant sur une écurie d'auteurs réunis autour de lui, qui ont tous connu d'immenses succès. C'est l'époque où les occidentaux découvrent médusés les **Histoires de Fantômes Chinois** de Ching Siu Tung et les polars de John Woo : de Los Angeles à Paris, les cinéphiles commencent alors à réaliser que c'est bien à Hong Kong, et plus précisément à la *Film Workshop* de Tsui Hark, que «ça» se passe.

Si Tsui règne alors en maître incontesté sur le cinéma local, il lui reste cependant à connaître en tant que réalisateur un succès au box-office équivalent à celui de ses glorieux poulains, à construire ce film qui marquerait à tout jamais l'histoire de Hong Kong. Cette œuvre «définitive», il y pense en fait depuis le milieu des années 80. Ce sera une nouvelle version des aventures de la plus grande icône kung-fu du cinéma cantonnais.

L'idée s'est en fait imposée presque toute seule, comme une évidence. Connaissant mieux que personne l'histoire de la production hong kongaise, Tsui a depuis ses débuts axé sa carrière sur une réinterprétation des grands thèmes de la culture populaire de la colonie, de **Zu - Les Guerriers de la Montagne Magique** aux **Histoires de Fantômes Chinois**, remakes modernistes de classiques locaux. Si il est encore loin d'avoir épuisé toute la mythologie cantonnaise, Tsui sait qu'il est temps pour lui de se coltiner au plus célèbre héros engendré par le cinéma de Hong Kong : le docteur Wong Fei Hung. Personnage réel, ayant vécu dans la région de Canton à la fin du XIXème siècle, Wong était un médecin-maître du kung-fu, dont les innombrables prouesses martiales influencèrent tout un pan de la littérature populaire du Sud de l'Empire du Milieu. Symbole absolu du héros chinois, défenseur infatigable des valeurs traditionnelles, Wong était (selon la légende) un homme d'une rigueur morale sans faille, un bienfaiteur tranquille, qui soignait les pauvres et protégeait les faibles, sans jamais chercher un quelconque profit. Dès 1949, il avait inspiré à Hong Kong une série de films immensément populaires, interprétés par l'acteur Kwan Tak Hing. Ces séries B tournées avec des moyens réduits et aujourd'hui singulièrement désuètes, présentaient cependant pour la première fois dans l'histoire le kung-fu d'une manière réaliste, les acteurs principaux étant tous de véritables experts en arts martiaux. Cette révolution permit à Kwan Tak Hing de véritablement devenir Wong Fei Hung pour le public de Hong Kong : entre 1949 et le début des années 70, le personnage fit ainsi l'objet de près de cent films qui posèrent les bases de tout le cinéma kung-fu moderne !



■ *Kung-fu volant : Wong Feri Hung (Jet Lee) affronte un fanatique de la secte du Lotus Blanc* ■

Comme tous les Hong Kongais, Tsui Hark n'a jamais caché son amour pour ce serial démesuré qui a bercé son enfance. Alors qu'au début des années 80 le bon docteur Wong est un peu tombé dans l'oubli, il pense même une première fois à orchestrer sa version des aventures du héros, avec le prodigieux Ti Lung (**La Rage du Tigre**, **Le Syndicat du Crime**) dans le rôle titre. Mais faute de moyens et d'un script satisfaisant, il abandonne l'idée. En revenant par la suite sur ce premier scénario, Tsui songe alors à rajeunir le personnage, à montrer les premiers pas d'un maître que tous les films des années 50 présentaient comme un homme mûr et sûr de son fait. Il lui reste à trouver l'interprète idéal, un jeune comédien, qui doit impérativement être un artiste martial hors-pair. Ce sera Jet Lee. Prodige du wu-shu, champion incontesté en Chine Populaire, Lee a connu un triomphe dans toute l'Asie grâce à la trilogie des **Temple de Shaolin**, tournée en Chine, et cherche justement à cette époque à s'imposer à Hong Kong. Tsui le prend alors immédiatement sous sa coupe et construit un film autour de la jeune star, qui sera une très étrange variation contemporaine des aventures du Dr. Wong : **The Master**. Tourné entre 1989 et 90, le film est attendu comme un événement. Malheureusement, c'est un désastre ! Blessé lors du tournage, Lee est presque inexistant malgré quelques combats joliment ficelés et le script, bancal à souhait, flirte dangereusement avec le Bis. Tsui enterre aussitôt le film (qui sortira discrètement deux ans plus tard), mais s'avoue

■ *Le Dr. Wong, pris dans une embuscade lors d'un spectacle d'opéra traditionnel...* ■

séduit par le potentiel évident de Lee. L'échec du film ne change donc rien à son opinion : il sait qu'il tient enfin «son» Wong Fei Hung... Sans relâche, il cherche à convaincre les producteurs de le suivre dans la mise en place de son projet : une fresque historique tournée avec des moyens très importants, qui permettraient une reconstitution minutieuse du Sud de la Chine au tournant du XIXème siècle, et dans laquelle évolueraient le jeune docteur Wong et ses disciples. Après d'âpres discussions, Tsui obtient finalement l'accord de ses financiers et débute le tournage sous la pression, à l'automne 1990. Quelques mois plus tard, le quinze août 1991, **Il Etait une Fois en Chine** sort sur les écrans. C'est un triomphe !

Disons-le franchement : si vous ne devez voir qu'un seul film de Hong Kong, c'est sans aucun doute celui-ci qu'il faut découvrir. Extrêmement ambitieux, **Il Etait une Fois en Chine** se veut tout à la fois un grand film historique, une réinterprétation d'un personnage mythique, une fresque politique et peut-être avant tout un film qui révolutionne de fond en comble la représentation du kung-fu à l'écran. Jouant parallèlement sur tous les tableaux, Tsui bâtit donc ce monument en remodelant totalement le personnage de Wong Fei Hung. Pour se faire, il conserve les lignes de force scénaristiques qui ont permis l'installation du mythe. Médecin traditionnel, le héros dirige donc une clinique, épaulé par des disciples dévoués à sa cause. Il est aussi (évidemment) le meilleur combattant de son temps, et devra affronter des guerriers félons et de veules occidentaux. Sur ce canevas classique, Tsui injecte ensuite des éléments issus d'autres figures légendaires de la culture populaire, s'inspirant en particulier de Robin des Bois, avec lequel Wong Fei Hung présente d'ailleurs de nombreuses similitudes. Comme le justicier de la forêt de Sherwood, Wong est entouré d'un groupe de compagnons fidèles, dont le boucher Lin Shi Rong, un cogneur dodu qui fait ici directement écho au personnage de Petit Jean. Mais surtout (et c'est là une innovation majeure par rapport aux films classiques), Wong Fei Hung est un jeune homme poussé un peu contre son gré vers l'héroïsme et la révolte, qui ne connaît encore rien des choses de la vie et voit débouler dans sa vie une belle Marianne, ici le personnage d'une parente éloignée qui tombe folle amoureuse de lui. Tante Yee

Idée incroyable : en faisant du plus célèbre combattant de l'histoire du cinéma de Hong Kong un gamin timide et engoncé dans un système de valeur en perdition, Tsui met donc paradoxalement en place un véritable anti-héros. Dépassé par les événements, Wong Fei Hung incarne l'impasse de la pensée confucéenne, un personnage figé qui voit la Chine s'effondrer autour de lui. Le film s'articule d'ailleurs autour de la mainmise des occidentaux sur l'Empire du Milieu. Au tournant du siècle, Wong devient le symbole d'un ■■■



■ *Tante Yee (Rosamund Kwan) et Wong Fei Hung : l'amour dans la tourmente de l'Histoire* ■

IL ÉTAIT UNE FOIS EN CHINE

■ ■ ■ héroïsme suranné, qui doit s'intégrer dans un autre monde en mutation, un univers auquel il ne comprend rien. La belle Tante Yee, éduquée en occident, met d'ailleurs en lumière la sclérose mentale d'un homme pourtant encore jeune, qui ne sait jamais vraiment comment réagir aux événements. Comme dans **Il Etait une Fois la Révolution** (l'influence de Sergio Leone dans le choix du titre n'est bien sûr pas un hasard), Tsui décrit une Chine crépusculaire où l'idéalisme héroïque ne veut plus vraiment dire grand-chose. Cette vision plus humaine, presque fragile de Wong Fei Hung, renforce très logiquement les prouesses martiales du héros. Véritablement stupéfiants, les combats de Wong deviennent bien plus que de simples joutes martiales : des tentatives désespérées du personnage de se raccrocher à la dernière chose qui lui reste, son kung-fu, si extraordinaire qu'il pourrait presque renverser le courant de l'histoire. Basant le film sur ce principe étonnant, Tsui dynamite ainsi totalement toutes les conceptions du combat filmé, notamment lors d'une des séquences les plus hallucinantes jamais vues sur un écran, un affrontement opposant Wong à un maître de la «Veste de fer», un combat en équilibre instable (comme par hasard), qui se déroule dans une grange au sein d'un labyrinthe vertical d'échelles de bambou. Jet Lee, solaire, devient alors le plus touchant héros de la décennie, et fait entrer définitivement le Wong Fei Hung de Tsui Hark dans la légende. En intégrant le personnage dans le tourbillon de l'Histoire, sans jamais en évacuer ses limites, Tsui a réussi son pari : **Il Etait une Fois en Chine** est un film majeur, immense, qui réinstalle au sommet un mythe oublié. Vous n'en reviendrez jamais !

Le succès énorme de ce projet risqué pousse Tsui à envisager très logiquement dans la foulée une suite à son chef-d'œuvre. En fait, il pense dès les premiers résultats du box-office à construire une véritable saga autour du personnage, une série de neuf films qui résumeraient l'histoire de sa vie et l'ancreraient plus profondément dans son époque, une idée comme on l'a vu déjà plus qu'esquissée avec le premier chapitre. Finalement, alors qu'il hésite sur la voie à choisir, il entreprend son deuxième opus des aventures de Wong Fei Hung dans l'urgence, devant livrer le film terminé pour les fêtes du nouvel an chinois 1992. Tourné à un rythme frénétique, **Il Etait une Fois en Chine II : La Secte du Lotus Blanc** reste le plus gros succès de toute la série à Hong Kong. Moins ambitieux en apparence que le premier chapitre et ouvertement tourné vers l'aventure, le film est sans doute le plus spectaculaire de toute l'œuvre de Tsui. On y retrouve au passage le grand David Chiang (**La Rage du Tigre**), légende du cinéma de Hong Kong qui contemple l'avènement de Jet Lee superstar. Wong a ici une fois encore fort à faire, puisqu'il affronte une secte de fanatiques anti-occidentaux, ce qui donne lieu à des combats proprement ahurissants, notamment celui opposant le bon docteur au grand maître de l'étrange société secrète, dont les pieds ne doivent jamais toucher le sol. Une séquence qui reste probablement le sommet de la saga ! **La Secte du Lotus Blanc** est en fait un film plus libre que le premier chapitre, et donc peut-être plus réussi encore. Du bon docteur à ses disciples, tous les personnages sont désormais bien installés et Tsui peut construire son film en s'affranchissant du poids d'un mythe qu'il a entièrement refaçonné. Du coup, **La Secte du Lotus Blanc** intègre plus harmonieusement sans doute que son prédécesseur des éléments historiques audacieux, qui lui donnent une force incroyable. Dans l'aventure, Wong rencontre ainsi le docteur Sun Yat Sen, le plus célèbre révolutionnaire chinois du siècle. Ce croisement entre un mythe majeur de l'histoire de la Chine et un héros façonné par la fiction donne lieu à des scènes bouleversantes, les plus belles du film. Tsui Hark fait de Wong le témoin actif d'une époque troublée, où les «vrais» révolutionnaires remodèlent le pays, tandis que le bon docteur participe indirectement à ces bouleversements, mais par le biais de la fiction, reconsidérant son statut de héros traditionnel en affrontant une secte d'extrémistes qui défendent finalement des valeurs qui sont les siennes !
Cette volonté de plonger toujours plus loin Wong Fei Hung dans le maelström de l'Histoire connaît son point culminant avec l'épisode suivant de la série, **Il Etait une Fois en Chine III**. Tourné à Pékin, le film raconte la participation de Wong à une compétition de Danse du Lion organisée par l'impératrice douairière, qui réunit des combattants de toutes les nations. Esthétiquement renversant, le film montre les limites d'un personnage qui, confronté au pouvoir ultime, n'acceptera jamais de devenir un pion. Au passage, Tsui pousse un peu plus loin la romance amorcée avec la belle Tante Yee et construit un final dantesque où des meutes de combattants s'affrontent dans la Cité Interdite. A l'évidence, ce troisième chapitre, toujours aussi spectaculaire, amorce une progression vers la maturité du personnage, alors à la croisée des chemins. Va-t-il devenir le grand héros chinois assumer son rôle de révolutionnaire, vers lequel les événements le poussent ? C'est sur ce «cliffhanger» angoissant que s'achève le film, appelant nécessairement un nouveau chapitre.



■ *Le leader fou équilibriste de la secte du Lotus Blanc* ■



■ *Classicisme revisité : la rigueur du kung-fu contre les armes truquées des malfrats...* ■

IL ÉTAIT UNE FOIS EN CHINE II

C'est à ce stade que la série rencontre un problème de taille. Après de nombreux problèmes de communication avec Tsui lors du tournage à Pékin, Jet Lee, devenu l'une des plus grandes stars de toute l'Asie, décide en effet d'abandonner après ce troisième opus le rôle de Wong Fei Hung. C'est un coup terrible. Après avoir songé à clore la saga, Tsui décide finalement de chercher un nouvel acteur. Une gageure, qu'il compare souvent au remplacement difficile de Sean Connery quand celui-ci quitta la série des **Bond**. C'est à un autre artiste pékinois que va échoir le rôle, Chiu Man Chuk, un comédien qui quelques années plus tard sera aussi le héros de **The Blade**.
Afin d'intégrer ce nouvel interprète, Tsui doit retravailler le script. Plus question de faire du héros un homme marchant vers la maturité



■ *Wong Fei Hung : «l'Heroïc Attitude» du dernier chevalier chinois...* ■

Chiu Man Chuk est un très jeune acteur, tout juste sorti de l'adolescence (il a à peine dix-neuf ans). Le quatrième chapitre de la série, **La Danse du Dragon**, sort en 1994. Tsui produit et en confie la réalisation à l'un de ses directeurs de combats favoris, Yuen Bun. Film de transition, cet épisode du «passage de flambeau» cherche à évacuer les questions majeures posées par le chapitre précédent, pour s'orienter vers une aventure beaucoup plus serialesque, dans laquelle peut s'exprimer toute l'énergie de Chiu Man Chuk. Sans avoir (à l'époque) le charisme de Jet Lee, il s'avère un combattant presque supérieur ! Délirant, parfois assez incohérent mais incroyablement jouissif, le film est au final une aventure cinglée dans laquelle on peut voir entre autres Wong combattre un groupe de jeunes donzelles fanatiques, bien décidées à bouter l'étranger hors de Chine. Constatation inévitable : la délicate saga historique, portée par des métaphores politiques osées, a désormais disparu pour faire place à un comic-book sous acide, virevoltant et hystérique. La série est entrée dans une nouvelle ère.

Cette orientation sera d'ailleurs confirmée par le film suivant, **Dr Wong et Les Pirates**. Peu satisfait des résultats au box-office du quatrième opus, Tsui Hark reprend les rênes, et livre une aventure absolument barrée, qui voit Wong et ses disciples déjouer les plans d'un groupe de pirates rançonnant les marins des mers de Chine. Fanatique depuis son enfance des grands films de corsaires, Tsui se fait visiblement plaisir avec ce divertissement réellement ébouriffant mais non-sensique, dans lequel on sent déjà poindre le début d'une lassitude, et la tentation d'une auto-parodie. Le message mis en place avec les premiers chapitres semble totalement oublié. À l'évidence, il est peut-être temps pour Tsui d'aborder d'autres thèmes et de laisser de côté Wong Fei Hung...

Si le fléchissement de la série est indéniable avec ce cinquième épisode, il n'en demeure pas moins que la saga Wong Fei Hung est devenu en cinq ans l'un des trademarks de la *Film Workshop* de Tsui Hark, une franchise à laquelle il est très difficile d'échapper. S'orientant vers d'autres films et d'autres héros (**The Blade** !), Tsui met néanmoins son nom sur une anecdotique série télévisée présentant de nouvelles aventures du docteur, avec Chiu Man Chuk dans le rôle principal, qui capitalise sur l'univers de la saga cinématographique...

Pour beaucoup, Tsui Hark ne reviendra donc jamais vers le personnage. L'histoire, cependant, en décide autrement. En 1996, Jet Lee et Tsui, qui ont connu chacun de leurs côtés des revers financiers importants, enterrent la hache de guerre et envisagent de retravailler ensemble, afin de retrouver la magie des grandes heures de leur collaboration et de se refaire une santé au box-office. Après que Lee ait joué les Frelon Vert cantonnais dans **Black Mask**, il réendosse donc la défroque du docteur dans **Dr Wong en Amérique**, un film étrange produit par Tsui et réalisé par Sammo Hung. Le résultat est un peu un résumé de toute la série. Cette fois, Wong part pour les USA pour y retrouver l'un de ses disciples. Devenu amnésique, il s'intègre à une tribu indienne et combat un terrifiant pistolero mexicain. Evoluant désormais dans un univers exclusivement fictionnel (celui du western spaghetti en l'occurrence, même si le film a véritablement été tourné aux Etats-Unis), le personnage perd définitivement ici toute la dimension historique bâtie patiemment lors des trois premiers chapitres. Il est devenu un pur héros de série B, un artiste martial neutre dans son écriture, défini uniquement par les seconds rôles qui l'entourent. Impressionnant lors de quelques séquences de combat mais très vain, **Dr. Wong en Amérique** marque finalement la fin d'un cycle. Wong Fei Hung, humanisé puis réinstallé dans le B, est revenu aux sources. Il ressemble à sa première incarnation, celle de Kwan Tak Hing. La boucle est bouclée. Tsui peut désormais marcher vers d'autres routes. Il nous laisse six films incroyables qui redéfinissent toute l'aventure au cinéma. Six films qu'il voir, revoir, et aimer pour l'éternité !

Julien CARBON

Il Etait une Fois en Chine et **Il Etait une Fois en Chine II : La Secte du Lotus Blanc** sortent mi-mars en VF chez *PFC Vidéo*, et plus tard en VO chez *HK Vidéo*.
La Danse du Dragon et **Dr. Wong et les Pirates** sont disponibles chez *HK Vidéo*.
Il Etait une Fois en Chine III et **Dr. Wong en Amérique** sortiront dans le courant de l'année.

Il Etait une Fois en Chine (Once Upon a Time in China)*. Hong Kong. 1991. Réal.: Tsui Hark. Avec Jet Lee, Rosamund Kwan, Kent Cheng, Jackie Cheung...* ***Il Etait une Fois en Chine II : La Secte du Lotus Blanc (Once Upon a Time in China II)****. Hong Kong. 1992. Réal.: Tsui Hark. Avec Jet Lee, Rosamund Kwan, Max Mok...* ***Il Etait une Fois en Chine III (Once Upon a Time in China III)****. Hong Kong. 1993. Réal.: Tsui Hark. Avec Jet Lee, Rosamund Kwan, Max Mok, Hung Yan Yan...* ***La Danse du Dragon (Once Upon a Time in China IV)****. Hong Kong. 1994 Réal.: Yuen Bun. Avec Chiu Man Chuk, Jean Wang, Max Mok, Hung Yan Yan...* ***Dr. Wong et les Pirates (Once Upon a Time in China V)****. Hong Kong. 1994. Réal.: Tsui Hark. Avec Chiu Man Chuk, Max Mok, Hung Yan Yan, Kent Cheng...* ***Dr. Wong en Amérique (Once Upon a Time in China and America)****. Hong Kong. 1997. Réal.: Sammo Hung. Avec Jet Lee, Rosamund Kwan, Hung Yan Yan...*



■ Djimon Hounson ■

amistad

Des sujets comme celui abordé par **Amistad** ne se ratent pas. C'est le genre d'histoire qu'un cinéaste mûrit des années durant, qu'il porte en lui. Alors, forcément, lorsqu'arrive le jour du premier «moteur» sur le plateau, quelque chose de magique se produit. Etait-ce le cas sur **Amistad** ? Possible que le grand frisson ait parcouru l'échine de l'équipe. Probable que les comédiens aient cru avoir décroché pour quelques-uns le rôle de leur vie. Probable que Steven Spielberg se soit senti investi d'une mission de mémoire. Il rate pourtant **Amistad**. Il le rate parce qu'il se contente de filmer platement cette page d'histoire. Sans cœur, sans tripes. Avec presque rien, si ce n'est le métier éprouvé d'un réalisateur qui connaît la musique, qui sait à peu près où placer sa caméra. **Amistad** n'est pas une honte. Seulement un petit film qui aurait pu être un grand film. Un chef-d'œuvre même.

Amistad raconte comment, une nuit de l'été 1839, les esclaves d'un navire espagnol se mutinent sous l'impulsion de Cinque, le plus déterminé d'entre eux. Comment, deux mois plus tard, leur navire est arraisonné par les autorités américaines. Dès lors, les cinquante Africains arrachés à leur terre constituent un enjeu considérable. Les relations entre les jeunes Etats-Unis d'Amérique et l'Espagne d'abord. Enjeu à l'intérieur des frontières américaines ensuite. Si jamais le tribunal innocente les mutins, la sentence pourrait faire jurisprudence et le système économique de l'esclavage serait alors remis en question. Les états du Sud, farouchement conservateurs, font pression sur le Président qui, par peur d'une guerre civile, manœuvre dans les coulisses. Du côté des Africains, les abolitionnistes Theodore Joadson et Lewis Tappan, et l'avocat Roger Baldwin n'ont plus qu'une carte à jouer pour éviter que la Cour Suprême ne tranche en faveur des partisans de l'esclavage. Ils demandent à l'ancien locataire de la Maison Blanche, John Quincy Adams, de plaider leur cause...

Que manque-t-il si cruellement à **Amistad** pour atteindre le niveau escompté par Steven Spielberg ? Un supplément d'âme en somme. Evidemment, il n'y a pas lieu de chipoter sur l'authenticité de la reconstitution historique. Il y a même matière à reconnaître l'honnêteté du cinéaste à mettre dans la bouche des Africains leurs mots. La langue de l'ethnie Mende. De même, il décrit l'esclavage dans ce qu'il a de plus horrible. Notamment via cette séquence où l'équipage de l'Amistad noie quelques échantillons de «marchandise» pour économiser des vivres... Le film compte tout de même quelques moments forts. Trop peu cependant sur deux heures trente-cinq de projection. Une durée excessive qui accuse la petite forme d'un Steven Spielberg très discret derrière sa caméra. Académique, comme s'il filmait sagement un sujet pour *Les Dossiers de l'Ecran*, un prétexte à un débat télévisé. Dans la forme, **Amistad** ressemble d'ailleurs à un téléfilm de prestige. Est-ce un hasard s'il s'agit d'une coproduction *HBO*, l'une des principales chaînes câblées américaines ? Malheureusement pas.

■ **Marc TOULLEC** ■

UIP présente Morgan Freeman, Anthony Hopkins & Matthew McConaughey dans une production **DreamWorks/HBO Pictures** *AMISTAD* (USA - 1997) avec Djimon Hounson - Nigel Hawthorne - Tomas Milian - David Paymer - Pete Postlethwaite - Stellan Skarsgard - Arliss Howard - Xander Berkeley - Anna Paquin **photographie de** Janusz Kaminski **musique de** John Williams **scénario de** David Franzoni **produit par** Steven Spielberg - Debbie Allen - Colin Wilson **réalisé par** Steven Spielberg

25 février 1998 **2 h 35**

irish crime

Après un séjour en prison pour un vol qu'il n'a pas commis, Git (Peter Mc Donald) est libéré et apprend que sa fiancée vit désormais avec Anto (David Wilmot), son meilleur ami. Lorsque ce dernier a quelques démêlés avec le chef de la pègre locale, Git, pas rancunier, se porte à son secours et démolit le portrait de deux des sbires du «parrain». Grave erreur car il est maintenant contraint de lui rendre un petit service : aller à Cork pour y chercher un certain Frank qui aurait soi-disant une dette envers lui. Pour l'accompagner, on lui assigne un partenaire étonnant : Bunny Kelly (Brendan Gleeson), un rustre qui s'avère en fait être un gros nounours...

Une production irlandaise, c'est une denrée rare. Il doit y en avoir un tous les trois ans, le temps de réunir le budget nécessaire. Car on ne peut pas dire qu'**Irish Crime** porte le cachet d'une production Jerry Bruckeimer, ni qu'il adopte le style visuel de **Miller's Crossing**, dont le film de Paddy Breathnach se rapproche pourtant le plus. Sa mise en scène, le réalisateur l'emprunte plus volontiers à la série *Derrick*. C'est aussi fade, lait, triste, lent et déprimant que les aventures du flic allemand, malgré les somptueux paysages irlandais et un humour très british en arrière plan. Car **Irish Crime** est une comédie, genre «Abbot et Costello au pays des truands buveurs de Guiness». Le problème, c'est que **Irish Crime** n'est jamais drôle, ne parvient même pas à provoquer un sourire. Son humour, il le véhicule au travers de la vulgarité qui se résume à une surenchère gratuite de «Fuck !» et autres «For fuck's sake !» (qu'il faut prononcer «phoque» si vous voulez vous la jouer irlandais). Imbuvable. Les deux nigauds (Git et Bunny), accablés par une avalanche d'événements malchanceux, n'on rien de déplaisant, mais ne sont jamais mis en valeur par une histoire qui ne cesse de tourner en rond (Où qu'il est, Frank ?, Qui a fait quoi à qui ?, etc). Coincés dans des voitures toutes plus miteuses les unes que les autres volées en cours de route, ils bavardent, balancent des fausses blagues et se font baratiner entre deux coups de poing et trois coups de feu. A *Derrick*, Paddy Breathnach emprunte également un rythme soporifique. Mais faut-il le blâmer ? Car force est de constater que les ressources naturelles de l'Irlande se prêtent difficilement au cinéma. Et dire que certains réalisateurs français hésitent encore à réaliser des polars qui se déroulent dans la capitale. Allez-y les gars, elles sont cool nos *Golf GTI* !

■ **Damien GRANGER** ■

MK2 Diffusion présente Brendan Gleeson & Peter Mc Donald dans une production **Treasure Films** *IRISH CRIME* (*I WENT DOWN* - Irlande - 1997) avec Peter Caffrey - Tony Doyle - David Wilmot - Antoine Byrne - Carly Baker - Carmel Callan **photographie de** Cian de Buitléar **musique de** Dario Marianelli **scénario de** Conor McPherson **produit par** Robert Walpole - Mark Shivas - David Collins - Rod Stoneman **réalisé par** Paddy Breathnach

25 mars 1998 **1 h 45**



■ Peter McDonald ■



■ *John Travolta* ■

mad city

Intéressant au prime abord, **Mad City** rate complètement son objectif. Costa-Gavras filme une critique de la société, de ses malaises, de la croissance du chômage, au travers de l'importance et de l'influence des médias. Parfait pour un mercredi soir sur *M6*. Pas de bol, les prétentions des producteurs sont bien plus ambitieuses. Ou plutôt, leurs ambitions sont bien plus prétentieuses. Alors on prend deux stars (Dustin Hoffman et John Travolta) afin de maquiller un produit télé en long métrage pour le cinéma. Ecrit par un ancien journaliste suite au fameux siège de la secte des Davidiens à Waco, **Mad City** montre deux hommes (l'un est cultivé, l'autre trop bête pour être crédible), tous deux rejetés par le système et unis par un drame. Le premier, c'est Max Brackett (Dustin Hoffman), un reporter promis à un bel avenir s'il n'avait pas démonté en direct le présentateur vedette Kevin Hollander (Alan Alda). Du coup, il se retrouve à la rubrique «faits divers» d'une petite station locale. L'autre, c'est Sam Baily, un vigile du musée d'histoire naturelle d'une bourgade californienne licencié pour raisons économiques. Au bout du rouleau, il n'a qu'une obsession : persuader la conservatrice, Mrs Banks, de lui rendre son emploi, quitte à ce que son salaire soit diminué (il est vraiment trop con). A l'issue d'un reportage au musée, Max surprend la conversation. Dépressif, l'ancien vigile est armé d'un fusil à pompe et fait feu accidentellement, blessant au ventre son ancien collègue. Affolé par son acte, il aggrave son cas en séquestrant la conservatrice et un groupe d'écoliers. De l'intérieur du musée, Max, qui croit détenir le scoop qui va lui permettre de revenir sur le devant de la scène, alerte sa jeune assistante Laurie (Mia Kirshner) qui l'attendait à l'extérieur. Quelques minutes plus tard, ils sont en liaison avec les studios et ce qui n'était alors qu'un simple fait divers se transforme en véritable événement. Pourtant louable dans son propos, **Mad City** devient rapidement exaspérant, irritant même. On a bien du mal à croire au personnage de Max Brackett, seul journaliste humain et intègre, qui essaie de lier son intérêt personnel au salut de Sam Baily, dans un monde de charognards qui n'ont pour seul but que de détourner l'événement à leur profit. Mais le plus dommageable reste la mise en scène de Costa-Gavras, qui joue artificiellement avec les émotions plutôt que de laisser son histoire bouleverser naturellement les spectateurs. Et à force de vouloir trop en montrer, trop en dire, il noie le poisson, oublie son message en cours de route. Comme s'il lui manquait du temps (1 h 53, pourtant !), de nombreuses questions resteront sans réponse, des personnages sont tout simplement effacés de l'histoire sans motif. Expédié dans sa dernière bobine, **Mad City** se résume à la dernière phrase de Max Brackett qui, sorti sain et sauf de la prise d'otages et assailli par les journalistes-vautours en quête d'une information juteuse, leur répond à propos de Sam Baily : «Mais vous ne voyez pas qu'on l'a tué !». Ça y est les gars : on a un héros désabusé et un martyr, c'est dans la boite !

■ **Damien GRANGER** ■

Warner Bros présente Dustin Hoffman & John Travolta dans une production **Arnold Kopelson/ Punch Productions** *MAD CITY* (USA - 1997) avec Mia Kirshner - Alan Alda - Robert Prosky - Blythe Danner - Ted Levine **photographie de** Patrick Blossier **musique de** Thomas Newman **scénario de** Tom Matthews d'après un sujet original de Tom Matthews & Eric Williams **produit par** Arnold Kopelson & Anne Kopelson **réalisé par** Costa-Gavras

4 février 1998 **1 h 53**

à armes égales

En 1986, Tony Scott pondait **Top Gun**, un hymne musclé à l'armée US à grand renfort de filtres énervants et de patriotisme insupportable. Douze ans plus tard, le frangin Ridley nous propose **Top Gunette.** Ainsi pourrait en effet s'intituler **A Armes Egales**, tant les films se valent dans leur construction. **Top Gun** racontait l'histoire d'un jeune officier qui se retrouvait à s'entraîner avec la crème des pilotes de l'US Air Force avant de faire ses preuves au combat. **A Armes Egales** raconte l'histoire d'un jeune officier qui s'entraîne dans les conditions les plus difficiles pour faire partie des Navy Seals (les commandos de marine version américaine) avant de faire ses preuves au combat. La seule différence réside dans le fait que le jeune officier est devenu une jeune «officière».

Demi Moore, à la poursuite d'un vrai succès qui lui échappe depuis **Harcèlement**, n'a pas hésité à se raser la caboche pour devenir le Lieutenant Jordan O'Neil, officier de la Navy propulsé première femme-soldat à tenter sa chance dans les commandos de Marine. Les raisons sont politiques. En effet, un sénateur (enfin une «sénateuse») se fait de la pub sur le dos du sexisme de l'armée. Alors, pour prouver que tous les soldats sont égaux aux yeux de l'Oncle Sam, le Pentagone fait d'O'Neil la première candidate à la section la plus exigeante de la Navy. Or, pour en devenir membre, il faut passer par le plus dur des entraînements imaginables. C'est que dans les commandos, c'est pas des gonzesses... Ils font et refont cent fois le parcours du combattant, ils se tapent des joggings sous la pluie avec sac à dos ultra-lourd en pleine nuit, et sont les rois des pompes dans la gadoue à cinq heures du matin. Bref, c'est la vie de château, pourvu que ça dure ! Avec un tel entraînement, les généraux se disent que la petite O'Neil ne tiendra pas deux jours. Mais c'est pas une tapette, la «Lieutenante» ! Du pur jus de soldat, dur comme fer et qui s'accroche. A tel point qu'elle gagnera le respect de ses compagnons de chambrée et même de son instructeur, qui n'est pas là pour aimer ses hommes mais pour en faire de vrais durs à cuire prêts à tout pour servir la bannière étoilée. Pas un boulot de fiotte, moi j'vous dis. Pourtant, la gonze, elle va s'en sortir, au point de devenir une véritable «Rambette». Ce qui n'est pas vraiment pour plaire aux politiciens et généraux de tous poils...

Ça vous branche les nanas en uniforme ? Personnellement, pas trop. Je ne dois pas être le seul puisque le gros problème que semblent s'être posé les producteurs réside dans cette question : «Comment Demi Moore peut-elle encore être sexy vu ce qu'elle se prend dans la gueule pendant tout le film ?». Elle passe en effet les trois-quarts du temps couverte de bleus et de contusions. Quant au costume, le kaki et les débardeurs sont de rigueur. Pas super-élégant, tout ça. S'il pleut presque toujours dans **A Armes Egales**, c'est donc pour compenser cet anti-glamour : au moins, les t-shirts sont mouillés, ce qui est toujours du meilleur effet sur une femme. Ajoutez deux petites scènes de douche, et le budget érotique du film est bouclé. Produit studio standard, **A Armes Egales** n'est qu'un véhicule pour star craignant le retour d'âge, avec grosse pub pour la Navy au milieu. Pas franchement obligé d'adhérer.

■ **John CHOUMCHOUM** ■

Gaumont Buena Vista International présente Demi Moore dans une production **Hollywood Pictures/Scott Free/Largo Entertainment** *À ARMES ÉGALES* (*G.I. JANE* - USA - 1997) avec Viggo Mortesnsen - Anne Bancroft - Jason Beghe - Daniel Von Bargen - John Michael Higgins **photographie de** Hugh Jonhson **musique de** Trevor Jones **scénario de** David Twohy & Danielle Alexandra d'après un sujet original de Danielle Alexandra **produit par** Ridley Scott - Roger Birnbaun - Demi Moore - Suzanne Todd **réalisé par** Ridley Scott

4 mars 1998 **2 h 05**



■ *Demi Moore dans un remake de* ***Véronique et Davina à l'Armée*** ■

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

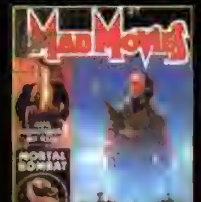


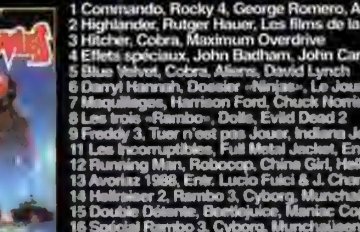
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5è Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98





IMPACT

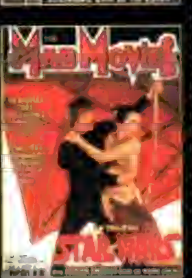




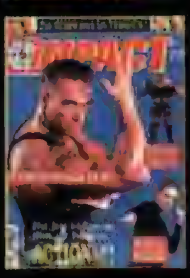
1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evil Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaûsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaûsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50 Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'île aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir À Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal

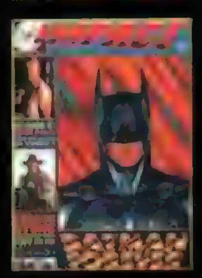


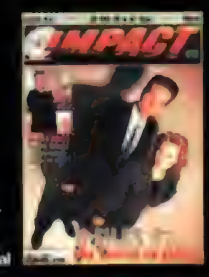












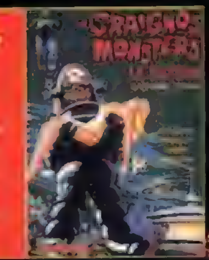


ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

116 pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants Fous, Envahisseurs, Yétis, Géants Humains... Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris)

Également disponible, la réédition du premier tome ZE CRAIGNOS MONSTERS 240 F (port compris)



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ______________ PRÉNOM ______________

ADRESSE ______________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78
79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91
92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103
104 105 106 107 108 109 110 111

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53
54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66
67 68 69 70 71 72

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

vidéo

RAYON INÉDITS

par Marc TOULLEC


▲ *Jason Patric dans Les Chemins de la Liberté* ▲

Des acteurs ? Cameron Diaz - Daryl Hannah - Elizabeth Hurley - Ice Cube - Dennis Hopper - Harvey Keitel - Jack Lemmon - Rob Lowe - Bill Pullman - Jason Patric - George C. Scott - Treat Williams

Des réalisateurs ? Gordon Chan - John Duigan - William Friedkin - Peter Markle - Darrell James Roodt

Leurs films ? tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans IMPACT, ou quand le petit écran complète positivement le grand

territoire interdit

▲ Un polar post-Apartheid sans grand intérêt, sinon pour la composition d'Elizabeth Hurley, très à son avantage dans les jupes ras les fesses de Karen, une strip-teaseuse junkie rêvant de devenir danseuse étoile. Une présence bénéfique à un récit anémique qui prend pour prétexte le retour de Vusi dans l'Afrique du Sud de son enfance. Désormais citoyen américain, il affronte les traditions de sa tribu, pleure la mort de son père, renoue avec les faubourgs de Johannesburg et ses deux frères dont le plus jeune, Steven, doit une coquette somme au Nigérien, un caïd local du crime. Ce frangin, Vusi ne le retrouve qu'au terme d'une heure de film. Une heure pour décrire un retour difficile au pays et dépeindre une Afrique du Sud désormais livrée à une criminalité galopante.
Comme si Darrell James Roodts (**La Section**) regrettait l'ordre policier établi par l'Apartheid... S'ennuyant ferme à filmer un script médiocre, le réalisateur se fend donc d'effets de style d'une inutilité flagrante, d'images noir & blanc qui viennent, pour d'obscures raisons, fragmenter la couleur. Bizarre. Peut-être y-a-t-il métaphore là-dessous ? Quand **Territoire Interdit** démarre enfin, c'est pour donner dans des pérégrinations réchauffées et un règlement de comptes final si froidement montré qu'il en perd toute efficacité. En résumé, c'est raté, en dépit d'images toujours léchées, élégamment cadrées.

TF1 Vidéo & Metropolitan Filmexport présentent *TERRITOIRE INTERDIT* (*DANGEROUS GROUND* - USA/ Afrique du Sud - 1996) avec Ice Cube - Elizabeth Hurley - Ving Rhames **réalisé par** Darrell James Roodt

bloodmoon

▲ Un thriller où se mêlent arts martiaux et Internet. Il y est effectivement question d'un serial-killer émule de Bruce Lee qui surfe sur le Web pour mieux narguer la police. Méthodiquement, cruellement, le tueur exécute les candidats d'un tournoi de castagne, des athlètes de spécialités différentes. Doté de deux doigts d'acier et de croquenots blindés particulièrement dévastateurs, le karatéka dément se heurte à la volonté farouche de deux flics, le farceur Chuck Baker et Ken O'Hara, qui reprend du service spécialement pour l'occasion après avoir subi un grave traumatisme.
Curieux de constater la présence dans ce scénario de morceaux entiers de **L'Arme Fatale**, de **Seven**, du **Silence des Agneaux**, de **The Crow** et de **Copycat**. Mais l'histoire, rocambolesque, sert surtout de prétexte à une accumulation frénétique de scènes d'action. L'intérêt majeur de ce film produit par le très avisé Ng See Yuen (**Karaté Tiger**, ...). Mobilier en miettes, pirouettes délirantes, cascades magistralement chorégraphiées... Rien ne manque, pas même une pointe de sadisme et de gore. Dommage que le reste laisse à désirer, notamment un tueur grimaçant, sosie mal dégrossi de Brandon Lee, et l'inévitable petite famille menacée par le grand méchant loup.

20th Century Fox Home Entertainment présente *BLOODMOON* (Hong-Kong/USA - 1996) avec Chuck Jeffreys - Gary Daniels - Darren Shalavi - Frank Gorshin - Nina Repela - Ken O'Hara **réalisé par** Tony Leung

les chemins de la liberté

▲ Au même titre qu'**Amistad** de Steven Spielberg et que la série ***Racines***, **Les Chemins de la Liberté** se souvient que les Etats-Unis d'Amérique n'ont pas toujours été un modèle de démocratie et un pionnier des droits de l'homme. C'est ainsi que des immigrants européens emploient des esclaves. Couverts par la loi, ils traquent les récalcitrants, les candidats à la liberté. A dix-sept ans, la jolie Annalees est de celles-là. Sa fuite croise le chemin d'August King, un jeune veuf appartenant à une communauté religieuse acceptant mal de voir des êtres humains considérés comme du bétail. Graduellement, August King prend sous son aile protectrice la belle fugitive, lui apprenant les bonnes manières, soignant ses blessures et la cachant dans son chariot. De plus en plus impliqué dans sa sauvegarde, il lui permet d'échapper aux recherches de son maître, le cruel et passionné Olaf Singletary. Mais August King devra payer le prix de sa rébellion contre le système...
Très académiquement mis en images par l'Australien John Duigan (**Sirènes**), **Les Chemins de la Liberté** manque de souffle, de puissance lyrique. Que le réalisateur opte pour une chronique intimiste, l'observation attentive des rapports qui se nouent entre Annalees et August King, c'est une chose. Plutôt positive d'ailleurs. Mais qu'il ne donne pas plus d'ampleur à cette belle odyssée qu'à un épisode de ***Dr. Queen*** en est une autre. Franchement négative pour une histoire qui aurait nécessité un traitement à la hauteur.

TF1 Vidéo présente *LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ* (*THE JOURNEY OF AUGUST KING* - USA - 1995) avec Jason Patric - Thandie Newton - Larry Drake - Sam Waterston **réalisé par** John Duigan


▲ *Ice Cube & Elizabeth Hurley dans **Territoire Interdit*** ▲


▲ ***Bloodmoon*** ▲



▲ *Bill Pullman dans* ***Un Doigt dans l'Engrenage*** ▲

MESSIEURS LES JURÉS

à propos d'un doigt dans l'engrenage & 12 hommes en colère

▲ Le cinéma et la télévision américaine aiment s'enfermer dans les tribunaux. Depuis quelques années, les films à procès prolifèrent, boostés par les succès littéraires de John Grisham et leur adaptation à l'écran. **L'Affaire Pélican**, **L'Idéaliste**, **La Firme**, **Le Client**, **La Jurée**, **Peur Primale**, **L'Associé du Diable**, **Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal**, **Le Droit de Tuer ?**, **Mon Cousin Vinny**... Des procès plus ou moins longs, des procès à toutes les sauces, reposant sur les mêmes procédures, les mêmes monologues de la défense et de l'accusation. Immuable.

▲ Le carcan rigide des procès filmés, **Un Doigt dans l'Engrenage** l'explose. Au banc des accusés : l'Inspecteur Steve Donahue et la petite frappe Eddie Rios. Le second serait coupable du meurtre de son ex-femme, une flic, et de son partenaire. Mobile : une passion excessive. Quand à Steve Donahue, il aurait dans l'arrestation du suspect violé quelques règles d'intervention légale puis, dans son élan, tué deux témoins. Une affaire complexe qui aboutit à un double acquittement. Ce que l'inspecteur prend très mal. Vraiment très mal. Il n'accepte pas que Eddie Rios soit innocenté pour quelques erreurs de sa part. Convaincu de sa culpabilité, Steve Donahue prend en otage le jury, Madame le Juge et l'accusé. Sous la menace, il commandite un second procès, lequel est retransmis dans tout le pays par les caméras de télévision. Donahue plaide autant la responsabilité de Rios que les cruelles frustrations de la vie de flic. Pendant ce temps, d'autres flics cernent le tribunal, hésitant à obéir aux ordres de la hiérarchie...

Franchement ambigu le discours de **Un Doigt dans l'Engrenage**. Il explique que la justice bâillonne la loi, que les policiers sont des anges auxquels juges et avocats mettent systématiquement des bâtons dans les roues. Une démonstration un peu primaire, mais efficacement soutenue par la conviction de Bill Pullman dans le rôle de Steve Donohue. Son personnage, Charles Bronson aurait pu l'interpréter il y a une vingtaine d'années. Dans ce tribunal-là sommeille «Un Justicier dans la Ville».

▲ Nettement plus progressiste, **12 Hommes en Colère** constitue une fidèle adaptation de la pièce de Reginald Rose qui, en 1957, fit déjà l'objet d'un film de Sidney Lumet. Un classique avec, notamment, Henry Fonda. Jack Lemmon prend la relève dans cette version TV mise en scène par un William Friedkin qui s'efface derrière son sujet, veillant cependant à contourner les récifs du théâtre filmé. Il y parvient souvent, discrètement aussi, quoique l'intrigue ne s'évade jamais d'une pièce vétuste où délibère un jury de douze hommes. Onze sont persuadés de la culpabilité d'un jeune latinos accusé de l'assassinat d'un père excessivement brutal. Pas une grande perte pour la société. N'empêche que l'accusé pourrait séjourner dans le couloir de la mort si un architecte méticuleux (Jack Lemmon) ne prenait pas le relais de son médiocre avocat. Contre un amateur de base-ball pressé d'assister à un match, un ouvrier, un publicitaire influençable, un latinos prudent et quelques autres, il démonte les prétendues preuves, les témoignages douteux, soulève des doutes... Aussi futé que Sherlock Holmes et persuasif qu'un héros de John Grisham, cet irréductible retourne à son avantage tous les jurés. Un à un, non sans se heurter aux préjugés raciaux de l'un, au scepticisme général, à la logique aveugle de l'autre et au traumatisme du dernier (George C. Scott toujours impressionnant de présence), lui-même hanté par le souvenir d'une violente querelle avec son fils.

Difficile de rater une adaptation de la pièce de Reginald Rose si on se fie au texte original, si on en suit la trame. Pieds et poings liés, William Friedkin sert très honorablement le matériau de bas. Triste néanmoins d'assister à la déchéance du cinéaste de **L'Exorciste** et de **French Connection**, contraint de travailler anonymement pour la télévision. De s'atteler à un projet que n'importe quel réalisateur un tant soit peu professionnel aurait pu mener à bien.

TF1 Vidéo présente ***UN DOIGT DANS L'ENGRENAGE (MISTRIAL*** - USA - 1996) avec Bill Pullman - Robert Loggia - Jon Seda - Blair Underwood **réalisé par** Heywood Gould

Warner Home Vidéo présente ***12 HOMMES EN COLÈRE (12 ANGRY MEN*** - USA - 1997) avec Jack Lemmon - George C. Scott - Armin-Mueller Stahl - Tony Danza - Edward James Olmos - Ossie Davis - Hume Cronyn - William Petersen **réalisé par** William Friedkin

▲ *Jack Lemmon dans* ***12 Hommes en Colère*** ▲



▲ *Harvey Keitel dans*
Petits Meurtres entre Nous ▲

petits meurtres entre nous

▲ Réalisé par Jim Wilson, partenaire de Kevin Costner sur **Danse avec les Loups** et **Postman**, **Petits Meurtres entre nous** joue la carte de l'humour noir et du macabre insulaire. Sur un îlot paradisiaque, un juge prénommé George passe des vacances romantiques avec son épouse Nathalie, une jeune femme qu'il a sauvée de la drogue et de l'alcool. L'été coule tranquillement jusqu'au jour où apparaît Ken, l'ex-amant de la belle. Une petite frappe qui déboule sans prévenir alors que le mari pêche en compagnie de Lance, l'ami d'enfance de Nathalie. Le lendemain, celle-ci découvre son ancien compagnon raide mort dans le lit conjugal. Panique à l'arrivée de son mari. Elle cache le cadavre nu sous une trappe, jette ses vêtements à la mer. Evidemment, la belle finit par tout avouer à un mari suspicieux. Plutôt que de risquer la prison et la diffamation médiatique, il choisit de se débarrasser du corps. Tout irait bien si la présence de Ken ne le gênait aux entournures, si Nathalie ne commençait à le soupçonner d'avoir rempli une bouteille de vodka de méthane après avoir dérobé une carte postale avertissant de la visite d'un défunt justement très porté sur la boisson favorite de Boris Eltsine...

Il y avait dans **Petits Meurtres entre nous** matière à une farce crimino-conjugale de la meilleure eau. Dommage que Jim Wilson peine à insuffler de la vigueur à l'intrigue, que ses rebondissements perdent de l'intérêt au fur et à mesure qu'ils interviennent. On frise la saturation, surtout que le dénouement verse carrément dans la loufoquerie du dessin animé. Aussi survoltée que bronzée, Cameron Diaz compose l'ennui que distille un Harvey Keitel visiblement peu concerné par toutes ces gesticulations.

Warner Home Vidéo présente **PETITS MEURTRES ENTRE NOUS (HEAD ABOVE WATER** - USA - 1996) avec Harvey Keitel - Cameron Diaz - Craig Sheffer - Billy Zane **réalisé par** Jim Wilson



▲ *Cameron Diaz dans*
Petits Meurtres entre Nous ▲



▲ *Robert Patrick dans* ***Enquête en Enfer*** ▲

enquête en enfer

Un petit thriller tout à fait convenable qui renvoie autant à **Seven** (pour le générique) qu'à **Mesure d'Urgence** (pour de clandestines expériences médicales). Traumatisé depuis l'enfance par le suicide de son père flic, l'enquêteur Nick Tordone déplore la mort de son psy. Un autre suicide. Tordone n'y croit pas. Plusieurs indices lui mettent la puce à l'oreille : il s'en passe des vertes et des pas mûres dans l'hôpital psychiatrique où officiait le défunt. Histoire d'en avoir le cœur net, il parvient à s'y faire admettre, passant pour un malade suicidaire. Convaincant dans son rôle puisqu'il le pratique déjà au quotidien, Tordone s'aperçoit que les suicides sont monnaie courante dans cet établissement. Avec la complicité d'un interné arborant la panoplie de Captain Destructor, il remonte jusqu'à Sullivan Rane, un maniaque du scalpel. Le coupable idéal. Reste que Rane se plaint du plagiat de ses œuvres criminelles dans les murs de cette singulière clinique...

Quoique son dénouement ne fasse aucun doute, **Enquête en Enfer** ménage un suspense efficace dans les limites d'une série B tournée à vive allure. Surtout dans la dernière demi-heure, aux frontières du fantastique, lorsque Nick Tordone pénètre dans les entrailles de l'hôpital où il découvre notamment un réfrigérateur rempli de la manière la plus morbide qui soit. Une séquence macabre à souhait qui précède une empoignade entre le vilain et le héros, tous deux bloqués sur des fauteuils roulants !

Sidonis Productions & IMATIM Diffusion présentent ***ENQUÊTE EN ENFER (ASYLUM** - Canada - 1996)* avec Robert Patrick - Sarah Douglas - Henry Gibson Malcolm McDowell - Deborah Worthing - Jason Schombing **réalisé par** James Seale



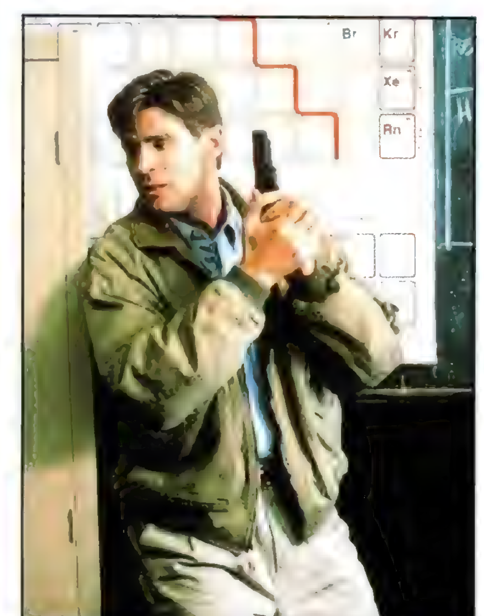
▲ *Maria Conchita Alonzo & Marcy Walker dans* ***Détournement CX 17*** ▲

détournement cx 17

La version bus scolaire de **Speed**. Parce que le Trésor Public lui réclame 16.000 dollars d'arriérés, Henry Kee se transforme en bombe humaine. Détonateur sur la poitrine et sac de voyage bourré de dynamite, il détourne un car conduit par la vaillante Marta Caldwell A l'intérieur, une dizaine de gamins, souffrant tous d'un handicap physique ou psychologique. Intraitable, Kee refuse toute négociation. Son objectif : le bâtiment des Impôts de Miami. Tandis que le bus fait route dans cette direction, les forces de sécurité commandées par la blonde Kathy Leone se déploient.

Un téléfilm comme il en existe tant aux Etats-Unis, à savoir standardisé et prévisible dans son déroulement. Le suspense ? Pépère et obéissant à toutes les limitations de vitesse, s'arrêtant aux feux rouges. Respectueux du code de la route, **Détournement CX 17** ne parvient même pas à susciter la moindre compassion pour les otages et le fêlé paranoïaque qui les retient. Inodore, incolore et sans saveur, c'est un produit de consommation courante. Qu'il s'inspire de faits réels ne lui confère pas davantage de valeur artistique ou de points sur l'échelle du suspense.

Gaumont/Columbia/TriStar Home Vidéo présente ***DÉTOURNEMENT CX 17 (SUDDEN TERROR : THE HIJACKING OF SCHOOL BUS 17** - USA - 1996)* avec Maria Conchita Alonso - Marcy Walker - Michael Paul Chan - Bruce Weitz - Elizabeth Omilami **réalisé par** Paul Schneider



▲ *Treat Williams dans* ***The Substitute 2*** ▲

the substitute 2

Suite purement mercantile d'un hit de la vidéo. Devant la nécessité de rentabiliser un filon, les producteurs de **The Substitute**, version **Justicier dans la Ville** de **Esprits Rebelles**, pondent donc cette séquelle qui fait passer son modèle pour un classique de cinémathèque. Chiche dans l'action et très porté sur l'économique remplissage des bavardages, **The Substitute 2** tue le mercenaire-pion Tom Berenger/Randall Thomasson dès les premières images. Vient le remplacer son frère, Carl Michael, ex-chien de guerre lui aussi. Afin de débusquer les tueurs, il troque les pétoires contre le cartable. Il file le grand amour avec une jolie prof qui finit par payer de sa personne en voulant l'aider. Pendant ce temps, sa nièce flirte avec un adolescent, membre de la Bande des Masques, laquelle porte le chapeau du meurtre de Randall Thomasson. Le frangin Carl Michael profite de l'occasion pour débarrasser le bahut d'un très apprécié prof de mécanique, chef de gang pour arrondir ses fins de mois...

A l'exception du dernier quart d'heure, **The Substitute 2** ne remue guère. Il assène dans ses moments «forts» les sempiternelles scènes de fusillade dont les tireurs, distants de quelques mètres dans un couloir étroit, se ratent mystérieusement. De plus, pour se donner bonne conscience, le scénario demande à son héros de prêcher la paix dans le monde devant ses élèves. Dans le rôle, Treat Williams ne possède pas, loin s'en faut, l'étoffe de baroudeur balafré de Tom Berenger.

Gaumont/Columbia/TriStar Home Vidéo & New Vidéo Agency présentent ***THE SUBSTITUTE 2 (THE SUBSTITUTE 2 - SCHOOL'S OUT** - USA - 1997)* avec Treat Williams - B.D. Wong - Angel David - Michael Michele - Chuck Jeffreys - Susan May Pratt **réalisé par** Steven Pearl



▲ *Shannon Tweed dans* ***Assaut sur l'Ile du Diable*** ▲

assaut sur l'île du diable

De l'action basique, bébête, où il est fortement recommandé aux comédiens de posséder une bonne musculature et de la montrer à la moindre occasion. Faut donc par s'étonner de voir l'ex-star du catch et «Monsieur Nounou» Hulk Hogan afficher complaisamment pectoraux et biceps. Idem pour Carl Weathers, l'ex-Apollo Creed des **Rocky**. A croire que ces deux-là cultivent la nostalgie de l'époque **Rambo 2**.

Hulk Hogan et Carl Weathers interprètent respectivement McBride et Roy, membres des Opérations Spéciales de l'Armée Américaine. Se joint à eux la belle Ashley, c'est-à-dire l'ex-Playmate Shannon Tweed, une guerrière aussi folle de son corps que ses partenaires. Faute de débardeur ou de treillis ouvert sur un fort poitrail, elle opère souvent en bikini, histoire de rentabiliser au mieux des greffes de poches silliconées. Au terme d'une mission dangereuse, les trois se rebiffent contre l'autorité de leurs supérieurs pour attaquer l'Ile du Diable, repaire du traître Frekker. Contre la vie de quelques jeunes gymnases, celui-ci demande la libération de son patron, le narco-trafiquant Carlos Galindo qu'interprète bien sûr le multi-récidiviste Billy Drago.

De l'originalité, il n'y en a pas une once dans **Assaut sur l'Ile du Diable**. De la franche rigolade, si, par contre. Surtout lorsque Hulk Hogan la joue patibulaire et brise, par la force de la pensée, une noix de coco. Plus désopilant encore : la dent que perd un requin en mordant cette vieille carne perruquée. En résumé, à voir au deuxième degré, **Assaut sur l'Ile du Diable** assure un spectacle tout à fait irrésistible.

Film Office présente ***ASSAUT SUR L'ÎLE DU DIABLE (ASSAULT ON DEVIL'S ISLAND** - USA/Canada - 1997)* avec Hulk Hogan - Shannon Tweed - Carl Weathers - Martin Kove - Billy Drago - Trevor Goddard - Billy Blanks **réalisé par** John Cassar



▲ Rob Lowe dans *La Mort à Tout Prix* ▲

ROB LOWE MANGE SON PAIN NOIR
à propos de la mort à tout prix & terrain dangereux

Promis à une carrière de star au lendemain de la sortie d'**Outsiders** de Francis Coppola, Rob Lowe galère. Mis au banc d'Hollywood après une sordide affaire d'ébats amoureux en compagnie d'une mineure, séance de jambes en l'air filmée en vidéo, il n'obtient aujourd'hui plus que des rôles très rares et très secondaires dans de grosses productions. Une apparition dans **Contact**, une autre, en forme de clin d'œil, dans **Austin Powers**... A part ça, Rob Lowe tourne du tout venant, des produits purement alimentaires. Des téléfilms et films destinés au marché vidéo. **Frank & Jesse**, **Ultime Péril** ces derniers temps... Faut bien vivre. Sa présence dans **La Mort à tout Prix** et **Terrain Dangereux** se décline également sous les mêmes contraintes économiques.

Dans **La Mort à tout Prix**, Rob Lowe interprète Mitch Lawrence, un chauffeur de taxi qui, à ses heures perdues, joue Shakespeare au théâtre. Il embarque Alan Weber, un individu machiavélique. Celui-ci le piège magistralement, lui fait gober qu'un maître chanteur menace de lui faire la peau. Astucieux, il parvient à le convaincre de liquider cet importun, moyennant bien sûr finances. Se croyant également atteint d'un cancer au stade terminal, Lawrence n'y voit que du feu et se laisse convaincre qu'il a effectivement abattu sa cible. Par accident, dans la mêlée. Mais ce qui n'était au départ qu'un meurtre fictif, matière première à l'écriture d'un best-seller, se transforme en authentique homicide. Un assassinat commis par le très rusé Weber...
Plutôt original le principe de l'écrivain qui choisit ses cobayes dans une population psychologiquement fragile. Plutôt bien exploité également à travers cette histoire de complot qui, malgré quelques ficelles un peu grosses, se laisse regarder sans effort particulier. Rob Lowe l'anime sans zèle excessif, jouant de son regard clair de chien battu.

Le comédien récidive dans le registre du minimum syndical avec **Terrain Dangereux**, adaptation pour la télévision d'un best-seller de Jack Higgins. Une adaptation de trois heures ramenées à une heure trente pour les besoins de la vidéo. D'où un récit passablement brumeux, incohérent et parfois carrément bancal. De la Bosnie, où il exécute un criminel de guerre serbe, à l'Italie, il incarne Sean Dillon, ex-mercenaire à la solde de tous les services secrets et des organisations criminelles du monde. Il se rachète une conduite en travaillant pour le gouvernement britannique, en se retournant contre ses anciens complices de l'IRA lors d'une tentative d'attentat contre le Président des Etats-Unis et le premier secrétaire du Parti Communiste Chinois. Sa mission : découvrir un traité signé par Mao Tsé-Toung et Lord Mountbatten, document qui pousse la tutelle britannique sur Hong Kong largement au-delà de 1997. Entre Sean Dillon et la mafieux Carl Morgan, c'est à qui découvrira le premier la Bible où se cache le précieux traité...
Intéressante cette histoire de politique-fiction, quoiqu'aujourd'hui périmée. Dommage que ses péripéties soient si convenues. Sabotage des freins d'une voiture, mitraillage d'un hélicoptère vers un hors-bord, empoignade dans une boîte de nuit, un zeste d'arts martiaux, agression de quelques malabars qui portent le même masque que les tueurs de **Scream**... Figé dans son interprétation, Rob Lowe ne rend absolument pas justice au personnage ambigu de Sean Dillon, un anti-héros passé malgré lui du mauvais au bon côté de la barrière. La mise en images, parfois honnête, reste quand même assujettie à tous les standards de la télévision.
Son personnage, Rob Lowe le reprend dans un **Terrain Dangereux 2** prévu pour le bimestre prochain.



▲ Rob Lowe dans *Terrain Dangereux* ▲

TF1 Vidéo présente ***LA MORT À TOUT PRIX (FOR HIRE*** - Canada - 1996) avec Rob Lowe - Joe Mantegna - Bronwen Booth - Charles Powell - Steve Adams **réalisé par** Jean Pellerin

Sidonis Productions & IMATIM diffusion présentent ***TERRAIN DANGEREUX (ON DANGEROUS GROUND*** - Grande-Bretagne/Luxembourg/Canada - 1996) avec Rob Lowe - Jurgen Pruchnow - Deborah Moore - Kenneth Cranham - Daphne Cheung **réalisé par** Lawrence Gordon-Clark



▲ Mädchen Amick dans *Survivance* ▲

survivance

Une série B sympa qui change agréablement des polars urbains tous coulés dans le même moule. **Survivance** se situe donc d'abord au grand air, dans les vastes forêts de l'Oregon, royaume des ours et des braconniers. C'est le plus féroce de tous, le plus malin que traque un couple de gardes forestiers, la belle Julie Clayton et son petit ami. Avec l'aide de quelques éléments du FBI, ils pistent ce chasseur après qu'il a massacré de nombreux animaux. L'opération punitive prend une fâcheuse tournure : Hannaghan élimine ses poursuivants et laisse Julie Clayton pour morte. Il ignorait que la jeune femme porte le cœur à droite. Rare mais possible. Attaché à sa proie, il la poursuit jusqu'à l'hôpital où elle refait surface grâce à un vieux flic alcoolique. Remise de ses blessures et déterminée à venger son protecteur, Julie Clayton revient dans la forêt, prête à chasser le chasseur selon ses propres méthodes...
Réalisé par Richard Martin, un cinéaste dont la compétence apparaissait déjà, mais en bémol, dans **Blue Tiger**, **Survivance** tient en haleine une heure trente durant. Assez rare dans le genre. Pièges mortels en forêt, camouflages, présence écrasante de la nature, terrain glissant... Richard Martin retient bien la leçon du premier **Rambo**. De même, il tisse d'ambigus rapports entre Julie Clayton et le vilain Hannaghan. Rapports constitués de haine, mais également d'une irrésistible attraction de la proie vers le chasseur. Pas franchement nouveau mais bien amené.

New Vidéo Agency & IMATIM Diffusion présentent ***SURVIVANCE (WOUNDED*** - USA - 1996) avec Mädchen Amick - Adrian Pasdar - Graham Creene - Richard Joseph Paul - Daniel Kash **réalisé par** Richard Martin



▲ Michael Paré dans *Un Flic sous Influence* ▲

un flic sous influence

Visiblement, les auteurs de cette série B se sont mis dans la tête de tourner un film artistique. Un polar esthétisant aux dialogues ampoulés. Trop pour les petits bras de Rod Hewitt. Plein d'ambitions, le réalisateur illustre donc une nébuleuse intrigue durant laquelle le flic Robby Duren accepte, moyennant finance, d'aider Sela à retrouver sa belle-fille Billy à la dérive dans le monde des strip-teaseuses et des adeptes du sadomasochisme. Entre deux interventions pour sortir son frangin débile de mauvaises passes, Duren piste la gamine dévoyée, croisant une faune malsaine. Evidemment, il ignore jusqu'au dernier moment que le scénario du flic lui réserve le sempiternel retournement de situation de ce genre d'enquête : il a été manipulé car Billy, en riche héritière, représente une sérieuse menace pour l'avenir économique de sa belle-mère. Laquelle réserve d'ailleurs une mauvaise surprise au flic : elle ne serait pas aussi femme qu'elle en a l'air...
Des gunfights de John Woo aux tableaux érotiques gentillets, style **Histoire d'O**, **Un Flic sous Influence** suit son petit bonhomme de récit sans trop s'interroger sur le ridicule du style adopté. S'il contient tout de même quelques bonnes idées (ce taxi qui n'accepte pas d'autre client que le héros notamment), le film aurait certainement gagné à davantage d'humilité.

TF1 Vidéo & Les Films de l'Astre présentent ***UN FLIC SOUS INFLUENCE (STRIP SEARCH*** - Canada - 1997) avec Michael Paré - Caroline Neron - Pam Grier - Maury Chaykin - Lucie Laurier **réalisé par** Rod Hewitt



▲ *Dennis Hopper dans **Les Derniers Jours de Frankie*** ▲

les derniers jours de Frankie

Une distribution très Tarantino pour une Série Noire qui se réclame ouvertement du cinéma rock'n roll de l'auteur de **Pulp Fiction**. De la Pulp, il y en a beaucoup dans la vengeance de Frankie la Mouche, l'homme à tout faire du gangster Sal, une brute épaisse qui trafique à peu près tout et produit des films porno. A ses rivaux, il réserve un sort cruel : il leur prélève peu délicatement les testicules pour les exposer dans des bocaux. Frankie aurait accepté encore longtemps les humiliations de son boss si celui-ci n'avait pas poussé Margaret, une prostituée passée au cinéma X, à s'adonner de nouveau à la drogue. Amoureux, le sous-fifre rancunier combine contre Sal un mauvais tour. Plutôt risqué car Frankie ne possède pas vraiment l'étoffe d'un dur...
Mis en images par le limité Peter Markle (**Youngblood**), **Les Derniers Jours de Frankie** n'est évidemment pas le polar caustique qu'il aurait pu être avec un autre cinéaste aux commandes. Le réalisateur s'en sort néanmoins avec les honneurs, misant gros sur une galerie de personnages souvent pittoresques et faibles. Frankie évidemment, mais également celui qu'interprète Kiefer Sutherland, un joueur impénitent devenu réalisateur de porno. A cette Cour des Miracles, Darryl Hannah apporte la touche d'émotion dans la peau d'une grande bringue fragile, bébête et nourrissant le rêve fou de devenir un jour une comédienne respectable. Jouant comme un pied, elle n'en est que plus émouvante encore.

PFC Vidéo & **Pathé Vidéo** présentent *LES DERNIERS JOURS DE FRANKIE (THE LAST DAYS OF FRANKIE THE FLY* - USA - 1996) avec Dennis Hopper - Daryl Hannah - Michael Madsen - Kiefer Sutherland - Dayton Callie - Charles Carroll **réalisé par** Peter Markle



▲ *Omar Epps (au centre) dans **Le Révolté*** ▲

le révolté

Le comédien Charles S. Dutton, chef des détenus d'**Alien 3**, passe derrière la caméra avec ce téléfilm pour le câble. Une réussite. Inspiré d'une histoire vraie, **Le Révolté** décrit très efficacement le parcours de Greg Yance, un dealer condamné pour la première fois. Le juge lui propose ce choix : soit il purge une peine de cinq ans dans un terrible pénitencier d'état, soit il accepte de subir un programme de redressement de quatre mois au camp militaire de Fort Meyers. Quatre mois de discipline de fer, de brimades, d'obéissance aveugle à des éducateurs vachards. Parfois excessivement durs à l'image de Calhoun qui ne voit qu'un moyen de rééduquer ses frères de sang. Des sanctions, rien que des sanctions. A tel point que sa supérieure hiérarchique, McBride, le met à pied. Après avoir fait la paix avec Tyrone, membre d'un gang rival, Greg Yance devient le héros de Niota, une localité voisine qu'il sauve d'une inondation. Le retour à la vie civile n'est cependant pas sans difficulté. Pas évident de renouer avec une société où tout pousse à la délinquance...
Pour ses débuts à la réalisation, Charles S. Dutton choisit un sujet aussi brûlant que casse-gueule. Facile de sombrer dans le manichéisme ou la démagogie. Visiblement très concerné, il ne joue pas pour autant les donneurs de leçons. Il montre simplement, avec force, que les racines du crime ne s'extraient pas d'un coup de binette ou à grands coups de monstrueuses engueulades façon **Full Metal Jacket**. Dense, très bien documenté sur le programme que suit son héros, **Le Révolté** laisse présager de Charles S. Dutton un riche avenir de cinéaste.

Sidonis Productions & **IMATIM Diffusion** présentent *LE RÉVOLTÉ (FIRST TIME FELON* - USA - 1997) avec Omar Epps - Delroy Lindo - Rachel Ticotin - Justin Pierce - Treach - William Forsythe **réalisé par** Charles S. Dutton



▲ *Michael Wong dans **Final Option*** ▲

final option

Le réalisateur Gordon Chan tient une place à part dans le cinéma de Hong Kong. Fan de Bruce Lee, formé au département effets spéciaux de la *Shaw Brothers* et collaborateur de ténors comme Chang Cheh et Chu Yuan, il exerce la fonction de scénariste (sur **The Big Heat** notamment) avant de réaliser la comédie sociale **The Yuppie Fantasia**, puis le remake de **La Fureur de Vaincre**. Avec **Final Option**, il aborde le film d'action sous un angle résolument nouveau dans l'ex-enclave britannique. Entre action et émotion.
Plutôt que d'entasser frénétiquement les séquences de fusillade et de baston, sport très pratiqué à Hong Kong, Gordon Chan accorde une place importante au facteur humain. Les membres du SDU, l'équivalent chinois du GIGN français, ne sont effectivement pas que des machines à exterminer les méchants. Ce sont des hommes qui, en dépit d'une formation spartiate et d'une sélection drastique, souffrent de problèmes affectifs liés à une disponibilité de tous les instants. Difficile de mener une existence équilibrée dans ces circonstances. Cette existence, les idéalistes Wai, Bond et autres l'ont pourtant choisie de leur propre chef, bravant les épreuves pour mériter le titre de membre du SDU. Si la formation leur est d'un grand secours sur le terrain, dans le domaine de la vie privée, elle ne sert à rien. Voir le cas de Stone, l'instructeur qui, sous le masque du devoir à tout prix, dissimule de plus en plus mal ses problèmes conjugaux...
Bref, ces héros-là ne ressemblent pas vraiment aux autres superflics du cinéma de Hong Kong. Ils renvoient directement aux soldats que Raoul Walsh met en scène dans **Le Cri de la Victoire** et **Les Nus et les Morts**, deux classiques du film de guerre des années 50. Les soldats de Raoul Walsh ne ressemblaient pas aux autres soldats du cinéma américain de l'époque : ils existaient, souffraient ailleurs que sous le feu de l'ennemi. Idem pour les hommes du SDU de **Final Option**.

Final Option saborde-t-il pour autant l'action qu'on attend de lui ? Non. Parfaitement dosée, équilibrée et répartie, elle répond à l'intrigue intimiste par des séquences sèches, violentes, qui doivent davantage à Kirk Wong (**Crime Story**) qu'aux ballets de John Woo. Lucide, Gordon Chan n'ignore pas qu'elle trouve son efficacité dans l'attachement que le spectateur porte aux protagonistes. Sans émotion réelle, pas de bonne action : c'est le commandement premier de ce film important dans le paysage cinématographique de Hong Kong. Gordon Chan lui a donné une suite, **First Option**.

HK Vidéo présente *FINAL OPTION (FI FOU HONG XI* - Hong Kong - 1994) avec Michael Wong - Peter Yung - Carman Lee - Windy Chan - Chan Kwok Long **réalisé par** Gordon Chan *(Actuellement disponible à la vente en version originale sous-titrée)*



▲ *Le DSU de **Final Option** à l'œuvre* ▲

Pin-up

DEBRA LAMB

«J'aurai atteint mon but lorsque les drag-queens s'habilleront comme moi !»

Avec plus de vingt films à son actif, majoritairement des séries B allant de **Killing Games** à **Evil Spirits** en passant par **Invisible Maniac**, Debra Lamb n'aura eu aucun mal à atteindre le statut culte de Scream Queen. Un titre qu'elle assume amèrement et qu'elle considère comme un tremplin. *«Je vis cette notoriété au présent. Mais mes aspirations sont autres. J'attends fermement l'heure où ma carrière prendra un tournant plus sérieux»* avoue cette originaire de Portland, née le jour des funérailles de John Kennedy. *«J'ai toujours voulu donner un sens à cet événement, pensant que c'était un signe qui allait influer sur mon existence. Serai-je riche et célèbre ? Ou, au contraire, ma vie sera-t-elle pavée de tragédies ? Peut-être les deux. Ou bien ni l'un ni l'autre !»*. Célèbre, sa silhouette n'allait en tout cas pas tarder à le devenir.

Dès son plus jeune âge, elle est attirée par le monde du spectacle et s'inscrit à des cours de ballet après avoir soufflé sa septième bougie. En 1979, elle suit sa famille à Los Angeles et abandonne sa présente formation au profit de cours d'art dramatique et de danse moderne. *«C'est à ce moment que j'ai su que je voulais devenir actrice et non pas danseuse. Malheureusement, nous sommes repartis presque aussitôt pour Santa Monica où mon nouveau professeur, très autoritaire, tenait plus du tyran que de l'artiste. Il nous terrorisait. Impossible de travailler dans cet état d'esprit. J'ai donc tout abandonné et je me suis retrouvée avec cette folle envie de faire carrière dans le cinéma sans trop savoir par quel bout commencer»*. Apparaître dans les programmes vidéo de *Playboy* n'était pas une mauvaise solution, puisque bon nombre de ses consœurs sont passées par là. Une assurance pour entamer une carrière de bimbo sous l'œil (lubrique) de Jim Wynorski. Mais Debra Lamb saute les étapes. Après avoir posé pour moult jaquettes vidéo et cartes de vœux, s'être exhibée dans des strip-clubs parfois miteux, avoir participé à des combats de catch dans la boue, c'est dans **Un Ticket pour Deux** de John Hugues qu'elle fait ses premiers pas devant la caméra. Détail amusant, elle décroche un rôle grâce à sa rencontre avec les Outlaw Unlimited, une bande de motards qu'Hollywood débauche régulièrement pour de la figuration. *«A l'origine, les producteurs m'ont contacté pour poser pour un calendrier que John Candy utilise dans le film. Puis ils se sont renseignés sur mon passé, et m'ont rappelé pour m'offrir ce rôle de danseuse. J'étais hystérique. Je venais de collaborer avec un réalisateur reconnu et de grands comédiens, John Candy et Steve Martin. J'étais persuadée que ce film allait lancer ma carrière. J'ai rapidement déchanté lorsque Paramount m'a invité à la projection du film pour me rendre compte que ma scène avait été coupée. J'étais désespérée, prête à renoncer à toutes mes ambitions»*. Même lorsqu'on essaie de devenir Scream Queen, la vie est loin d'être un long fleuve tranquille.

«Je suis vite redescendue de mon nuage, persuadée que mon parcours allait être long et tumultueux. J'étais prête à accepter toutes les propositions, des petites apparitions dans les fausses infos de ***RoboCop*** *aux rôles plus importants dans des films mineurs, comme ce* ***Rock and the Money Hungry Party Girls*** *que personne n'a vu»*. Un film directement passé aux oubliettes qui lui permet néanmoins de rencontrer le producteur Paul Benson, qui la présente à l'incontournable Fred Olen Ray. Pour lui, elle tournera **Beverly Hills Vamp**, **Mob Boss** et **Warlords**, pendant le tournage duquel elle fait la connaissance de Ross Hagen, un acteur/réalisateur qui s'apprête alors à tourner **B.O.R.N.**, thriller horrifique se déroulant dans le milieu médical. Après quelques auditions, la pulpeuse Debra Lamb se retrouve en bonne position au générique. Le syndrome «boule de neige» du milieu de la série Z commence à faire son effet.

Parallèlement, ses talents de cracheuse de feu lui permettent d'apparaître dans **Stripped to Kill 2**, **Sailor et Lula**, **Deathrow Gameshow** et **Point Break**. Un signe particulier qui, s'il vient s'ajouter à la liste de ses nombreux talents, qui s'impose aussi comme un obstacle pour une carrière alors en plein essor. *«Aux yeux de nombreux réalisateurs, je n'étais plus qu'un freak, un monstre de carnaval qu'on expose au grand jour. Quinze ans de cours d'art dramatique et de danse pour en arriver là. C'est déprimant. C'est la même chose avec la majorité des séries B. Les réalisateurs vous rabâchent qu'ils vous donnent votre chance alors qu'ils ne font qu'exploiter votre corps pour vendre leur soupe. Beaucoup trop d'actrices se sont laissées emprisonner dans les rôles d'écervelées ne ratant jamais une occasion de dévoiler leur anatomie»*. Déçue, elle disparaît des écrans, du grand comme du petit.

Sa notoriété, désormais établie, l'oblige à rester présente sur le devant de la scène en participant à de nombreuses conventions où elle continue à faire sa promotion dans l'espoir d'un ultime come-back. Un retour qu'elle prépare par le biais de sa compagnie, *Lamblight Productions*. Au sein de cette société aux multiples activités, elle édite un calendrier, «Debra Lamb is Starstruck» et un livre dans lequel elle se moque de sa modeste carrière, «The Debra Lamb Fun Book». Mais elle ne compte pas en rester là. *«Je suis très occupée actuellement. Je lis de nombreux scénarios qui me sont proposés tout en continuant à en écrire dans l'espoir de pouvoir un jour les produire. Dans l'immédiat, je pense refaire surface dans quelques séries B afin de satisfaire mes fans. Ils sont nombreux à me soutenir et je pense que ce serait un moyen amusant de les remercier. En attendant que mon projet personnel face à Robert De Niro se concrétise»*. Moins productive, mais toujours aussi ambitieuse !



■ *Elle est bonne, Debra Lamb...* ■



■ *Et en plus, silliconée, elle est bonne !* ■

■ **Damien GRANGER** ■

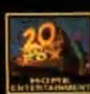
MAIS POURQUOI KEANU REEVES EST-IL TOUJOURS AUSSI SPEED ?

KEANU REEVES
MORGAN FREEMAN
(Chain Reaction)
POURSUITE

RETROUVEZ *KEANU REEVES*
DANS UNE POURSUITE INFERNALE ORCHESTRÉE
PAR *MORGAN FREEMAN*.
UN SCÉNARIO IMPLACABLE, UN THRILLER EXPLOSIF.



EN VENTE EN VIDÉO



Stallone affronte

le tunnel infernal

OFFRE SPÉCIALE*

Un CD-Rom passionnant sur les volcans

pour l'achat de DAYLIGHT et LE PIC DE DANTE

SORTIE EN MARS 98

*réservé aux 3000 premières demandes

New York. Explosion sous un tunnel. Les survivants se tournent vers l'ancien chef du Samu, Kit Latura (Sylvester Stallone) venu les rejoindre pour tenter l'impossible et les ramener à l'air libre.

Découvrez Sylvester Stallone, le champion des films d'action, dans son premier film catastrophe. Explosif !

DAYLIGHT



*2,23 F/mn.





EN VENTE EN VIDEO



AMAZONIE